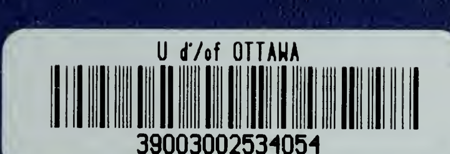

U d'/of OTTAWA
39003002534054

ŒUVRES

DE

MATHURIN REGNIER

TEXTE ORIGINAL

Avec Notice, Variantes & Glossaire

PAR

E. COURBET



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

PASSAGE CHOISEUL, 47

—

M.DCCC.L[illegible]

français

ŒVVRES

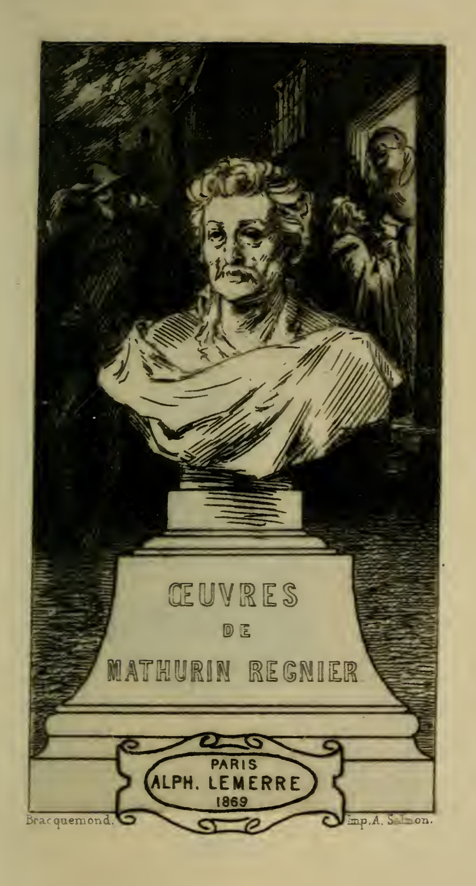
DE

MATHVRIN REGNIER

Il a été tiré de ce livre :

116	exemplaires	sur papier Whatman.
50	—	sur papier de Chine.
3	—	sur parchemin.
2	—	sur peau de vélin.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'éditeur.


ŒUVRES
DE
MATHURIN REGNIER
PARIS
ALPH. LEMERRE
1869
Bracquemond.
Imp. A. Salmon.



ŒUVRES

DE

MATHVRIN REGNIER

TEXTE ORIGINAL

Avec Notice, Variantes & Glossaire

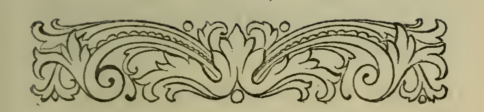
PAR

E. COURBET



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
PASSAGE CHOISEUL, 47

M.DCCC.LXIX



AVERTISSEMENT.

Cette édition se divise en deux parties. La première comprend les poésies publiées du vivant de l'auteur, tant par Toussaincts du Bray que par Anthoine du Breuil et Raphael du Petit Val. La seconde présente, dans l'ordre de leur réunion à l'œuvre principale de Regnier, les pièces données par les Elzeviers, Lenglet Du Fresnoy & Viollet Le Duc. Elle se termine enfin par quelques épigrammes dont M. Tricotel a récemment établi l'authenticité.

Le texte qui va suivre est celui de l'édition originale, dont on ne se sert habituellement que pour rectifier les mauvaises le-

çons des éditions poſtérieures. Ces dernières, conſultées à leur tour pour les pièces nouvelles, ont fourni d'aſſez notables variantes. L'orthographe et la ponctuation ont été reproduites, l'une dans ſes incertitudes & l'autre dans ſes ſingularités. Quelque bizarres en effet que puiſſent paraître les formes de la langue, il n'eſt pas permis de s'en écarter ſi l'on veut reſter d'accord avec l'hiſtoire & conſtituer des documents philologiques.





NOTICE

SUR MATHURIN REGNIER.

La biographie de Regnier eſt encore à l'état de fragments. Il ſemble que des pages en aient été perdues. Mais ces lacunes ont peu d'importance, parce que les œuvres de Regnier ſont de véritables confeſſions, & que les aveux du poëte nous éclairent ſur les particularités probables de ſa vie intime. Toutefois, avant de reconſtituer par des inductions l'hiſtoire de notre premier ſatirique, il faut en connaître les faits certains. Voici tout d'abord une notice qui a paru dans le Mercure de France *en février* 1723. *Plus exacte & plus complète que celle de Broſſette publiée ſix ans plus tard, cette notice*

eſt tirée d'un article critique ſur la bibliothèque de dom Liron, & elle eſt d'un compatriote, ſinon d'un parent du poëte.

« Mathurin Regnier étoit fils de Jacques Regnier, bourgeois de Chartres, & de Simone Deſportes, ſœur de l'abbé Deſportes; il naquit le 21 décembre 1573, comme on le voit par les regiſtres de la paroiſſe de Saint-Saturnin de la ville de Chartres, & comme il eſt écrit dans le journal de Jacques Regnier, ſon père. Le contrat de mariage de Jacques Regnier avec Simone Deſportes, paſſé devant Amelon, notaire à Chartres, le 25 janvier 1573, juſtifie que cette famille étoit des plus notables de la ville. En 1595, Jacques Regnier fut élu échevin de la ville de Chartres. Au mois de janvier de l'année 1597, il fut député à la cour, en qualité d'échevin, pour quelques affaires publiques; il mourut à Paris & fut inhumé dans l'égliſe de Saint-Hilaire du Mont le 14 février 1597. Il laiſſa trois enfans, Mathurin, le poëte dont eſt queſtion, Antoine, qui fut conſeiller élu en l'élection de Chartres, & Marie, qui épouſa Abdenago de la Palme, officier de la maiſon du Roy. Antoine Regnier épouſa Dlle Anne Godier. Le contrat de mariage fut paſſé

devant Fortais, notaire à Chartres ; on y voit encore les titres de la plus notable bourgeoiſie. Jacques Regnier, leur père, étoit fils de Mathurin Regnier, bourgeois, qui étoit fils d'un Pierre Regnier, bon marchand de la ville de Chartres. Mathurin Regnier, le poëte, fut reçu chanoine de Chartres le 30 *juillet* 1609, *mais ſon humeur ne lui permit pas de fixer ſa réſidence à Chartres, ni de vivre auſſi régulièrement que des chanoines ſont obligez de faire. Il quitta donc ce bénéfice ; il en avoit pluſieurs & une penſion de* 2,000 *livres ſur l'abbaye des Vaux de Cernay. Il mourut à Rouen le* 22 *Octobre* 1613. *Ses entrailles furent enterrées dans l'égliſe de la paroiſſe de Sainte-Marie-Mineure, & ſon corps, qui fut mis dans un cercueil de plomb, fut porté dans l'abbaye de Royaumont, à neuf lieues de Paris. Ce qui a contribué à faire paſſer Mathurin Regnier pour le fils d'un tripotier, c'eſt que Jacques Regnier, ſon père, qui étoit un homme de joye & de plaiſirs, fit bâtir un tripot derrière la place des Halles de Chartres, qui s'appela toujours le Tripot Regnier. Ce tripot ne ſubſiſte plus. Du reſte, la ſeule élection de Jacques Regnier comme échevin de la ville de Chartres démontre*

qu'il n'étoit point un maître de tripot, puiſque ces ſortes de gens ne ſont point admis dans les charges municipales, non plus que les artiſans & les gens du commun. »

Les indications qu'il faut emprunter à Broſſette pour compléter la notice précédente ſont relatives à l'ordination de Regnier & à ſa mort. Elles portent qu'il « fut tonſuré le 31 *de mars* 1582 (1584, *ſuivant M. Lucien Merlet), par Nicolas de Thou, évêque de Chartres. Quelques années après, il obtint par dévolut un canonicat dans l'égliſe de Notre-Dame de la même ville, ayant prouvé que le réſignataire de ce bénéfice, pour avoir le temps de faire admettre ſa réſignation à Rome, avoit caché pendant plus de quinze jours la mort du dernier titulaire, dans le lit duquel on avoit mis une buche, qui fut depuis portée en terre à la place du corps, qu'on avoit fait enterrer ſecrettement. Le dérèglement dans lequel vécut Regnier ne le laiſſa pas jouir d'une longue vie. Il mourut à Rouen, dans ſa quarantième année, en l'hotellerie de l'Ecu d'Orléans, où il étoit logé.* » *Sur ce dernier point, Tallemant des Réaux, comme tous les indiſcrets, eſt plus explicite :* « *Regnier, dit-il, mourut à Rouen, où il étoit allé pour ſe faire traiter de la*

verolle par un nommé Le Sonneur. Quand il fut guéry, il voulut donner à manger à ſes médecins. Il y avoit du vin d'Eſpaigne nouveau. Ils lui en laiſſèrent boire par complaiſance; il en eut une pleuréſie qui l'emporta en trois jours.»

C'eſt à l'influence de Deſportes que Regnier dut d'être tonſuré d'auſſi bonne heure. Cet oncle, le plus protégé & le plus protecteur des poëtes, rêvait pour ſon neveu la carrière qu'il avait lui-même parcourue. Tout alla bien d'abord, &, quelques années après, Regnier obtint, malgré la compétition frauduleuſe de Vialard, un canonicat dans l'égliſe de Notre-Dame de Chartres. Plus tard encore, en 1593, *quand le cardinal de Joyeuſe partit pour Rome, Deſportes, lancé dans la politique & l'un des conſeillers intimes de la royauté, fit attacher ſon neveu à la perſonne du nouvel ambaſſadeur. Mais les intrigues diplomatiques n'étaient pas le propre de Regnier. Tandis que ſon oncle excellait à réſoudre des queſtions de cabinet, à ſervir d'arbitre entre les partis, à flatter les grands & à groſſir ſes bénéfices, Regnier s'abandonnait à ſon humeur inſouciante & libertine, étudiait les poëtes berneſques, le Mauro, ſe liait peut-être avec le Caporali,*

comme lui chanoine & ſecrétaire de cardinal. Au bout de huit ans, n'ayant rien tiré de la munificence du prélat qu'il avait accompagné, Regnier revint à Paris. Là, Deſportes, rallié à Henri IV & toujours influent, lui ménagea la protection du frère de Sully, Philippe de Béthune, avec lequel il reprit le chemin de l'Italie. Mais cette fois ſon ſéjour à Rome dura peu. Malgré la bienveillance de ſon maître, rebuté bientôt par les difficultés d'une carrière oppoſée à ſes goûts, rappelé en France par les amis qu'il y avait laiſſés, préférant l'indulgente hoſpitalité de Deſportes à une exiſtence ſans but en pays étranger, il vint ſe fixer à Paris. Quoiqu'il eût trompé toutes les prévifions de ſon oncle, il n'en fut pas moins bien accueilli. Son originalité, ſa réputation de bien diſant, reconnues de tout le monde, flattaient Deſportes & charmaient l'entourage du vieux poëte. Rapin trouvait en lui le ſouffle de la Satyre Ménippée. Bertaut admirait dans les vers de Regnier la couleur & la force dont ſes propres poéſies étaient dépourvues. Enfin Malherbe, qui n'était pas encore un ennemi, faiſait grand cas du jeune poëte. Deſportes ſe conſolait ainſi des inſuccès diplomatiques de ſon neveu. Il l'avait pris

pour ſecrétaire, & cet emploi ne conſiſtait guère qu'à juger des vers ſur leſquels maint paraſite venait ſolliciter l'avis de l'abbé de Tiron. L'anecdote ſuivante, rapportée par Tallemant, montrera comment Regnier s'acquittait de ſa miſſion, & comment auſſi, durant ſon ſéjour en Italie, il devait traiter les affaires d'ambaſſade.

« Deſportes eſtoit en ſi grande réputation, que tout le monde luy apportoit des ouvrages pour en avoir ſon ſentiment. Un advocat luy apporta un jour un gros poëme qu'il donna à lire à Regnier, afin de ſe deſlivrer de cette fatigue. En un endroit cet advocat diſoit :

Ie bride icy mon Apollon.

« Regnier eſcrivit à la marge :

Faut auoir le cerueau bien vide
Pour brider des Muſes le Roy ;
Les Dieux ne portent point de bride,
Mais bien les aſnes comme toy.

« Cet advocat vint à quelque temps de là, & Deſportes luy rendit ſon livre, après luy avoir dit qu'il y avoit de bien belles choſes.

L'advocat revint le lendemain, tout bouffy de colère, &, luy montrant ce quatrain, luy dit qu'on ne ſe mocquoit pas ainſy des gens. Deſportes reconnoiſt l'eſcriture de Regnier, & il fut contraint d'avouer à l'advocat comme la choſe s'eſtoit paſſée, & le pria de ne luy point imputer l'extravagance de ſon nepveu. »

Ce fut vers 1605 *qu'éclata la rupture de Deſportes & de Malherbe. Regnier prit parti pour ſon oncle ; mais il ſe vengea en même temps des critiques brutales qu'il avait ſouffertes. Lui auſſi avait été maltraité par Malherbe, & il lui en tenait rigueur. Voici quelle fut, ſuivant Tallemant, la double cauſe de la querelle : « Malherbe avoit une averſion pour les figures poétiques, ſi ce n'eſtoit dans un poëme épique ; & en liſant à Henry IVe une élégie de Regnier, où il feint que la France s'éleva en l'air pour parler à Jupiter & ſe plaindre du miſerable eſtat où elle eſtoit pendant la Ligue, il demandoit à Regnier en quel temps cela eſtoit arrivé ? Qu'il avoit demeuré tousjours en France depuis cinquante ans, & qu'il ne s'eſtoit point aperceu qu'elle ſe fuſt enlevée hors de ſa place.*

« Sa converſation eſtoit bruſque : il par-

loit peu, mais il ne diſoit mot qui ne portaſt. Quelquefois meſme il eſtoit ruſtre & incivil, teſmoin ce qu'il fit à Deſportes. Regnier l'avoit mené diſner chez ſon oncle ; ils trouvèrent qu'on avoit desjà ſervy. Deſportes le receut avec toute la civilité imaginable, & luy dit qu'il luy vouloit donner un exemplaire de ſes Pſeaumes, *qu'il venoit de faire imprimer. En diſant cela, il ſe met en devoir de monter à ſon cabinet pour l'aller querir. Malherbe luy dit ruſtiquement qu'il les avoit desja veues, que cela ne meritoit pas qu'il priſt la peine de remonter, & que ſon potage valloit mieux que ſes* Pſeaumes. *Il ne laiſſa pas de diſner, mais ſans dire mot, & après diſner ils ſe ſeparerent & ne ſe ſont pas veus depuis. Cela le brouilla avec tous les amys de Deſportes, & Regnier, qui eſtoit ſon amy & qu'il eſtimoit pour le genre ſatyrique à l'eſgal des anciens, fit une ſatyre contre luy qui commence ainſi :*

« Rapin, le favory, *etc.* »

Cette rupture eut un grand retentiſſement. Il eſt même probable qu'elle amena entre Regnier & Maynard un duel dont le récit ſe trouve dans les Hiſtoriettes. *Maynard était un des diſciples favoris de Malherbe, & un faiſeur d'épigrammes. A ce double*

titre, il a dû combattre en faveur de ſon maître & bleſſer Deſportes ou Regnier, qui tous deux n'offraient que trop de priſe à la raillerie. Quoi qu'il en ſoit, « Regnier le ſatirique, mal ſatisfait de Maynard, le vient appeler en duel qu'il eſtoit encore au lit; Maynard en fut ſi ſurpris & ſi eſperdu qu'il ne pouvoit trouver par où mettre ſon haut de chauſſes. Il a avoué depuis qu'il fut trois heures à s'habiller. Durant ce temps-là, Maynard avertit le comte de Clermont-Lodeve de les venir ſéparer quand ils ſeroient ſur le pré. Les voylà au rendez-vous. Le comte s'eſtoit caché. Maynard allongeoit tant qu'il pouvoit; tantoſt il ſouſtenoit qu'une eſpée eſtoit plus courte que l'autre; il fut une heure à tirer ſes bottes; les chauſſons eſtoient trop eſtroits. Le comte rioit comme un fou. Enfin le comte paroiſt. Maynard pourtant ne put diſſimuler : il dit à Regnier qu'il luy demandoit pardon; mais au comte il luy fit des reproches, & luy dit que pour peu qu'ils euſſent eſté gens de cœur, ils euſſent eu le loiſir de ſe couper cent fois la gorge. »

Deſportes ne ſurvécut guère à tous ces débats. Il mourut en 1606, & ne laiſſa rien à Regnier. Son teſtament, récemment dé-

couvert par MM. Chaſſant & Bréauté dans les archives de Pont-de-l'Arche, ne mentionne même pas le nom de ſon neveu. Il crut avoir aſſez montré de bienveillance pour Regnier en lui accordant l'accueil dont il était prodigue vis-à-vis de tous les beaux-eſprits. Toutefois, avant de condamner Deſportes, il faut ſe rappeler qu'il avait longtemps uſé ſon crédit à ſoutenir Regnier & qu'il en avait attendu vainement quelque heureux réſultat. Un an après la mort de ſon oncle, Regnier obtint du Roi, par l'entremiſe du maréchal d'Eſtrées, une penſion de 2,000 *livres, Tallemant dit* 5,000, *ſur l'abbaye de Vaux-de-Cernay, qui avait appartenu à Deſportes. L'époque à laquelle cette faveur fut accordée réſulte de la première ſtrophe d'une ode ſatirique qui porte la date de* 1607, *ſur le manuſcrit* 4725, *ſupplément français de la Bibliothèque impériale, cité par M. de Barthélemy, & qui parut en* 1609 *dans les* Muſes gaillardes, *ſous le titre de* Combat de Barnier & de Matelot, poètes ſatyriques. *Si maintenant l'on rapproche de ces indications les termes de l'épître liminaire placée en tête de la première édition des Satyres de Regnier, il n'y a plus de doute poſſible à ce ſujet. Le poëte publia*

ſes œuvres & les dédia au Roi pour lui témoigner ſa reconnaiſſance. En 1609 Regnier ſe rendit à Chartres pour prendre poſſeſſion du canonicat qui lui avait été dévolu. Depuis deux ans, Philippe Hurault de Chiverny était évêque de cette ville. Entouré d'une cour de poëtes, parmi leſquels, ſuivant M. Jannet, figuraient Jourdain, Baïf le fils, Regneſſon & Dameron, ce prélat, qui était en même temps abbé de Royaumont près Paris, admit Regnier dans ſon intimité. Leur amitié devint même tellement étroite qu'en mourant le poëte chartrain put manifeſter le déſir d'être enterré à Royaumont, & ce vœu fut religieuſement accompli.

Toutes les œuvres de Regnier ne ſont point parvenues juſqu'à nous. D'après Roſteau, les vers & les inſcriptions compoſés par lui pour l'entrée ſolennelle de Marie de Médicis dans Paris ont été ſupprimés, la mort d'Henry IV ayant détruit ces projets de fête. Nous n'avons ni les chanſons de la jeuneſſe du poëte, écrites à Chartres, au grand mécontentement de ſon père, ni celles qu'il a faites plus tard pour l'amuſement du comte de Béthune,

Deſſus les bords du Tibre & du mont Palatin.

Il y a plus, les poéfies libres publiées du vivant de Regnier ne portent pas fon nom. Ainfi le Difcours d'une vieille Maquerelle, *les* Stances *fur les Divins oifeaux, ont paru en* 1609, *dans les* Mufes gaillardes, *fans attribution d'auteur, & ce recueil doit contenir d'autres morceaux de Regnier également anonymes. Ici nous apparaît une phafe particulière de la vie du poëte, phafe fur laquelle notre hiftoire littéraire, avec fes réticences de roman vertueux, a cru devoir garder la plus grande réferve. Regnier était un audacieux railleur, dont les bons mots étaient cités comme d'excellents remèdes contre l'humeur mélancolique. Il appartenait à une pléiade fatirique pleine de turbulence & de hardieffe, qui s'était formée dans les luttes de la Ligue contre la royauté & qui plus tard combattra fes miniftres, Concini, de Luynes, & fe déchaînera contre Mazarin. Au moment précis dont nous nous occupons, pendant le règne conciliateur du Béarnais, elle s'eft adoucie & fes attaques ne portent que fur les ambitieux grotefques, les perfonnages ridicules & les dames galantes. Un fixain de d'Efternod nous indique le fort réfervé à ces victimes des fatiriques & nous donne en même temps la lifte de ces derniers :*

Regnier, Bertelot & Sigongne,
Et dedans l'hoſtel de Bourgongne
Vautret, Valeran & Gaſteau,
Jean Farine, Gautier Garguille,
Et Gringalet & Bruſcambille
En rimeront vn air nouueau.

Ainſi la ſatire eſt partout : pour le peuple, au théâtre; pour les grands, à la cour. C'eſt là en effet que nous trouvons Regnier, Sigognes, gouverneur de Dieppe, Bertelot, qui fut éloigné pour ſa mordante humeur, & Motin, dont Henri IV fit un traducteur de poéſies latines. Ces railleurs n'épargnaient même pas le roi. Sigognes, à l'occaſion du ſiége d'Amiens, gourmanda crûment le monarque trop occupé de galanteries. Bertelot ſe moque des amours de la vicomteſſe d'Auchy & de Malherbe. Beautru écrit L'Onoſandre *contre le bonhomme Montbazon. Auvray prépare ſes* Viſions de Polydor en la cité de Nizance, *dans leſquelles Gaſton d'Orléans eſt préſenté comme un autre Henri III. Courval-Sonnet, dans de lourdes ſatires, attaque les financiers & déſigne à la colère publique, par la tranſparence de ſes alluſions, les traitants qu'il ne nomme pas. Plus haut que tous, les ayant précédés, les dépaſſant par ſon âpre indignation, d'Au-*

bigné prend part à la lutte & il jette à ſes ennemis le Baron de Fœneſte, *la* Confeſſion de Sancy, *& les* Tragiques. *Dans cette mêlée ardente, Regnier eſt à ſon poſte. Il écrit ſes ſatires, & il ajoute à ces poéſies des pièces plus libres aujourd'hui perdues.*

La critique paſſe avec trop de rapidité ſur ces phaſes belliqueuſes de notre hiſtoire littéraire. Elle feint d'oublier que le développement des idées & le progrès de la langue ſont dûs aux œuvres de violence auſſi bien qu'aux tranquilles conceptions de l'eſprit. Elle préſente Regnier comme iſolé alors qu'un groupe turbulent s'agitait autour de lui. Elle le montre enfin comme un imitateur de talent alors qu'il eſt un obſervateur de génie.

Parmi les ſatires qui ont porté au comble la gloire de Regnier, il faut citer la treizième, Macette, *la Macette, comme on diſait alors. Cet admirable portrait d'une aïeule de Tartuffe a captivé les eſprits les plus oppoſés, ceux qui recherchent comme ceux qui repouſſent de pareils tableaux. Inſpirée par une pièce de L'Eſcluſe, poëte contemporain de Regnier, elle a fait oublier ſon modèle & s'eſt maintenue au-deſſus de toutes les imitations qui ont été eſſayées ſur le même ſujet & dans des termes preſque iden-*

tiques. En 1643 elle contribuait encore, pour beaucoup, à la vogue conſtante des œuvres du poëte chartrain, & le maître des Comptes Lhuillier, père de Chapelle, écrivait au grave mathématicien Bouillaud, chez M. de Thou : « Je vous prie de chercher ſur le Pont-Neuf, ou en la rue Saint-Jacques, ou au Palais, les Satyres ; elles ſe vendent imprimées ſeules, in-8°. Ce ſont celles que j'aymerois le mieux ; mais je crains qu'elles ne ſoient mal aiſées à trouver. Il y en a d'autres fort communes, imprimées avec un recueil d'aſſez mauvais vers & mal imprimées. A défault des autres, vous prendrés celles là s'il vous plaiſt & ſéparerés les Satyres, que vous m'envoirés dans un paquet tout comme vous les aurés tirées. Mais il y a encore à prendre garde qu'en une impreſſion ancienne la Macette manque, qui eſt la meilleure pièce & qui commence : La fameuſe Macette. » *Cet extrait de la correſpondance de Lhuillier avec Bouillaud, donné par M. Paulin Paris dans le quatrième volume de ſon édition de Tallemant, eſt doublement précieux. Il nous montre à quel degré de rareté étaient déjà parvenues, trente ans après la mort de Regnier, les éditions originales des Satires.*

Là, toutefois, ne ſe bornent pas les témoi-

gnages de faveur prodigués à la fameuſe Macette. Dans le Mercure de France *du mois de ſeptembre* 1694, *le lecteur trouvera un article ſur cette pièce qui n'était certes plus d'une bien grande nouveauté. Après avoir ſignalé quelque trait de reſſemblance de Macette avec la Dipſas du premier livre des* Amours *d'Ovide, le rédacteur du* Mercure *n'héſite pas à mettre Regnier au niveau du poëte latin. Tous ces ſuffrages ſont à joindre à ceux qui ont été recueillis dans le P. Garaſſe, Boileau, Mlle de Scudéry & Monteſquieu. Ils ont ſans doute moins de valeur, mais ils atteſtent l'unanimité d'admiration que Regnier a ſû faire naître chez des eſprits très-divers.*

Tous les commentateurs ont noté avec ſoin les parties de l'œuvre de Regnier dans leſquelles le poëte s'eſt aidé de l'inſpiration d'autrui. Horace a fourni le type de l'importun & du voluptueux (ſat. VIII & XVI); Ovide a dépeint l'amant paſſionné (ſat. VII, Elégie zélotypique); plus loin, avec Petrone, il a donné le tableau de l'impuiſſance. C'eſt à l'imitation des deux Capitoli du Mauro, in diſhonor dell' honore & del diſhonore, *qu'eſt due la VIe ſatire, & la caricature du pédant à table (ſat. X) eſt tirée du poëme*

du Caporali, del pedante. *Le* Difcours *du ſieur de l'Eſpine* (Nouveau Recueil des plus beaux vers de ce temps. Touſſainčts du Bray, 1609) *a fait naître Macette, & les Confidences d'une vieille maquerelle ſont priſes dans la* Courtiſane romaine, *de du Bellay.*

Regnier n'a rien à craindre de tous ces rapprochements, qui d'ailleurs ſont incomplets, car, après avoir déſigné les maîtres que le poëte s'eſt donnés, il eſt de toute juſtice de citer quelques-uns de ſes imitateurs. Courval-Sonnet, dans Les Exercices de ce temps, *a écrit :* L'Ignorant, Le Couſinage & Le Débauché, *d'après les ſatires VIII, X & XI, que Broſſette appelle* Le Fâcheux, Le Souper ridicule & Le Mauvais gîte. *D'Eſternod a copié Macette dans la pièce de* L'Hypocriſie d'une femme qui feignoit d'eſtre dévote. *Le préſident du Lorens a pillé Regnier, tout en l'accablant d'injures. Vion Dalibray a fait une ſatire ſur un importun & une épître ſur l'intérêt. Dans l'une, il s'excuſe de ne pouvoir ſurpaſſer le poëte chartrain, & dans l'autre, il lui emprunte pluſieurs paſſages. Que dire maintenant de Boileau, qui a vécu dans l'étude & l'admiration de ſon devancier? Ces indications,*

quelque brèves qu'elles ſoient, montrent dans Regnier un poëte imitateur & un poëte imité; mais il n'a rien à perdre ſous ce double aſpect, puis qu'en définitive il reſte un maître, l'égal des plus grands pour le ſentiment & l'expreſſion du vrai.

Une analyſe critique des éditions ſucceſſives de l'œuvre de Regnier conduirait à plus d'une découverte. Si l'eſpace nous manque pour la tenter ici, qu'il nous ſoit du moins permis d'en ébaucher le plan. Tout d'abord, il y aurait à remettre en lumière l'édition de 1608, *dont le texte eſt remarquablement pur, & dont l'orthographe atteſte dans les formes de la langue un mouvement que l'on ne retrouve plus dans les éditions poſtérieures. Bien que de* 1608 *à* 1613, *les éditions de Regnier portent le nom de Touſſaincts du Bray, deux imprimeurs ont exécuté, l'un celle de* 1608, *& l'autre les ſuivantes. Comme indice en ce ſens, il faut remarquer ſur les fleurons de* 1608 *le nom de Gabriel Buon, & ſur la dernière page de* 1609 *celui de Pautonnier, imprimeur du roi ès lettres grecques. La différence d'orthographe de* 1608 *s'explique ainſi matériellement. De ſon côté, l'édition de* 1613, *que l'on croit avoir été donnée du*

vivant de Regnier, mérite de fixer l'attention. Le texte en eſt altéré & incomplet en plus d'un endroit. Il comprend en outre, avant le Diſcours au Roy, des pièces libres que l'auteur avait ſcrupuleuſement écartées des réimpreſſions de ſon œuvre principale en 1609 & 1612. *Enfin il entre dans ces poéſies ſuſpectes une pièce dont la paternité a été refuſée à Regnier par les éditeurs du* Cabinet Satyrique. *Au nombre de ces derniers figure Anthoine Eſtoc qui, publiant en* 1619 *les* Satyres de Regnier, *laiſſa de côté, comme pour ſe conformer au ſentiment du poëte, en* 1609 & 1612, *les pièces libres de l'édition de* 1613. *L'édition de* 1616, *à ſon tour, Paris, S. Thibouſt, doit être examinée de près. Elle ſe diviſe en deux parties : la première, conſacrée aux œuvres de Regnier; la ſeconde, comprenant des poéſies de Sigognes, Motin, Touvent, Bertelot & autres des plus beaux eſprits de ce temps. Le Diſcours au Roy, placé comme dans l'édition de* 1613, *établit une ſorte de démarcation entre l'œuvre de Regnier & celle des beaux eſprits jointe à la ſienne. Il n'y a donc rien à prendre au delà comme étant de Regnier. Néanmoins, on tire habituellement de cette ſeconde partie, ſans cauſe ſérieuſe qui en*

établiſſe l'authenticité, les épigrammes & les ſtances commençant par ces vers :

Ieunes eſprits qui ne pouuez comprendre.
Hélas! ma ſœur, ma mie, i'en mourrois.
Ce diſoit vne ieune dame.
Margot s'endormit ſur vn liƈt.
Par vn matin vne fille eſcoutoit.
Vn bon vieillard qui n'auoit que le bec.
Vn galland le fit & le refit
Vn médecin bruſque & gaillard.
Puiſque ſept pechés de nos yeux.

L'édition dont il s'agit offre encore une particularité. Elle a ſervi de modèle à celles qui ont paru de 1616 *à* 1645, *à cette différence près que les pièces libres des beaux eſprits s'éclairciſſent à chaque réimpreſſion, par la volonté de la cenſure. Ainſi, en* 1635 *(Paris, N. & J. de la Coſte), ces pièces, qui s'élevaient primitivement à ſoixante & onze, ſont réduites à trente-cinq.*

Les Elzeviers ont donné deux éditions de Regnier : Paris, à la Sphère, ſelon la copie, 1642*; & Leiden, J. & D. Elzevier,* 1652. *La première comprend la* Plainte *&* l'Ode, *publiées en* 1611 *par Raphael du Petit Val, dans le* Temple d'Apollon. *La ſeconde préſente en outre deux ſatires, une élégie, un dialogue & des vers ſpirituels*

que l'on trouvera plus loin (*pages* 209 *à* 249). *A ces poéſies, tirées on ne ſait d'où*[1] *encore, ſont jointes les* Louanges de Macette, *pièce apocryphe dont il eſt ſans utilité de ſurcharger l'œuvre poſthume de Regnier. Mais tous ces accroiſſements ne conſtituent point les ſeuls titres des Elzeviers à la reconnaiſſance du lecteur. Ils ont revu & corrigé le texte des ſatires, obéiſſant à un double eſprit de retour aux leçons originales & d'éclairciſſement des paſſages obſcurs. Dans cette dernière voie, ils ont commis d'étranges contre-ſens. Pour n'en citer que deux : parler livre eſt devenu, ſous leurs preſſes, parler librement ; hargneuſe a été remplacé par honteuſe. Malgré ces infidélités, l'œuvre des Elzeviers fut miſe à profit, & l'édition de* 1652 *fut reproduite juſqu'au commencement du XVIII*e *ſiècle, comme celle de* 1616 *l'avait été pendant trente années. Parmi les reproductions les plus remarquables, il faut citer celles d'Edme Pepingué, Paris,* 1655, *& de Louis Billaine, Rouen & Paris,* 1667.

Ici commence, dans l'hiſtoire bibliogra-

1. Quelques éditeurs de Regnier ont prétendu que ces pièces ſe trouvaient dans le *Cabinet ſatyrique* Cette aſſertion eſt inexacte.

phique des œuvres de Regnier, une nouvelle phaſe, celle des éditions avec notes, commentaires & éclairciſſements. A proprement parler, il n'en exiſte qu'une, celle de Broſſette (Lyon & Woodman, 1729), *qui a ſucceſſivement ſervi de modèle à Viollet Le Duc & à MM. P. Poitevin & E. de Barthélemy. L'édition de* 1733 *(Londres, Jacob Tonſon), attribuée à Lenglet Du Freſnoy, doit être reſtituée à Broſſette. A chaque page de ce livre, trop vite accepté comme une œuvre nouvelle, l'auteur ſe reporte à ſa précédente édition. Il regrette ſurtout de n'avoir pas connu plus tôt le* Cabinet Satyrique, *dont il tire des pièces inédites. Broſſette, dans ſon examen comparatif des diverſes éditions de Regnier, ne paraît pas avoir connu celle de* 1609. *En outre, il abandonne ſouvent la leçon originale pour une variante ſans autorité. Viollet Le Duc a réviſé & amendé le travail de Broſſette en pluſieurs endroits. Il a, de plus, accru l'œuvre de Regnier de morceaux empruntés au* Parnaſſe Satyrique. *Dans cette voie d'augmentations, M. de Barthélemy, ſéduit par les indications d'un manuſcrit de la Bibliothèque impériale, n°* 12491, *fonds français, a groſſi ſon édition (Paris, Poulet-Ma-*

lassis, 1862) *de trente-deux morceaux inédits. La plupart de ces poésies n'offrant aucune authenticité, il est difficile d'attribuer quelque valeur à celles qui restent. M. Jannet (page* 21 *de la préface de son édition) a fait ressortir de plusieurs de ces pièces la preuve qu'elles n'étaient pas de Regnier. On pourrait encore ajouter à ses observations, notamment en ce qui concerne la satire contre le maréchal d'Ancre, à la date de* 1613 :

Sortez du Louvre & de la Cour.

Mais si M. de Barthélemy a manqué de défiance devant le manuscrit de la Bibliothèque impériale, M. Lacour en a montré beaucoup vis-à-vis de ses prédécesseurs, car il a écarté de son édition (Paris, Jouaust, 1867) *les trois pièces réunies pour la première fois à l'œuvre principale de Regnier par Viollet Le Duc. Une pareille suppression entraînait d'abord celle des morceaux empruntés au* Cabinet Satyrique. *Elle constituait ensuite une innovation assez importante pour être accompagnée de quelques explications.*

En dehors des éditeurs de Regnier, un

érudit, très-verſé dans la connaiſſance de notre vieille littérature, M. Tricotel, a, par un article inſéré au Bulletin du Bouquiniſte, *du* 15 *juin* 1860, *ſignalé l'exiſtence de neuf pièces portant le nom du poëte chartrain, dans deux rariſſimes recueils du commencement du XVII*e *ſiècle. Quatre de ces morceaux ont leur place à la fin des œuvres poſthumes de Regnier. Pour les autres, que leur crudité ne permet pas de rapporter, voici l'indication des ouvrages où ils ſe trouvent, avec le titre ou le premier vers ſous leſquels on peut les découvrir.*

RECVEIL DES PLVS EXCELLENS VERS SATYRIQVES DE CE TEMPS. *Paris, Ant. Eſtoc,* 1617;

Dialogue de l'âme de Villebroche parlant à deux courtiſanes, une des Marets du Temple, & l'autre de l'Iſle du Palais;

Dialogue de Perrette parlant à la divine Macette;

DÉLICES SATYRIQUES. *Paris, A. de Sommaville,* 1620;

Stances :

Ie ne ſuis pas preſt de me rendre;

Contre une vieille Courtiſane :

Encor que ton teint ſoit deſteint;

Epigramme :

Ieanne, vous deguifez en vain.

Les deux dialogues ont également paru dans le Cabinet Satyrique *fous le nom de Sigognes. Ils fe rencontrent encore dans les dernières éditions des* Bigarrures *d'Eft. Tabourot. Quant aux trois dernières pièces, elles ont été publiées dans le* Parnaffe Satyrique.

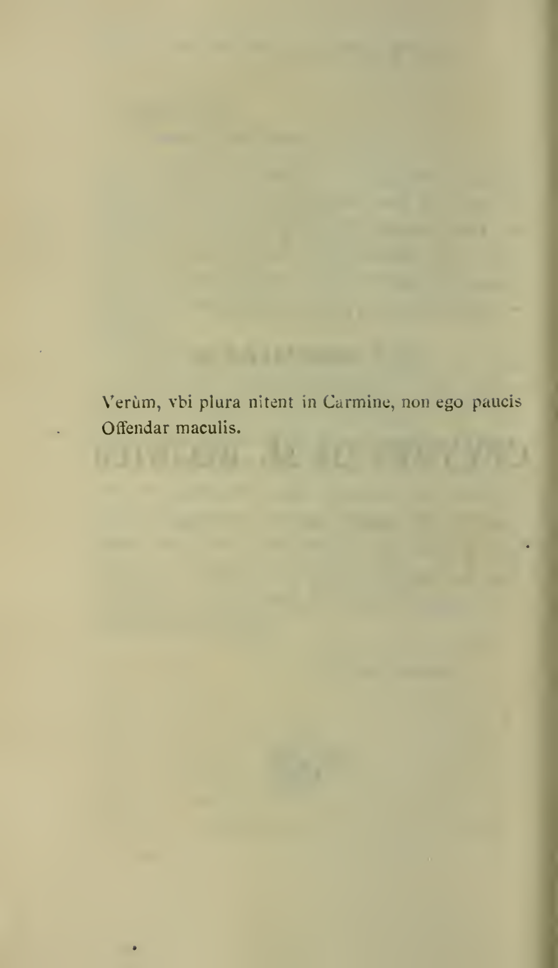
Avant de terminer cette notice, je dois remercier ici de l'appui qu'ils ont bien voulu me prêter, MM. Marty-Laveaux & Tricotel. Ils m'ont donné de précieufes indications. M. Henri Cherrier m'a communiqué, avec un obligeant empreffement, fes notes & les exemplaires les plus beaux & les plus rares de fa riche collection des éditions de Regnier. Enfin, M. Royer m'a apporté fon concours, je puis dire fon contrôle, pour la collation du texte.

E. Courbet.



LES PREMIERES

OEVVRES DE M. REGNIER.



Verùm, vbi plura nitent in Carmine, non ego paucis
Offendar maculis.



EPITRE LIMINÉAIRE

AV ROY.

Sire,

Ie m'eſtois iuſques icy reſolu de teſmoigner par le ſilence le reſpect que ie doy à voſtre Maieſté. Mais ce que l'on euſt tenu pour reuerence le ſeroit maintenant pour ingratitude, qu'il luy a pleu, me faiſant du bien, m'inſpirer auec vn deſir de vertu celuy de me rendre digne de l'aſpect du plus parfaict & du plus victorieux Monarque du monde. On lit qu'en Etyopie il y auoit vne ſtatuë qui rendoit vn ſon armonieux toutes les fois que le Soleil leuant la regardoit. Ce meſme miracle (SIRE)

auez vous faict en moy qui, touché de l'Aſtre de V. M., ay receu la voix & la parole. On ne trouuera donc eſtrange ſi, me reſſentant de cet honneur, ma Muſe prend la hardieſſe de ſe mettre à l'abri de vos Palmes, & ſi temerairement elle oſe vous offrir ce qui par droit eſt deſia voſtre, puis que vous l'auez fait naiſtre dans vn ſuiect qui n'eſt animé que de vous, & qui aura eternellement le cœur & la bouche ouuerte à vos loüanges, faiſant des vœus & des prieres continuelles à Dieu qu'il vous rende là haut dans le Ciel autant de biens que vous en faites çà bas en terre.

Voſtre tres-humble & tres-obeiſſant & tres-obligé ſuiet & ſeruiteur

REGNIER.





ODE A REGNIER

SVR SES SATYRES.

Qui de nous ſe pourroit vanter
De n'eſtre point en ſeruitude?
Si l'heur le courage & l'eſtude
Ne nous en ſçauroient exempter :
Si chacun languit abbatu
Serf de l'eſpoir qui l'importune,
Et ſi meſme on voit la vertu
Eſtre eſclaue de la fortune.

L'vn ſe rend aux plus grands ſubieƈt,
Les grands le ſont à la contrainte,
L'autre aux douleurs, l'autre à la crainte,
Et l'autre à l'amoureux obieƈt :
Le monde eſt en captiuité,
Nous ſommes tous ſerfs de nature,
Ou vifs de noſtre volupté,
Ou morts de noſtre ſepulture.

Mais en ce temps de fiction
Et que ses humeurs on deguise,
Temps où la seruile feintise
Se fait nommer discretion:
Chacun faisant le referué,
Et de son plaisir son Idole,
REGNIER tu t'es bien conserué
La liberté de la parole.

Ta libre & veritable voix
Monstre si bien l'erreur des hommes.
Le vice du temps où nous sommes,
Et le mespris qu'on fait des loix:
Que ceux qu'il te plaist de toucher
Des poignants traits de ta Satyre,
S'ils n'auoient honte de pecher,
En auroient de te l'ouïr dire.

Pleust à Dieu que tes vers si doux
Contraires à ceux de Tyrtée
Flechissent l'audace indontée,
Qui met nos Guerriers en couroux:
Alors que la ieune chaleur
Ardents au düel les fait estre,
Exposant leur forte valeur,
Dont ils deburoient seruir leur maistre.

Flatte leurs cœurs trop valeureux,
Et d'autres desseins leur imprimes,

Laiſſes là les faiſeurs de rymes,
Qui ne ſont iamais malheureux :
Sinon quand leur temerité
Se feint vn merite ſi rare,
Que leur eſpoir precipité
A la fin deuient vn Icare.

Si l'vn d'eux te vouloit blaſmer
Par couſtume ou par ignorance,
Ce ne feroit qu'en eſperance
De s'en faire plus eſtimer.
Mais alors d'vn vers menaçant
Tu luy ferois voir que ta plume
Eſt celle d'vn Aigle puiſſant,
Qui celles des autres conſume.

Romprois-tu pour eux l'union
De la Muſe & de ton genie,
Aſſeruy ſoubs la tyrannie
De leur commune opinion ?
Croy pluſtoſt que iamais les Cieux
Ne regarderent fauorables
L'enuie, & que les enuieux
Sont touiiours les plus miſerables.

N'eſcry point pour vn foible honneur,
Taſche ſeulement de te plaire,
On eſt moins priſé du vulgaire
Par merite que par bon-heur.

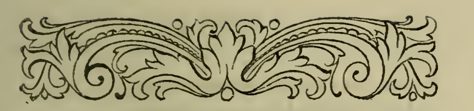
Mais garde que le iugement
D'vn infolent te face blefme:
Ou tu deuiendras autrement
Le propre Tyran de toy-mefme.

Regnier la loüange n'eft rien,
Des faueurs elle a fa naiffance,
N'eftant point en noftre puiffance,
Ie ne la puis nommer vn bien.
Fuy donc la gloire qui deçoit
La vaine & credule perfonne.
Et n'eft pas à qui la reçoit,
Elle eft à celuy qui la donne.

Motin.

Difficile eft Satyram non fcribere.





Difcours au Roy.

Satyre I.

Puiffant Roy des François, Aftre viuant de Mars,
Dont le iufte labeur furmontant les hazards,
Fait voir par fa vertu que la grandeur de France
Ne pouuoit fuccomber fous vne autre vaillance :
Vray fils de la valeur de tes peres, qui font
Ombragez des lauriers qui couronnent leur front,
Et qui depuis mile ans indomtables en guerre
Furent tranfmis du Ciel pour gouuerner la terre.
Attendant qu'à ton rang ton courage t'euft mis,
En leur Trofne eleué deffus tes ennemis :
Iamais autre que toy n'euft auecque prudence
Vaincu de ton fuiect l'ingrate outrecuidance
Et ne l'euft comme toy du danger preferué :
Car eftant ce miracle à toy feul referué,
Comme au Dieu du païs, en fes deffeins pariures
Tu fais que tes bontez excedent fes iniures.
Or apres tant d'exploits finis heureufement,
Laiffant aus cœurs des tiens, comme vn vif monument

Auecques ta valeur ta clemence viuante,
Dedans l'Eternité de la race ſuiuante,
Puiſſe tu comme Auguſte admirable en tes faicts
Rouler tes iours heureux en vne heureuſe paix,
Ores que la Iuſtice icy bas deſcenduë
Aus petis, comme aux grands, par tes mains eſt renduë,
Que ſans peur du larron trafique le marchant,
Que l'innocent ne tombe aux aguets du meſchant,
Et que de ta Couronne en palmes ſi fertille
Le miel abondamment & la manne diſtille,
Comme des cheſnes vieux aus iours du ſiecle d'or,
Qui renaiſſant ſous toy reuerdiſſent encor.
Auiourd'huy que ton fils imitant ton courage,
Nous rend de ſa valeur vn ſi grand teſmoignage
Que Ieune de ſes mains la rage il deconfit,
Eſtoufant les ſerpens ainſi qu'Hercule fit,
Et domtant la diſcorde à la gueule ſanglante
D'impieté, d'horreur, encore fremiſſante,
Il luy trouſſe les bras de meurtres entachez,
De cent chaiſnes d'acier ſur le dos attachez,
Sous des monceaux de fer dans ſes armes l'enterre,
Et ferme pour iamais le temple de la guerre,
Faiſant voir clairement par ſes faits triomphans,
Que les Roys & les Dieux ne ſont iamais enfans.
Si bien que s'eſleuant ſous ta grandeur proſpere,
Genereux heritier d'vn ſi genereux pere,
Comblant les bons d'amour & les meſchans d'effroy,
Il ſe rend au berceau deſia digne de toy.
Mais c'eſt mal contenter mon humeur frenetique,

Paſſer de la Satyre en vn panegyrique,
Où molement diſert ſous vn ſuiet ſi grand
Des le premier eſſay mon courage ſe rend.
Auſſi plus grand qu'Enée, & plus vaillant qu'Achille
Tu ſurpaſſes l'eſprit d'Homere, & de Virgille,
Qui leurs vers à ton los ne peuuent egaller,
Bien que maiſtres paſſez en l'art de bien parler.
Et quand i'egalerois ma Muſe à ton merite,
Toute extreme loüange eſt pour toy trop petite
Ne pouuant le fini ioindre l'infinité :
Et c'eſt aus mieux diſans vne temerité
De parler où le Ciel diſcourt par tes oracles,
Et ne ſe taire pas où parlent tes miracles,
Où tout le monde entier ne bruit que tes proiets,
Où ta bonté diſcourt au bien de tes ſuiets,
Où noſtre aiſe, & la paix, ta vaillance publie,
Où le diſcord étaint, & la loy retablie,
Annoncent ta Iuſtice, où le vice abatu
Semble en ſes pleurs chanter vn hymne à ta vertu.
Dans le Temple de Delphe, où Phœbus on reuere,
Phœbus Roy des chanſons, & des Muſes le pere,
Au plus haut de l'Autel ſe voit vn laurier ſainct,
Qui ſa perruque blonde en guirlandes etraint,
Que nul preſtre du Temple en ieuneſſe ne touche,
Ny meſme prediſant ne le maſche en la bouche,
Choſe permiſe aus vieus de ſainct zelle enflamez
Qui ſe font par ſeruice en ce lieu confirmez
Deuots à ſon miſtere, & de qui la poictrine
Eſt plaine de l'ardeur de ſa verue diuine.

Par ainſi tout eſprit n'eſt propre à tout ſuiet,
L'œil foible s'eſblouit en vn luiſant obiet,
De tout bois comme on dict Mercure on ne façonne,
Et toute medecine à tout mal n'eſt pas bonne.
De meſme le laurier, & la palme des Roys
N'eſt vn arbre où chacun puiſſe mettre les doigs,
Ioint que ta vertu paſſe en loüange feconde
Tous les Roys qui feront, & qui furent au monde.
Il ſe faut recognoiſtre, il ſe faut eſſayer,
Se fonder, s'exercer auant que s'employer
Comme fait vn Luiteur entrant dedans l'aréne,
Qui ſe tordant les bras tout en ſoy ſe deméne,
S'alonge, s'acourſit, ſes muſcles eſtendant,
Et ferme ſur ſes pieds s'exerce en attendant
Que ſon ennemy vienne, eſtimant que la gloire
Ia riante en ſon cœur luy don'ra la victoire.
Il faut faire de meſme vn œuure entreprenant,
Iuger comme au ſuiet l'eſprit eſt conuenant,
Et quand on ſe ſent ferme, & d'vne aiſle aſſez forte
Laiſſer aller la plume où la verue l'emporte.
Mais, Sire, c'eſt vn vol bien eſleué pour ceux
Qui foibles d'exercice, & d'eſprit pareſſeux
Enorgueillis d'audace en leur barbe premiere
Chanterent ta valeur d'vne façon groſſiere
Trahiſſant tes honneurs auecq' la vanité
D'attenter par ta gloire à l'immortalité.
Pour moy plus retenu la raiſon m'a faict craindre
N'oſant ſuiure vn ſuiet où l'on ne peut attaindre,
I'imite les Romains encore ieunes d'ans,

A qui l'on permetoit d'accuſer impudans
Les plus vieus de l'eſtat, de reprendre, & de dire
Ce qu'ils penſoient ſeruir pour le bien de l'Empire.
Et comme la ieuneſſe eſt viue, & ſans repos,
Sans peur, ſans fiction, & libre en ſes propos,
Il ſemble qu'on luy doit permetre dauantage,
Auſſi que les vertus floriſſent en ceſt age
Qu'on doit laiſſer meurir ſans beaucoup de rigueur,
Affin que tout à l'aiſe elles prenent vigueur.
C'eſt ce qui m'a contraint de librement eſcrire
Et ſans piquer au vif me mettre à la Satyre
Où pouſſé du caprice, ainſi que d'vn grand vent,
Ie vais haut dedans l'air quelquefois m'eſleuant,
Et quelque fois auſſi quand la fougue me quitte
Du plus haut, au plus bas, mon vers ſe precipitte
Selon que du ſuget touché diuerſement
Les vers à mon diſcours s'offrent facillement :
Auſſi que la Satyre eſt comme vne prairie
Qui n'eſt belle ſinon qu'en ſa biſarrerie
Et comme vn pot pouri des freres mandians,
Elle forme ſon gouſt de cent ingredians.
Or grand Roy dont la gloire en la terre eſpanduë
Dans vn deſſein ſi haut rend ma Muſe éperduë,
Ainſi que l'œil humain le Soleil ne peut voir
L'eſclat de tes vertus offuſque tout ſçauoir,
Si bien que ie ne ſçay qui me rend plus coupable,
Ou de dire ſi peu d'vn ſuiet ſi capable,
Ou la honte que i'ay d'eſtre ſi mal apris,
Ou la temerité de l'auoir entrepris.

Mais quoy, par ta bonté qui tout autre ſurpaſſe
I'eſpere du pardon auecque ceſte grace
Que tu liras ces vers, où ieune ie m'ébas
Pour eſgayer ma force, ainſi qu'en ces combas
De fleurets on s'exerce, & dans vne barriere
Aus pages l'on reueille vne adreſſe guerriere
Follement courageuſe affin qu'en paſſetans
Vn labeur vertueus anime leur printans,
Que leur corps ſe deſnoüe, & ſe deſangourdiſſe
Pour eſtre plus adroit à te faire ſeruice.
Auſſi ie fais de meſme en ces caprices fous :
Ie ſonde ma portee, & me taſte le pous
Affin que s'il aduient, comme vn iour ie l'eſpere.
Que Parnaſſe m'adopte, & ſe diſe mon pere,
Emporté de ta gloire & de tes faicts guerriers
Ie plante mon lierre au pied de tes Lauriers.





A Monſieur le Comte de Caramain.

Satyre II.

Comte de qui l'eſprit penetre l'Vniuers,
Soigneus de ma fortune, & facille à mes vers,
Cher foucy de la muſe, & ſa gloire future,
Dont l'aimable genie, & la douce nature
Faict voir inacceſſible aus efforts mediſans
Que Vertu n'eſt pas morte en tous les courtiſans,
Bien que foible, & debille, & que mal recongnuë
Son Habit découſu la montre à demi nuë,
Qu'elle ait ſéche la chair, le corps amenuiſé,
Et ſerue à contre-cœur le vice auctoriſé,
Le vice qui Pompeus tout merite repouſſe,
Et va comme vn banquier en caroſſe & en houſſe.
Mais c'eſt trop ſermoné de vice, & de vertu :
Il faut ſuiure vn ſentier qui ſoit moins rebatu,
Et conduit d'Apollon recognoiſtre la trace
Du libre Iuuenal : trop diſcret eſt Horace
Pour vn homme piqué, ioint que la paſſion
Comme ſans iugement, eſt ſans diſcretion :
Cependant il vaut mieux ſucrer noſtre moutarde :
L'homme pour vn caprice eſt ſot qui ſe hazarde.
Ignorez donc l'auteur de ces vers incertains,
Et comme enfans trouuez qu'ils ſoient fils de putains.

Expofez en la ruë, à qui mefme la mere
Pour ne fe defcouurir faict plus mauuaife chere.
  Ce n'eft pas que ie croye en ces tans effrontez
Que mes vers foient fans pere, & ne foient adoptez.
Et que ces rimaffeurs pour faindre vne abondance,
N'approuuent impuiffans vne fauce femance :
Comme noz citoyens de race defireux
Qui berçent les enfans qui ne font pas à eus.
Ainfi tirant profit d'vne fauce doctrine,
S'ils en font accufez ils feront bonne mine,
Et voudront le niant qu'on life fur leur front
S'il fe fait vn bon vers que c'eft eus qui le font,
Ialous d'vn fot honneur, d'vne batarde gloire,
Comme gens entenduz s'en veullent faire accroire,
A faus titre infolens, & fans fruict hazardeus,
Piffent au beneftier affin qu'on parle d'eus.
  Or auecq' tout cecy le point qui me confole
C'eft que la pauureté comme moy les affolle,
Et que la grace à Dieu Phœbus & fon troupeau
Nous n'eufmes fur le dos iamais vn bon manteau.
Auffi lors que l'on voit vn homme par la ruë,
Dont le rabat eft fale, & la chauffe rompuë,
Ses gregues aus genous, au coude fon pourpoint,
Qui foit de pauure mine, & qui foit mal en point,
Sans demander fon nom on le peut recognoiftre,
Car fi ce n'eft vn Poëte au moins il le veut eftre.
Pour moy fi mon habit par tout cycatrifé
Ne me rendoit du peuple & des grands mefprifé,
Ie prendrois patience, & parmy la mifere

Ie trouuerois du gouſt, mais ce qui doit deplaire
A l'homme de courage, & d'eſprit releué,
C'eſt qu'vn chacun le fuit ainſi qu'vn reprouué,
Car en quelque façon, les malheurs ſont propices,
Puis les gueus en gueuſant trouuent maintes delices.
Vn repos qui s'egaye en quelque oyſiueté.
Mais ie ne puis patir de me voir reietté;
C'eſt donc pourquoy ſi ieune abandonnant la France
I'allay vif de courage, & tout chaud d'eſperance
En la cour d'vn Prelat, qu'auecq' mille dangers
I'ay ſuiuy courtiſan aux païs eſtrangers.
I'ay changé mon humeur, alteré ma nature,
I'ay beu chaud, mangé froid, i'ay couché ſur la dure
Ie l'ay ſans le quitter à toute heure ſuiuy,
Donnant ma liberté ie me ſuis aſſeruy,
En publiq' à l'Egliſe, à la chambre, à la table.
Et penſe auoir eſté maintefois agreable.
  Mais inſtruict par le temps à la fin i'ay cogneu
Que la fidelité n'eſt pas grand reuenu,
Et qu'à mon tans perdu ſans nulle autre eſperance
L'honneur d'eſtre ſuiect tient lieu de recompanſe.
N'ayant autre intereſt de dix ans ia paſſez
Sinon que ſans regret ie les ay deſpenſez.
Puis ie ſçay quant à luy qu'il a l'ame Royalle,
Et qu'il eſt de Nature & d'humeur liberalle.
Mais, ma foy, tout ſon bien enrichir ne me peut,
Ny domter mon malheur ſi le ciel ne le veut.
C'eſt pourquoy ſans me plaindre en ma deconuenuë
Le malheur qui me ſuit ma foy ne diminuë,

3

Et rebuté du fort ie m'afferui pourtant,
Et fans eftre auancé ie demeure contant
Sçachant bien que fortune eft ainfi qu'vne louue
Qui fans chois s'abandonne au plus laid qu'elle trouue;
Qui releue vn pedant, de nouueau baptifé,
Et qui par fes larcins fe rend authorifé;
Qui le vice ennoblit, & qui tout au contraire
Raualant la vertu la confinne en mifere.
Et puis ie m'iray plaindre apres ces gens icy?
Non; l'exemple du temps n'augmante mon foucy.
Et bien qu'elle ne m'ait fa faueur departie
Ie n'entends quand à moy de la prendre à partie :
Puis que felon mon gouft fon infidelité
Ne donne, & n'ofte rien à la felicité.
Mais que veus tu qu'on faffe en cefte humeur aufterc?
Il m'eft comme aux putains mal aifé de me taire.
Il m'en faut difcourir de tort & de trauers,
Puis fouuent la colere engendre de bons vers.
  Mais, Conte, que fçait-on? elle eft peut eftre fage,
Voire auecque raifon, inconftante, & volage,
Et Déeffe auifée aux biens qu'elle depart
Les adiuge au merite, & non point au hazard.
Puis l'on voit de fon œil, l'on iuge de fa tefte,
Et chacun à fon dire a droit en fa requefte :
Car l'amour de foy-mefme, & noftre affection,
Adioufte auec vfure à la perfection.
Toufiours le fond du fac ne vient en euidence,
Et bien fouuent l'effet contredit l'apparance,
De Socrate à ce point l'arreft eft mi-party,

Et ne fçait on au vray qui des deux a menty,
Et fi philofophant le ieune Alcibiade
Comme fon Cheualier en reçeut l'accolade.
Il n'eft à decider rien de fi mal-aifé,
Que fous vn fainct habit le vice deguifé.
Par ainfi i'ay doncq' tort, & ne doy pas me plaindre,
Ne pouuant par merite autrement la contraindre
A me faire du bien, ny de me departir
Autre chofe à la fin finon qu'vn repentir.
Mais quoy, qu'y feroit-on, puis qu'on ne s'ofe pendre?
Encor' faut-il auoir quelque chofe où fe prendre,
Qui flate en difcourant le mal que nous fentons.
Or laiffant tout cecy retourne à nos moutons,
Mufe, & fans varier dy nous quelques fornettes,
De tes enfans baftards ces tiercelets des Pœtes,
Qui par les carefours vont leurs vers grimaffans,
Qui par leurs actions font rire les paffans,
Et quand la faim les poind fe prenant fur le voftre
Comme les eftourneaux ils s'affament l'vn l'autre.
Cependant fans fouliers, ceinture, ny cordon,
L'œil farouche, & troublé, l'efprit à l'abandon,
Vous viennent acofter comme perfonnes yures,
Et difent pour bon-iour, Monfieur ie fais des liures,
On les vent au Palais, & les doctes du tans
A les lire amufez, n'ont autre paffetans.
De là fans vous laiffer importuns ils vous fuiuent,
Vous alourdent de vers, d'alaigreffe vous priuent,
Vous parlent de fortune, & qu'il faut acquerir
Du credit, de l'honneur, auant que de mourir,

Mais que pour leur refpect l'ingrat fiecle où nous fommes.
Au pris de la vertu n'eftime point les hommes;
Que Ronfard, du Bellay viuants ont eu du bien,
Et que c'eft honte au Roy de ne leur donner rien :
Puis fans qu'on les conuie ainfi que venerables,
S'affieffent en Prelats les premiers à vos tables,
Où le caquet leur manque, & des dents difcourant
Semblent auoir des yeux regret au demourant.
Or la table leuée ils curent la machoire :
Apres graces Dieu beut, ils demandent à boire,
Vous font vn fot difcours, puis au partir de là,
Vous difent, mais Monfieur, me donnez vous cela?
C'eft toufiours le refrein qu'ils font à leur balade.
Pour moy ie n'en voy point que ie n'en fois malade,
I'en perds le fentiment du corps tout mutilé,
Et durant quelques iours i'en demeure opilé.
Vn autre renfroingné, refueur, melancolique,
Grimaffant fon difcours femble auoir la colique,
Suant, crachant, touffant, penfant venir au point :
Parle fi finement que l'on ne l'entend point.
Vn autre ambitieux pour les vers qu'il compofe,
Quelque bon benefice en l'efprit fe propofe,
Et deffus vn cheual comme vn finge attaché
Meditant vn fonnet, medite vne Euefché.
Si quelqu'vn comme moy leurs ouurages n'eftime,
Il eft lourd, ignorant, il n'ayme point la rime,
Difficille, hargneux, de leur vertu ialoux,
Contraire en iugement au commun bruit de tous.
Que leur gloire il derobe, auecq' fes artifices.

Les Dames cependant fe fondent en delices
Lifant leurs beaux efcrits, & de iour, & de nuit
Les ont au cabinet fous le cheuet du lict,
Que portez à l'Eglife ils valent des matines,
Tant felon leurs difcours leurs œuures font diuines.
Encore apres cela ils font enfants des Cieux,
Ils font iournellement carouffe auecq' les Dieux :
Compagnons de Minerue, & confis en fcience,
Vn chacun d'eux penfe eftre vne lumiere en France.
Ronfard fay-m'en raifon, & vous autres efprits
Que pour eftre viuans en mes vers ie n'efcris,
Pouuez vous endurer que ces rauques Cygalles
Egallent leurs chanfons à voz œuures Royalles,
Ayant voftre beau nom lachement dementy?
Ha ! c'eft que noftre fiecle eft en tout peruerty :
Mais pourtant quelque efprit entre tant d'infolence
Sçait trier le fçauoir d'auecque l'ignorance,
Le naturel de l'art, & d'vn œil auifé
Voit qui de Calliope eft plus fauorifé.
Iufte poftérité à tefmoing ie t'apelle,
Toy qui fans paffion, maintiens l'œuure immortelle,
Et qui felon l'efprit, la grace, & le fçauoir,
De race en race au peuple vn ouurage fais voir,
Vange cefte querelle, & iuftement fepare
Du Cigne d'Apollon la corneille barbare
Qui croaffant partout d'vn orgueil effronté
Ne couche de rien moins que l'immortalité.
Mais Comte que fert-il d'en entrer en colere?
Puifque le tans le veut nous n'y pouuons rien faire,

Il faut rire de tout, auſſi bien ne peut-on
Changer choſe en Virgile, ou bien l'autre en Platon.
Quel plaiſir penſes-tu, que dans l'ame ie ſente,
Quand l'vn de ceſte troupe en audace inſolente,
Vient à Vanues à pied, pour grimper au coupeau
Du Parnaſſe François, & boire de ſon eau,
Que froidement reçeu, on l'eſcoute à grand peine,
Que la Muſe en groignant luy deffend ſa fontaine,
Et ſe bouchant l'oreille au reçit de ſes vers,
Tourne les yeux à gauche, & les lit de trauers,
Et pour fruit de ſa peine aux grands vens diſperſée,
Tous ſes papiers ſeruir à la chaire percée?
Mais comme eux ie ſuis Pœte, & ſans diſcretion
Ie deuiens importun auecq' preſomption.
Il faut que la raiſon retienne le caprice,
Et que mon vers ne ſoit qu'ainſi qu'vn exercice,
Qui par le iugement doit eſtre limité
Selon que le requiert ou l'age, ou la ſanté.
Ie ne ſçay quel Demon m'a fait deuenir Pœte :
Ie n'ay comme ce Grecq des Dieux grand interprete
Dormy ſur Helicon, où ces doctes mignons
Naiſſent en vne nuict comme les champignons,
Si ce n'eſt que ces iours allant à l'auanture
Refuant comme vn oyſon qu'on mene à la pature,
A Vanues i'arriuay, où ſuiuant maint diſcours,
On me fit au iardin faire cinq ou ſix tours,
Et comme vn Conclauiſte entre dans le conclaue,
Le ſommelier me prit, & m'enferme en la caue,
Où beuuant, & mangeant ie fis mon coup d'eſſay,

Et où si ie sçay rien, i'apris ce que ie sçay.
Voyla ce qui m'a fait & Poëte, & Satyrique,
Reglant la medisance à la façon antique.
Mais à ce que ie voy sympatisant d'humeur,
I'ay peur que tout à fait ie deuiendray rimeur,
I'entre sur ma loüange, & bouffi d'arrogance,
Si ie n'en ay l'esprit i'en auray l'insolence.
Mais retournons à nous, & sages deuenus
Soyons à leurs depens vn peu plus retenus.
Or Comte, pour finir ly doncq' ceste Satyre,
Et voy ceux de ce temps que ie pince sans rire,
Pendant qu'à ce printemps retournant à la cour
I'iray reuoir mon maistre, & luy dire bon-iour.





A Monſieur le Marquis de Cœuures.

SATYRE III.

Marquis, que doy-ie faire en ceſte incertitude?
Doy-ie las de courir me remettre à l'eſtude,
Lire Homere, Ariſtote, & diſciple nouueau
Glaner ce que les Greqs ont de riche, & de beau,
Reſte de ces moiſſons que Ronſard, & Deſportes,
Ont remporté du champ ſur leurs eſpaules fortes,
Qu'ils ont comme leur propre en leur grange entaſſé,
Egallant leurs honneurs, aux honneurs du paſſé?
Ou ſi continuant à courtiſer mon maiſtre,
Ie me doy iuſqu'au bout d'eſperance repaiſtre,
Courtiſan morfondu, frenetique, & reſueur.
Portrait de la diſgrace, & de la defaueur,
Puis ſans auoir du bien, troublé de reſuerie
Mourir deſſus vn coffre en vne hoſtellerie,
En Toſcane, en Sauoye, ou dans quelque autre lieu,
Sans pouuoir faire paix, ou trefue auecques Dieu.
Sans parler ie t'entends il faut ſuiure l'orage,
Auſſi bien on ne peut où choiſir auantage.
Nous viuons à tatons, & dans ce monde icy
Souuent auecq' trauail on pourſuit du ſoucy:
Car les Dieux couroucéz contre la race humaine
Ont mis auecq' les biens la ſueur, & la paine.

Le monde eſt vn berlan où tout eſt confondu :
Tel penſe auoir gaigné qui ſouuent a perdu
Ainſi qu'en vne blanque où par hazard on tire,
Et qui voudroit choiſir ſouuent prendroit le pire.
Tout depend du Deſtin, qui ſans auoir eſgard
Les faueurs, & les biens, en ce monde depart.
  Mais puis qu'il eſt ainſi que le ſort nous emporte,
Qui voudroit ſe bander contre vne loy ſi forte?
Suiuons doncq' ſa conduite en ceſt aueuglement.
Qui peche auecq' le ciel peche honorablement.
Car penſer s'affranchir c'eſt vne reſuerie,
La liberté par ſonge en la terre eſt cherie :
Rien n'eſt libre en ce monde & chaſque homme depend
Comtes, Princes, Sultans, de quelque autre plus grand.
Tous les hommes viuans ſont icy bas eſclaues
Mais ſuiuant ce qu'ils ſont ils diferent d'entraues,
Les vns les portent d'or, & les autres de fer:
Mais n'en deplaiſe aux vieux, ny leur Philoſopher
Ny tant de beaux eſcrits qu'on lit en leurs eſcoles
Pour s'affranchir l'eſprit ne ſont que des paroles.
  Au ioug nous ſommes nez & n'a iamais eſté
Homme qu'on ayt veu viure en plaine liberté.
  En vain me retirant enclos en vne eſtude
Penſeroy-ie laiſſer le ioug de ſeruitude,
Eſtant ſerf du deſir d'aprendre, & de ſçauoir,
Ie ne ferois ſinon que changer de deuoir.
C'eſt l'arreſt de nature, & perſonne en ce monde
Ne ſçauroit controler ſa ſageſſe profonde.
  Puis que peut il ſeruir aux mortels icy bas

Marquis, d'eſtre ſçauant, ou de ne l'eſtre pas ?
Si la ſcience pauure, affreuſe eſt meſpriſée,
Sert au peuple de fable, aux plus grands de riſée ;
Si les gens de Latin des ſots ſont denigrez
Et ſi l'on eſt docteur ſans prendre ſes degrés.
Pourueu qu'on ſoit morguant, qu'on bride ſa mouſtache,
Qu'on friſe ſes cheueux, qu'on porte vn grand pannache,
Qu'on parle baragouin, & qu'on ſuiue le vent :
En ce temps du iourd'huy l'on n'eſt que trop ſçauant.
Du ſiecle les mignons, fils de la poule blanche
Ils tiennent à leur gré la fortune en la manche,
En credit eſleuez ils diſpoſent de tout,
Et n'entreprennent rien qu'ils n'en viennent à bout.
Mais quoy, me diras tu, il t'en faut autant faire,
Qui oſe a peu ſouuent la fortune contraire :
Importune le Louure, & de iour, & de nuict,
Perds pour t'aſſugetir & la table, & le lict :
Sois entrant, effronté, & ſans ceſſe importune :
En ce temps l'impudance eleue la fortune.
Il eſt vray, mais pourtant ie ne ſuis point d'auis
De degager mes iours pour les rendre aſſeruis,
Et ſous vn nouuel aſtre aller nouueau pilote
Conduire en autre mer mon nauire qui flote,
Entre l'eſpoir du bien, & la peur du danger
De froiſſer mon attente, en ce bord eſtranger.
Car pour dire le vray c'eſt vn pays eſtrange,
Où comme vn vray Prothée à toute heure on ſe change,
Où les loys par reſpect ſages humainnement,
Confondent le loyer auecq' le chaſtiment,

Et pour vn mefme fait de mefme intelligence
L'vn eft iufticié, l'autre aura recompence.
Car felon l'intereft, le credit, ou l'apuy
Le crime fe condamne, & s'abfout auiourd'huy.
Ie le dy fans confondre en ces aigres remarques
La clemence du Roy, le miroir des Monarques,
Qui plus grand de vertu, de cœur, & de renom,
S'eft acquis de Clement, & la gloire, & le nom.
Or quant à ton confeil qu'à la cour ie m'engage,
Ie n'en ay pas l'efprit, non plus que le courage.
Il faut trop de fçauoir, & de ciuilité,
Et fi i'ofe en parler trop de fubtilité,
Ce n'eft pas mon humeur, ie fuis melancolique,
Ie ne fuis point entrant, ma façon eft ruftique,
Et le furnom de bon me va t on reprochant,
D'autant que ie n'ay pas l'efprit d'eftre mefchant.
Et puis ie ne fçaurois me forcer ny me faindre,
Trop libre en volonté ie ne me puis contraindre.
Ie ne fçaurois flater, & ne fçay point comment
Il faut fe taire acort, ou parler faucement,
Benir les fauoris de gefte, & de parolles,
Parler de leurs ayeux au iour de Cerizolles,
Des hauts faicts de leur race, & comme ils ont acquis
Ce titre auecq' honneur de Ducs, & de Marquis.
Ie n'ay point tant d'efprit pour tant de menterie,
Ie ne puis m'adonner à la cageollerie,
Selon les accidens, les humeurs ou les iours,
Changer comme d'habits tous les mois de difcours.
Suiuant mon naturel ie hay tout artifice,

Ie ne puis deguifer la vertu, ny le vice,
Offrir tout de la bouche, & d'vn propos menteur,
Dire pardieu Monfieur ie vous fuis feruiteur,
Pour cent bonadies s'arrefter en la ruë,
Faire fus l'vn des pieds en la fale la gruë,
Entendre vn mariollet qui dit auecq' mefpris
Ainfi qu'afnes ces gens font tout veftus de gris,
Ces autres verdelets aux peroquets reffemblent,
Et ceux-cy mal peignez deuant les Dames tremblent.
Puis au partir de là comme tourne le vent
Auecques vn boniour amys comme deuant.
  Ie n'entends point le cours du Ciel, ny des planetes.
Ie ne fçay deuiner les affaires fecretes,
Cognoiftre vn bon vifage, & iuger fi le cœur
Contraire à ce qu'on voit ne feroit point moqueur.
  De porter vn poullet ie n'ay la fuffifance,
Ie ne fuis point adroit, ie n'ay point d'eloquence
Pour colorer vn faict, ou detourner la foy,
Prouuer qu'vn grand amour n'eft fuiect à la loy,
Suborner par difcours vne femme coquette,
Luy conter des chanfons de Ieanne, & de Paquette,
Defbaucher vne fille, & par viues raifons
Luy monftrer comme Amour faict les bonnes maifons,
Les maintient, les efleue, & propice aux plus belles
En honneur les auance, & les faict Damoyfelles,
Que c'eft pour leurs beaux nez que fe font les ballets,
Qu'elles font le fuiect des vers, & des poulets,
Que leur nom retentit dans les airs que l'on chante,
Qu'elles ont à leur fuite vne troupe beante

De langoureux tranſis, & pour le faire court
Dire qu'il n'eſt rien tel qu'aymer les gens de court
Aleguant maint exemple en ce ſiecle où nous ſommes,
Qu'il n'eſt rien ſi facile à prendre que les hommes,
Et qu'on ne s'enquiert plus s'elle a faict le pourquoy,
Pourueu qu'elle ſoit riche, & qu'elle ayt bien de quoy.
Quand elle auroit ſuiuy le camp à la Rochelle
S'elle a force ducats elle eſt toute pucelle.
L'honneur eſtropié, languiſſant, & perclus,
N'eſt plus rien qu'vne idolle en qui l'on ne croit plus
Or pour dire cecy il faut force miſtere,
Et de mal diſcourir il vaut bien mieux ſe taire.
Il eſt vray que ceux là qui n'ont pas tant d'eſprit
Peuuent mettre en papier leur dire par eſcrit,
Et rendre par leurs vers, leur Muſe maquerelle;
Mais pour dire le vray ie n'en ay la ceruelle.
Il faut eſtre trop pront, eſcrire à tous propos,
Perdre pour vn ſonnet & ſommeil, & repos.
Puis ma muſe eſt trop chaſte, & i'ay trop de courage,
Et ne puis pour autruy façonner vn ouurage.
Pour moy i'ay de la court autant comme il m'en fault:
Le vol de mon deſſein ne s'eſtend point ſi haut:
De peu ie ſuis content, encore que mon maiſtre
S'il luy plaiſoit vn iour mon trauail recongnoiſtre
Peut autant qu'autre Prince, & a trop de moyen
D'eleuer ma fortune & me faire du bien,
Ainſy que ſa Nature à la vertu facille
Promet que mon labeur ne doit eſtre inutille,
Et qu'il doit quelque iour mal-gré le ſort cuiſant

Mon feruice honorer d'vn honnefte prefant,
Honnefte, & conuenable à ma baffe fortune,
Qui n'abaye, & n'afpire ainfy que la commune
Apres l'or du Perou, ny ne tend aux honneurs.
Que Rome departit aux vertuz des Seigneurs.
Que me fert de m'affeoir le premier à la table,
Si la fain d'en auoir me rend infatiable?
Et fi le fais leger d'vne double Euefché
Me rendant moins contant me rend plus empefché?
Si la gloire, & la charge à la peine adonnée
Rend fous l'ambition mon ame infortunée?
Et quand la feruitude a pris l'homme au collet
I'eftime que le Prince eft moins que fon valet.
C'eft pourquoy ie ne tends à fortune fi grande:
Loing de l'ambition, la raifon me commande:
Et ne pretends auoir autre chofe finon
Qu'vn fimple benefice, & quelque peu de nom;
Affin de pouuoir viure, auecq' quelque affeurance,
Et de m'ofter mon bien que l'on ait confcience.
Alors vrayement heureux les liures feuilletant
Ie rendrois mon defir, & mon efprit contant.
Car fans le reuenu l'eftude nous abufe,
Et le corps ne fe paift aux banquets de la mufe.
Ses mets font de fçauoir difcourir par raifon,
Comme l'ame fe meut vn tans en fa prifon,
Et comme deliurée elle monte diuine
Au Ciel lieu de fon eftre, & de fon origine,
Comme le Ciel mobile eternel en fon cours
Fait les fiecles, les ans, & les mois, & les iours,

Comme aux quatre elemens les matieres enclofes,
Donnent comme la mort la vie à toutes chofes,
Comme premierement les hommes difpercez,
Furent par l'armonie, en troupes amaffez,
Et comme la malice en leur ame gliffée,
Troubla de noz ayeux l'innocente penfée,
D'où naquirent les loys, les bourgs, & les citez,
Pour feruir de gourmete à leurs mechancetez,
Comme ils furent en fin reduis fous vn Empire,
Et beaucoup d'autres plats qui feroient longs à dire,
Et quand on en fçauroit ce que Platon en fçait,
Marquis tu n'en ferois plus gras, ny plus refaict,
Car c'eft vne viande en efprit confommée,
Legere à l'eftomac, ainfi que la fumée.
Sçais tu pour fçauoir bien, ce qu'il nous faut fçauoir ?
C'eft s'affiner le gouft de cognoiftre, & de voir,
Aprendre dans le monde, & lire dans la vie
D'autres fecrets plus fins que de Philofophie,
Et qu'auecq' la fcience il faut vn bon efprit.
Or entends à ce point ce qu'vn Greq' en efcrit,
Iadis vn loup dit-il, que la fain epoinçonne
Sortant hors de fon fort rencontre vne lionne
Rugiffante à l'abord, & qui montroit aux dens
L'infatiable fain qu'elle auoit au dedans :
Furieufe elle aproche, & le loup qui l'auife,
D'vn langage flateur luy parle, & la courtife :
Car ce fut de tout tans que ployant fous l'effort,
Le petit cede au grand, & le foible au plus fort.

Luy-di-ie, qui craignoit que faute d'autre proye,
La beſte l'attaquaſt, ſes ruſes il employe.
Mais en fin le hazard ſi bien le ſecourut,
Qu'vn mulet gros, & gras à leurs yeux aparut,
Ils cheminent diſpos croyant la table preſte,
Et s'aprochent tous deux aſſez pres de la beſte,
Le loup qui la congnoiſt, malin, & deffiant,
Luy regardant aux pieds luy parloit en riant :
D'où es-tu? qui es-tu? quelle eſt ta nouriture?
Ta race, ta maiſon, ton maiſtre, ta nature ?
Le mulet eſtonné de ce nouueau diſcours
De peur ingenieux, aux ruſes eut recours,
Et comme les Normans ſans luy repondre voire,
Compere, ce dit-il, ie n'ay point de memoire,
Et comme ſans eſprit ma grand mere me vit,
Sans m'en dire autre choſe au pied me l'eſcriuit.
Lors il leue la iambe au iaret ramaſſée,
Et d'vn œil innocent il couuroit ſa penſée,
Se tenant ſuſpendu ſur les pieds en auant :
Le loup qui l'aperçoit ſe leue de deuant,
S'excuſant de ne lire auecq' ceſte parolle,
Que les loups de ſon tans n'alloient point à l'ecolle :
Quand la chaude lionne à qui l'ardante fain
Alloit precipitant la rage, & le deſſein,
S'aproche plus ſçauante en volonté de lire,
Le mulet prend le tans, & du grand coup qu'il tire
Luy enfonce la teſte, & d'vne autre façon,
Qu'elle ne ſçauoit point luy aprit ſa leçon.

Alors le loup s'enfuit voyant la beſte morte,
Et de ſon ignorance ainſi ſe reconforte :
N'en deplaiſe aux Docteurs, Cordeliers, Iacopins,
Pardieu les plus grands clers ne ſont pas les plus fins.





A Monſieur Motin.

Satyre IIII.

Motin la Muſe eſt morte, ou la faueur pour elle :
En vain deſſus Parnaſſe Apollon on apelle,
En vain par le veiller on acquiert du ſçauoir,
Si fortune s'en mocque, & s'on ne peut auoir
Ny honneur, ny credit non plus que ſi noz paines
Eſtoient fables du peuple inutiles, & vaines.
Or va romps-toy la teſte, & de iour & de nuict,
Pallis deſſus vn liure à l'apetit d'vn bruit
Qui nous honore apres que nous ſommes ſous terre,
Et de te voir paré de trois brins de lierre,
Comme s'il importoit eſtans ombres là bas,
Que noſtre nom veſcuſt ou qu'il ne veſcuſt pas,
Honneur hors de ſaiſon, inutile merite
Qui viuans nous trahit, & qui morts nous profite,
Sans ſoing de l'auenir ie te laiſſe le bien
Qui vient à contrepoil alors qu'on ne ſent rien,
Puis que viuant icy de nous on ne faict conte,
Et que noſtre vertu engendre noſtre honte.
Doncq' par d'autres moyens à la court familiers.
Par vice, ou par vertu acquerons des lauriers,
Puis qu'en ce monde icy on n'en faict differance,
Et que ſouuent par l'vn l'autre ſe recompenſe.

Aprenons à mentir, mais d'vne autre façon
Que ne fait Caliope ombrageant ſa chanſon
Du voille d'vne fable, afin que ſon miſtere
Ne ſoit ouuert à tous, ny congneu du vulguaire.
Aprenons à mentir, noz propos deguiſer,
A trahir noz amys, noz ennemis baiſer,
Faire la court aux grands, & dans leurs antichambres,
Le chapeau dans la main, nous tenir ſur noz membres,
Sans oſer ny cracher, ny touſſir, ny s'aſſeoir,
Et nous couchant au iour, leur donner le bon ſoir.
Car puis que la fortune aueuglement diſpoſe
De tout, peut eſtre en fin aurons nous quelque choſe,
Qui pourra deſtourner l'ingrate aduerſité,
Par vn bien incertain à tatons debité,
Comme ces courtiſans qui s'en faiſant acroire,
N'ont point d'autre vertu, ſinon de dire voire.
Or laiſſons doncq' la Muſe, Apollon, & ſes vers,
Laiſſons le lut, la lyre, & ces outils diuers,
Dont Apollon nous flatte, ingrate freneſie,
Puis que pauure & quémande on voit la poëſie,
Où i'ai par tant de nuits mon trauail occupé :
Mais quoy ie te pardonne, & ſi tu m'as trompé
La honte en ſoit au ſiecle, où viuant d'age en age
Mon exemple rendra quelque autre eſprit plus ſage.
Mais pour moy mon amy ie ſuis fort mal payé
D'auoir ſuiuy cet' art, ſi i'euſſe eſtudié,
Ieune laborieux ſur vn bancq à l'eſcolle,
Gallien, Hipocrate, ou Iaſon, ou Bartolle,
Vne cornete au col debout dans vn parquet,

A tort & à trauers ie vendrois mon caquet,
Ou bien taſtant le poulx, le ventre & la poitrine,
I'aurois vn beau teſton pour iuger d'vne vrine,
Et me prenant au nez loucher dans vn baſſin
Des ragous qu'vn malade offre à ſon Medecin,
En dire mon aduis, former vne ordonnance,
D'vn rechape s'il peut, puis d'vne reuerence,
Contrefaire l'honneſte, & quand viendroit au point,
Dire en ſerrant la main, Dame il n'en falloit point.
Il eſt vray que le Ciel qui me regarda naiſtre,
S'eſt de mon iugement touſiours rendu le maiſtre,
Et bien que ieune enfant mon Pere me tançaſt,
Et de verges ſouuent mes chançons menaçaſt,
Me diſant de depit, & bouffy de colere,
Badin quitte ces vers, & que penſes-tu faire?
La Muſe eſt inutile, & ſi ton oncle a ſçeu
S'auancer par cet' art tu t'y verras deçeu.
Vn meſme Aſtre touſiours n'eclaire en ceſte terre :
Mars tout ardant de feu nous menace de guerre,
Tout le monde fremit, & ces grands mouuemens
Couuent en leurs fureurs de piteux changemens.
Penſe-tu que le lut, & la lyre des Poëtes
S'acorde d'armonie auecques les trompettes,
Les fiffres, les tambours, le canon, & le fer,
Concert extrauagant des muſiques d'enfer?
Toute choſe a ſon regne, & dans quelques années,
D'vn autre œil nous verrons les fieres deſtinées.
Les plus grands de ton tans dans le ſang aguerris,
Comme en Trace ſeront brutalement nourris,

Qui rudes n'aymeront la lyre de la Mufe,
Non plus qu'vne vielle ou qu'vne cornemufe.
Laiffe donc ce métier, & fage prens le foing
De t'acquerir vn art qui te ferue au befoing.
Ie ne fçay mon amy par quelle prefcience,
Il eut de noz Deftins fi claire congnoiffance,
Mais pour moy ie fçay bien que fans en faire cas,
Ie mefprifois fon dire, & ne le croyois pas,
Bien que mon bon Démon fouuent me dift le mefme :
Mais quand la paffion en nous eft fi extreme,
Les aduertiffemens n'ont ny force ny lieu :
Et l'homme croit à peine aux parolles d'vn Dieu.
Ainfi me tançoit-il d'vne parolle emeuë.
Mais comme en fe tournant ie le perdoy de veuë
Ie perdy la memoire auecques fes difcours,
Et refueur m'efgaray tout feul par les deftours
Des Antres & des Bois affreux & folitaires,
Où la Mufe en dormant m'enfeignoit fes mifteres,
M'aprenoit des fecrets & m'echaufant le fein,
De gloire & de renom releuoit mon deffein.
Inutile fcience, ingrate, & mefprifée,
Qui fert de fable au peuple, aux plus grands de rifée.
Encor' feroit ce peu fi fans eftre auancé,
L'on auoit en cet art fon age depençé,
Apres vn vain honneur que le tans nous refufe,
Si moins qu'vne Putain l'on n'eftimoit la Mufe.
Euffe tu plus de feu, plus de foing, & plus d'art
Que Iodelle n'eut oncq', Defportes, ny Ronfard,
L'on te fera la mouë, & pour fruict de ta paine,

Ce n'eſt ce dira t'on qu'vn Poete à la douzaine.
Car on n'a plus le gouſt comme on l'eut autrefois,
Apollon eſt geſné par de ſauuages loix,
Qui retiennent ſous l'art ſa nature offuſquée,
Et de mainte figure eſt ſa beauté maſquée.
Si pour ſçauoir former quatre vers empoullez
Faire tonner des mots mal ioincts & mal collez,
Amy l'on eſtoit Poete, on verroit cas eſtranges,
Les Poetes plus eſpais que mouches en vandanges.
Or que des ta ieuneſſe Apollon t'ait apris,
Que Caliope meſme ait tracé tes eſcris,
Que le neueu d'Atlas les ait mis ſur la lyre,
Qu'en l'Antre Theſpean on ait daigné les lire,
Qu'ils tiennent du ſçauoir de l'antique leçon.
Et qu'ils ſoient imprimez des mains de Patiſſon,
Si quelqu'vn les regarde & ne leur ſert d'obſtacle.
Eſtime mon amy que c'eſt vn grand miracle.
L'on a beau faire bien, & ſemer ſes eſcris
De ciuette, bainioin, de muſc, & d'ambre gris,
Qu'ils ſoient plains, releuez & graues à l'oreille,
Qu'ils faſſent ſourciller les doctes de merueille,
Ne penſe pour cela eſtre eſtimé moins fol,
Et ſans argent contant qu'on te preſte vn licol,
Ny qu'on n'eſtime plus (humeur extrauagante)
Vn gros aſne pourueu de mille eſcuz de rente.
Ce malheur eſt venu de quelques ieunes veaux
Qui mettent à l'encan l'honneur dans les bordeaux,
Et raualant Phœbus, les Muſes, & la grace,
Font vn bouchon à vin du laurier de Parnaſſe,

A qui le mal de tefte eft commun & fatal,
Et vont bifarement en pofte en l'hopital,
Difant s'on n'eft hargneux, & d'humeur difficille,
Que l'on eft mefprifé de la troupe ciuille,
Que pour eftre bon Poete il faut tenir des fous,
Et defirent en eux ce qu'on mefprife en tous,
Et puis en leur chanfon fotement importune,
Ils accufent les grands, le Ciel, & la fortune,
Qui fuftez de leurs vers en font fi rebatus,
Qu'ils ont tiré cet' art du nombre des vertus,
Tiennent à mal d'efprit leurs chanfons indifcrettes
Et les mettent au ranc des plus vaines fornetes.
Encore quelques grands affin de faire voir
De Mœcene riuaux qu'ils ayment le fçauoir,
Nous voient de bon œil, & tenant vne gaule,
Ainfi qu'à leurs cheuaux nous en flatent l'efpaule,
Auecque bonne mine, & d'vn langage doux,
Nous difent fouriant, & bien que faictes vous?
Auez vous point fur vous quelque chanfon nouuelle?
I'en vy ces iours paffez de vous vne fi belle,
Que c'eft pour en mourir, ha ma foy ie voy bien,
Que vous ne m'aymez plus, vous ne me donnez rien.
Mais on lit à leurs yeux & dans leur contenance,
Que la bouche ne parle ainfi que l'ame penfe,
Et que c'eft mon amy, vn gremoire & des mots
Dont tous les courtifans endorment les plus fots.
Mais ie ne m'aperçoy que trenchant du prudhomme,
Mon tans en ces caquets fottement ie confomme,
Que mal inftruit ie porte en Brouage du fel,

Et mes coquilles vendre à ceux de fainct Michel.
Doncq' fans mettre l'enchere aux fotifes du monde,
Ny glofer les humeurs de Dame Fredegonde,
Ie diray librement pour finir en deux mots,
Que la plus part des gens font habillez en fots.





A Monſieur Bertault, Eueſque de Sées.

Satyre V.

Bertault c'eſt vn grand cas quoy que l'on puiſſe faire,
Il n'eſt moyen qu'vn homme à chacun puiſſe plaire
Et fuſt-il plus parfaict que la perfection,
L'homme voit par les yeux de ſon affection.
Chaque fat a ſon ſens dont ſa raiſon s'eſcrime,
Et tel blaſme en autruy ce de quoy ie l'eſtime,
Tout ſuyuant l'intelec change d'ordre & de rang,
Les Mores auiourd'huy peignent le Diable blanc,
Le ſel eſt doux aux vns, le ſucre amer aux autres,
L'on reprend tes humeurs ainſi qu'on fait les noſtres,
Les Critiques du tans m'apellent debauché,
Que ie ſuis iour & nuict aux plaiſirs ataché,
Que i'y pers mon eſprit, mon ame & ma ieuneſſe,
Les autres au rebours accuſent ta ſageſſe,
Et ce hautain deſir qui te faict mépriſer
Plaiſirs, treſors, grandeurs pour t'immortaliſer,
Et diſent ô chetifs qui mourant ſur vn liure,
Penſez ſeconds Phœnis en voz cendres reuiure,
Que vous eſtes trompez en voſtre propre erreur,
Car & vous & vos vers viuez par procureur.
Vn liuret tout moyſi vit pour vous & encore
Comme la mort vous fait, la taigne le deuore,

Ingrate vanité dont l'homme ſe repaiſt,
Qui baille apres vn bien qui ſottement luy plaiſt.
Ainſi les actions aux langues ſont ſugettes,
Mais ces diuers rapors ſont de foibles ſagettes,
Qui bleçent ſeulement ceux qui ſont mal armez,
Non pas les bons eſpris à vaincre acoutumez,
Qui ſçauent auiſez auecques differance,
Separer le vray bien du fard de l'apparance.
C'eſt vn mal bien eſtrange aux cerueaux des humains
Qui ſuiuant ce qu'ils ſont malades ou plus ſains,
Digerent la viande, & ſelon leur nature,
Ils prennent ou mauuaiſe ou bonne nouriture.
Ce qui plaiſt à l'œil ſain offence vn chaſſieux,
L'eau ſe iaunit en bile au corps du bilieux,
Le ſang d'vn Hidropique en pituite ſe change,
Et l'eſtommac gaſté pourit tout ce qu'il mange,
De la douce liqueur rouſſoyante du Ciel,
L'vne en fait le venin, & l'autre en fait le miel.
Ainſi c'eſt la nature, & l'humeur des perſonnes,
Et non la qualité qui rend les choſes bonnes.
Charnellement ſe ioindre auecq' ſa paranté,
En France c'eſt inceſte, en Perſe charité,
Tellement qu'à tout prendre en ce monde où nous ſommes
Et le bien, & le mal depend du gouſt des hommes.
Or ſans me tourmenter des diuers apetis,
Quels ils ſont aux plus grands, & quels aux plus petis,
Ie te veux diſcourir comme ie trouue eſtrange
Le chemin d'où nous vient le blaſme, & la loũange,
Et comme i'ay l'eſprit de Chimeres brouillé,

Voyant qu'vn More noir m'appelle barbouillé,
Que les yeux de trauers s'offenſent que ie lorgne,
Et que les quinze vints diſent que ie ſuis borgne.
C'eſt ce qui m'en deplaiſt encor que i'aye apris
En mon Philoſopher d'auoir tout à mépris.
Penſes tu qu'à preſent vn homme a bonne grace,
Qui dans le four l'Eueſque enterine ſa grace,
Ou l'autre qui pourſuit des abolitions,
De vouloir ietter l'œil deſſus mes actions,
Vn traiſtre, vn vſurier, qui par miſericorde,
Par argent, ou faueur s'eſt ſauué de la corde,
Moy qui dehors ſans plus ay veu le Chaſtelet,
Et que iamais ſergent ne ſaiſit au collet,
Qui vis ſelon les loix & me contiens de ſorte
Que ie ne tremble point quand on heurte à ma porte,
Voyant vn Preſident le cœur ne me treſſault,
Et la peur d'vn Preuoſt ne m'eueille en ſurſault,
Le bruit d'vne recherche au logis ne m'areſte,
Et nul remord facheux ne me trouble la teſte,
Ie repoſe la nuict ſuz l'vn & l'autre flanc,
Et cependant Bertault ie ſuis deſus le ranc.
Scaures du tans preſent, hipocrites ſeueres,
Vn Claude effrontement parle des adulteres,
Milon ſanglant encor reprend vn aſſaſſin,
Grache, vn ſeditieux, & Verres, le larcin.
Or pour moy tout le mal que leur diſcours m'obiette,
C'eſt que mon humeur libre à l'amour eſt ſugette,
Que i'ayme mes plaiſirs, & que les paſſetans
Des amours m'ont rendu griſon auant le tans,

Qu'il eſt bien malaiſé que iamais ie me change,
Et qu'à d'autres façons ma ieuneſſe ſe range.
Mon oncle m'a conté que montrant à Ronſard
Tes vers eſtincellants & de lumiere, & d'art,
Il ne ſçeut que reprendre en ton aprentiſſage
Sinon qu'il te iugeoit pour vn Poete trop ſage.
Et ores au contraire, on m'obiecte à peché
Les humeurs qu'en ta Muſe il euſt bien recherché.
Auſſi ie m'emerueille au feu que tu recelles,
Qu'vn eſprit ſi raſis ait des fougues ſi belles,
Car ie tien comme luy que le chaud element,
Qui donne ceſte pointe au vif entendement,
Dont la verue s'echauffe & s'enflame de ſorte,
Que ce feu dans le Ciel ſur des aiſles l'emporte,
Soit le meſme qui rend le Poete ardant & chaud,
Suiect à ſes plaiſirs, de courage ſi haut,
Qu'il mepriſe le peuple, & les choſes communes,
Et brauant les faueurs ſe moque des fortunes,
Qui le fait debauché, frenetique reſuant
Porter la teſte baſſe, & l'eſprit dans le vent
Egayer ſa fureur parmy des precipices,
Et plus qu'à la raiſon ſuiect à ſes caprices.
Faut il doncq' à preſent s'etonner ſi ie ſuis
Enclin à des humeurs qu'euiter ie ne puis,
Où mon temperament malgré moy me tranſporte.
Et rend la raiſon foible où la nature eſt forte,
Mais que ce mal me dure il eſt bien malaiſé,
L'homme ne ſe plaiſt pas d'eſtre touſiours fraiſé,
Chaque age a ſes façons, & change la Nature

De ſept ans en ſept ans noſtre temperature;
Selon que le Soleil ſe loge en ſes maiſons,
Se tournent noz humeurs, ainſi que noz ſaiſons,
Toute choſe en viuant auecq' l'age s'altere,
Le debauché ſe rit des ſermons de ſon pere,
Et dans vingt & cinq ans venant à ſe changer.
Retenu, vigilant, ſoigneux, & meſnager,
De ces meſmes diſcours ſes fils il admoneſte,
Qui ne font que s'en rire & qu'en hocher la teſte,
Chaque age a ſes humeurs, ſon gouſt, & ſes plaiſirs,
Et comme noſtre poil blanchiſſent noz deſirs.
Nature ne peut pas l'age en l'age confondre:
L'enfant qui ſçait deſia demander & reſpondre,
Qui marque aſſeurement la terre de ſes pas,
Auecque ſes pareils ſe plaiſt en ſes ébas,
Il fuit, il vient, il parle, il pleure, il ſaute d'aiſe,
Sans raiſon d'heure en heure, il s'émeut & s'apaiſe.
Croiſſant l'age en auant ſans ſoing de gouuerneur
Releué, courageux, & cupide d'honneur,
Il ſe plaiſt aux cheuaux, aux chiens, à la campagne,
Facille au vice il hait les vieux, & les dedagne,
Rude à qui le reprend, pareſſeux à ſon bien,
Prodigue, depencier, il ne conſerue rien,
Hautain, audacieux, conſeiller de ſoy meſme,
Et d'vn cœur obſtiné ſe heurte à ce qu'il aime.
L'age au ſoing ſe tournant homme fait il acquiert
Des biens, & des amis, ſi le tans le requiert,
Il maſque ſes diſcours, comme ſur vn theatre,

Subtil ambitieux l'honneur il idolatre,
Son efprit auifé preuient le repentir,
Et fe garde d'vn lieu difficille à fortir.
Maints facheux accidans furprennent fa vielleffe,
Soit qu'auecq du foucy gagnant de la richeffe,
Il s'en deffend l'vfage, & craint de s'en feruir,
Que tant plus il en a, moins s'en peut affouuir,
Ou foit qu'auecq' froideur il faffe toute chofe,
Imbecille, douteux, qui voudroit, & qui n'ofe,
Dilayant, qui toufiours a l'œil fur l'auenir,
De leger il n'efpere, & croit au fouuenir,
Il parle de fon tans, difficille & feuere,
Cenfurant la ieuneffe vfe des droits de pere,
Il corrige, il reprend, hargneux en fes façons,
Et veut que tous fes mots foient autant de leçons.
Voilla doncq' de par Dieu comme tourne la vie,
Ainfi diuerfement aux humeurs afferuie,
Que chaque age depart à chaque homme en viuant,
De fon temperament la qualité fuiuant :
Et moy qui ieune encor' en mes plaifirs m'égaye,
Il faudra que ie change, & malgré que i'en aye
Plus foigneux deuenu, plus froid, & plus raffis,
Que mes ieunes penfers cedent aux vieux foucis,
Que i'en paye l'efcot remply iufque à la gorge,
Et que i'en rende vn iour les armes à fainct George.
Mais de ces difcoureurs il ne s'en trouue point,
Ou pour le moins bien peu qui cognoiffent ce point,
Effrontez, ignorans, n'ayants rien de folide,

Leur eſprit prend l'eſſor où leur langue le guide,
Sans voir le fond du ſac ils prononcent l'areſt,
Et rangent leurs diſcours au point de l'intereſt,
Pour exemple parfaitte ils n'ont que l'aparance,
Et c'eſt ce qui nous porte à ceſte indifferance,
Qu'enſemble l'on confond le vice & la vertu,
Et qu'on l'eſtime moins qu'on n'eſtime vn feſtu.
Auſſi qu'importe-il de mal ou de bien faire,
Si de noz actions vn iuge volontaire,
Selon ſes apetis les decide, & les rend
Dignes de recompenſe, ou d'vn ſuplice grand :
Si touſiours noz amis, en bon ſens les expliquent,
Et ſi tout au rebours noz haineux nous en piquent.
Chacun ſelon ſon gouſt s'obſtine en ſon party,
Qui fait qu'il n'eſt plus rien qui ne ſoit peruerty :
La vertu n'eſt vertu, l'enuie la deguiſe,
Et de bouche ſans plus le vulgaire la priſe :
Au lieu du iugement regnent les paſſions,
Et donne l'intereſt, le pris, aux actions.
Ainſi ce vieux reſueur qui nagueres à Rome
Gouuernoit vn enfant & faiſant le preud'homme,
Contre-caroit Caton, Critique en ſes diſcours,
Qui touſiours rechinoit & reprenoit touſiours.
Apres que cet' enfant s'eſt fait plus grand par l'age
Reuenant à la court d'vn ſi lointain voyage,
Ce Critique changeant d'humeurs & de cerueau,
De ſon pedant qu'il fut, deuient ſon maquereau.
O gentille vertu qu'aiſement tu te changes.

Non non ces actions meritent des loüanges,
Car le voyant tout ſeul qu'on le prenne à ferment,
Il dira qu'icy bas l'homme de iugement
Se doit accommoder au tans qui luy commande,
Et que c'eſt à la court vne vertu bien grande
  Donq' la meſme vertu le dreſſant au poulet,
De vertueux qu'il fut le rend Dariolet,
Donq' à ſi peu de frais, la vertu ſe profane,
Se deguiſe, ſe maſque & deuient courtiſane,
Se tranſforme aux humeurs, ſuit le cours du marché,
Et diſpence les gens de blaſme & de peché.
  Peres des ſiecles vieux, exemple de la vie,
Dignes d'eſtre admirez d'vne honorable enuie,
(Si quelque beau deſir viuoit encor' en nous)
Nous voyant de là haut Peres qu'en dittes vous ?
  Iadis de voſtre tans la vertu ſimple & pure
Sans fard, ſans fiction imitoit ſa nature,
Auſtere en ſes façons, ſeuere en ſes propos,
Qui dans vn labeur iuſte egayoit ſon repos,
D'hommes vous faiſant Dieux vous paiſſoit d'ambroſie,
Et donnoit place au Ciel à voſtre fantaſie.
La lampe de ſon front partout vous eſclairoit,
Et de toutes frayeurs voz eſpris aſſeuroit,
Et ſans penſer aux biens où le vulgaire penſe,
Elle eſtoit voſtre prix, & voſtre recompenſe,
Où la noſtre auiourd'huy qu'on reuere icy bas,
Va la nuict dans le bal, & dance les cinq pas,
Se parfume, ſe friſe, & de façons nouuelles

Veut auoir par le fard du nom entre les belles,
Fait creuer les courtaux en chaſſant aux foreſts :
Court le faquin, la bague, eſcrime des fleurets:
Monte vn cheual de bois, fait deſus des Pommades,
Talonne le Genet, & le dreſſe aux paſſades,
Chante des airs nouueaux, inuente des ballets,
Sçait eſcrire & porter les vers, & les poulets,
A l'œil touſiours au guet, pour des tours de ſoupleſſe,
Gloſe ſur les habits, & ſur la gentilleſſe,
Se plaiſt à l'entretien, commente les bons mots,
Et met à meſme pris, les ſages, & les ſots.
  Et ce qui plus encor' m'enpoiſonne de rage,
Eſt quand vn Charlatan releue ſon langage,
Et de coquin faiſant le Prince reueſtu,
Baſtit vn Paranimfe à ſa belle vertu,
Et qu'il n'eſt crocheteur ny courtault de boutique,
Qui n'eſtime à vertu l'art où ſa main s'aplique,
Et qui paraphraſant ſa gloire, & ſon renom,
Entre les vertueux ne veuille auoir du nom.
  Voilla comme à preſent chacun l'adulteriſe,
Et forme vne vertu comme il plaiſt à ſa guiſe :
Elle eſt comme au marché dans les impreſſions,
Et s'adiugeant au taux de noz affections,
Fait que par le caprice, & non par le merite,
Le blaſme, & la loüange au hazard ſe debite :
Et peut vn ieune ſot, ſuiuant ce qu'il conçoit,
Ou ce que par ſes yeux ſon eſprit en reçoit,
Donner ſon iugement, en dire ce qu'il penſe,
Et mettre ſans reſpec noſtre honneur en balance.

Mais puis que c'eſt le tans, meſpriſant les rumeurs
Du peuple, laiſſon là le monde en ces humeurs,
Et ſi ſelon ſon gouſt, vn chacun en peut dire,
Mon gouſt ſera Bertault, de n'en faire que rire.





A Monſieur de Bethune
eſtant Ambaſſadeur pour Sa Maieſté à Rome.

Satyre VI.

Bethune ſi la charge où ta vertu s'amuſe,
Te permet ècouter les chanſons que la Muſe,
Deſus les bords du Tibre & du mont Palatin,
Me fait dire en François au riuage Latin,
Où comme au grand Hercule, à la poictrine large.
Noſtre Atlas de ſon fais ſur ton dos ſe deſcharge,
Te commet de l'Eſtat l'entier gouuernement,
Ecoute ce diſcours tiſſu bijarement,
Où ie ne pretens point eſcrire ton Hiſtoire :
Ie ne veux que mes vers s'honorent en la gloire
De tes nobles ayeux, dont les faits releuez,
Dans les cœurs des Flamens ſont encore grauez,
Qui tiennent à grandeur de ce que tes Anceſtres
En armes glorieux furent iadis leurs maiſtres.
Ni moins comme ton frere aidé de ta vertu,
Par force, & par conſeil, en France a combatu
Ces auares Oyſeaux dont les griſes gourmandes
Du bon Roy des François, rauiſſoient les viandes.
Suget trop haut pour moy, qui doy ſans m'egarer,
Au champ de ſa valeur, la voir & l'admirer.

Auſſi ſelon le corps on doit tailler la robe :
Ie ne veux qu'à mes vers noſtre Honneur ſe derobe,
Ny qu'en tiſſant le fil de voz faits plus qu'humains,
Dedans ce Labirinte il m'eſchape des mains :
On doit ſelon la force entreprendre la paine,
Et ſe donner le ton ſuyuant qu'on a d'halaine,
Non comme vn fou chanter de tort, & de trauers.
Laiſſant doncq' aux ſçauans à vous paindre en leurs vers,
Haut eſleuez en l'air ſur vne aiſle dorée,
Dignes imitateurs des enfans de Borée,
Tandis qu'à mon pouuoir mes forces meſurant,
Sans prendre ny Phœbus, ny la Muſe à garant,
Ie ſuyuray le caprice en ces pays eſtranges
Et ſans paraphraſer tes faits, & tes loüanges,
Ou me fantaſier le cerueau de ſoucy,
Sur ce qu'on dit de France, ou ce qu'on voit icy,
Ie me deſchargeray d'vn fais que ie dedaigne,
Suffiſant de creuer vn Genet de Sardaigne,
Qui pourroit defaillant en ſa morne vigueur,
Succomber ſoubs le fais que i'ay deſus le cœur.
Or ce n'eſt point de voir, en regne la ſottiſe,
L'Auarice, & le Luxe, entre les gens d'Egliſe,
La Iuſtice à l'ancan, l'Innocent opreſſé :
Le conſeil corrompu ſuiure l'intereſſé,
Les eſtats peruertis, toute choſe ſe vendre,
Et n'auoir du credit qu'au pris qu'on peut dependre
Ny moins que la valeur n'ait icy plus de lieu,
Que la nobleſſe coure en poſte à l'hoſtel Dieu,
Que les ieunes oyſifs aux plaiſirs s'abandonnent,

Que les femmes du tans ſoient à qui plus leur donnent,
Que l'vſure ait trouué (bien que ie n'ay de quoy
Tant elle a bonnes dents) que mordre deſus moy.
Tout cecy ne me peſe, & l'eſprit ne me trouble,
Que tout s'y peruertiſſe il ne m'en chaut d'vn double,
Du tans, ni de l'eſtat il ne faut s'affliger,
Selon le vent qui fait l'homme doit nauiger.
Mais ce dont ie me deuls eſt bien vne autre choſe
Qui fait que l'œil humain iamais ne ſe repoſe,
Qu'il s'abandonne en proye aux ſoucis plus cuiſans.
Ha! que ne ſuis-ie Roy pour cent ou ſix vingts ans,
Par vn Edit public qui fuſt irreuocable,
Ie bannirois l'Honneur, ce monſtre abominable,
Qui nous trouble l'eſprit & nous charme ſi bien,
Que ſans luy les humains icy ne voyent rien,
Qui trahit la nature, & qui rend imparfaite
Toute choſe qu'au gouſt les delices ont faicte.
Or ie ne doute point, que ces eſprits boſſus,
Qui veulent qu'on les croye en droite ligne yſſus
Des ſept ſages de Grece, à mes vers ne s'opoſent,
Et que leurs iugemens deſus le mien ne gloſent,
Comme de faire entendre à chacun que ie ſuis
Auſſi perclus d'eſprit comme Pierre du Puis,
De vouloir ſottement que mon diſcours ſe dore
Au deſpens d'vn ſuget que tout le monde adore,
Et que ie ſuis de plus priué de iugement,
De t'offrir ce caprice ainſi ſi librement,
A toy qui des ieuneſſe apris en ſon eſcolle,
As adoré l'Honneur, d'effect, & de parolle,

Qui l'as pour vn but fainct, en ton penfer profond,
Et qui mourois pluftoft, que luy faire vn faux bond.
Ie veux bien auoir tort en cette feulle chofe,
Mais ton doux naturel fait que ie me propofe
Librement te montrer à nu mes paffions,
Comme à cil qui pardonne, aux imperfections :
Qu'ils n'en parlent doncq' plus & qu'eftrange on ne trouue
Si ie hay plus l'Honneur qu'vn mouton vne louue,
L'Honneur que foubs faux tiltre habite auecque nous,
Qui nous ofte la vie & les plaifirs plus doux,
Qui trahit noftre efpoir & fait que l'on fe paine
Apres l'efclat fardé d'vne aparance vaine :
Qui feure les defirs & paffe mechamment
La plume par le becq' à noftre fentiment,
Qui nous veut faire entendre en fes vaines chimeres,
Que pour ce qu'il nous touche, il fe perd fi noz meres.
Noz femmes, & noz fœurs, font leurs maris ialoux,
Comme fi leurs defirs dependiffent de nous.
Ie penfe quant à moy que ceft homme fut yure,
Qui changea le premier l'vfage de fon viure,
Et rangeant foubs des loys, les hommes efcartez.
Baftit premierement & villes & citez,
De tours & de foffez renforça fes murailles,
Et r'enferma dedans cent fortes de quenailles.
De ceft amas confus, naquirent à l'inftant,
L'enuie, le mefpris, le difcord inconftant,
La peur, la trahifon, le meurtre, la vengeance.
L'horrible defefpoir, & toute cefte engeance
De maux, qu'on voit regner en l'Enfer de la court,

Dont vn pedant de Diable en ſes leçons diſcourt
Quand par art il inſtruit ſes eſcoliers pour eſtre,
(S'il se peut faire) en mal plus grands clers que leur maiſtre
Ainſi la liberté du monde s'enuola,
Et chaſcun ſe campant qui deçà, qui delà,
De hayes, de buiſſons remarqua ſon partage,
Et la fraude fiſt lors la figue au premier age.
Lors du Mien, & du Tien naquirent les proces,
A qui l'argent depart bon, ou mauuais ſucces,
Le fort batit le foible, & luy liura la guerre,
De là l'Ambition fit anuahir la terre,
Qui fut auant le tans que ſuruindrent ces maux,
Vn hoſpital commun à tous les animaux,
Quand le mary de Rhée au ſiecle d'innocence,
Gouuernoit doucement le monde en ſon enfance :
Que la terre de ſoy le fourment raportoit,
Que le cheſne de Maſne & de miel degoutoit :
Que tout viuoit en paix, qu'il n'eſtoit point d'vſures :
Que rien ne ſe vendoit, par poix ny par meſures :
Qu'on n'auoit point de peur qu'vn Procureur fiſcal
Formaſt ſur vne eguille vn long proces verbal :
Et ſe iettant d'aguet deſſus voſtre perſonne,
Qu'vn Bariſel vous miſt dedans la Tour de Nonne.
Mais ſi toſt que le Fils le Pere dechaſſa,
Tout ſans deſus deſous icy ſe renuerſa.
Les ſoucis, les ennuis, nous broüillerent la teſte,
L'on ne pria les ſaincts, qu'au fort de la tempeſte,
L'on trompa ſon prochain, la mediſance eut lieu,
Et l'Hipocrite fiſt barbe de paille à Dieu,

L'homme trahit ſa foy, d'où vindrent les Notaires,
Pour attacher au ioug les humeurs volontaires.
La fain, & la cherté ſe mirent ſur le rang,
La fiebure, les charbons, le maigre flux de ſang,
Commencerent d'eclore, & tout ce que l'Autonne,
Par le vent de midy, nous aporte & nous donne.
Les ſoldats puis apres, ennemis de la paix,
Qui de l'auoir d'autruy ne ſe ſoulent iamais,
Troublerent la campagne, & ſaccageant noz villes,
Par force en noz maiſons violerent noz filles,
D'où naquit le Bordeau qui, s'eleuant debout,
A l'inſtant comme vn Dieu s'etendit tout par tout,
Et rendit Dieu mercy ces fiebures amoureuſes,
Tant de galants pelez, & de femmes galeuſes,
Que les perruques ſont & les drogues encor,
(Tant on en a beſoing) auſſi cheres que l'or.
Encore tous ces maux ne ſeroient que fleurettes,
Sans ce maudit Honneur, ce conteur de ſornettes,
Ce fier ſerpent qui couue vn venin ſoubs des fleurs,
Qui noye iour & nuict noz eſprits en noz pleurs.
Car pour ces autres maux c'eſtoient legeres paines,
Que Dieu donna ſelon les foibleſſes humaines.
Mais ce traiſtre cruël excedant tout pouuoir,
Nous fait ſuër le ſang ſoubs vn peſant deuoir,
De Chimeres nous pipe & nous veut faire acroire
Qu'au trauail ſeulement doibt conſiſter la gloire,
Qu'il faut perdre & ſomeil, & repos, & repas,
Pour tâcher d'aquerir vn ſuget qui n'eſt pas,
Ou s'il eſt, que iamais aux yeux ne ſe decouure,

Et perdu pour vn coup iamais ne ſe recouure,
Qui nous gonfle le cœur de vapeurs & de vent,
Et d'exces par luy meſme il ſe perd bien ſouuent.
Puis on adorera ceſte menteuſe Idolle,
Pour Oracle on tiendra ceſte croyance folle,
Qu'il n'eſt rien de ſi beau que tomber bataillant,
Qu'au deſpens de ſon ſang il faut eſtre vaillant,
Mourir d'vn coup de lance, ou du choc d'vne pique,
Comme les Paladins de la ſaiſon antique,
Et reſpendant l'eſprit, bleſſé par quelque endroit,
Que noſtre Ame s'enuolle en Paradis tout droit.
Ha! que c'eſt choſe belle & fort bien ordonnée,
Dormir dedans vn liẛt la graſſe matinee,
En Dame de Paris, s'habiller chaudement,
A la table s'aſſeoir, manger humainement,
Se repoſer vn peu, puis monter en caroſſe,
Aller à Gentilly careſſer vne Roſſe,
Pour eſcroquer ſa fille & venant à l'effeẛt,
Luy monſtrer comme Iean à ſa mere le fait.
Ha! Dieu pourquoy faut-il que mon eſprit ne vaille
Autant que cil qui miſt les Souris en bataille,
Qui ſceut à la Grenouille aprendre ſon caquet,
Ou que l'autre qui fiſt en vers vn Sopiquet,
Ie ferois eſloigné de toute raillerie,
Vn pœme grand, & beau, de la poltronnerie,
En depit de l'honneur, & des femmes qui l'ont,
D'effeẛt ſous la chemiſe, ou d'aparance au front,
Et m'aſſeure pour moy qu'en ayant leu l'Hiſtoire.
Elles ne feroient plus ſi ſottes que d'y croire.

8

Mais quand ie confidere où l'Ingrat nous reduit,
Comme il nous enforcelle & comme il nous feduit,
Qu'il affemble en feftin, au Regnard la Ciguoigne,
Et que fon plus beau ieu ne gift rien qu'en fa troigne :
Celuy le peut bien dire à qui des le berceau,
Ce malheureux Honneur a tint le becq en l'eau,
Qui le traine à taftons, quelque part qu'il puiffe eftre,
Ainfi que fait vn chien, vn aueugle fon maiftre :
Qu'il s'en va doucement apres luy pas à pas,
Et librement fe fie à ce qu'il ne voit pas.
S'il veut que plus long tans à ces difcours ie croye,
Qu'il m'offre à tout le moins quelque chofe qu'on voye,
Et qu'on fauoure, affin qu'il fe puiffe fçauoir
Si le gouft dement point ce que l'œil en peut voir.
Autrement quant à moy ie lui fay banqueroute :
Eftant imperceptible il eft comme la Goutte,
Et le mal qui caché nous ofte l'embon-point,
Qui nous tuē à veu'd'œil, & que l'on ne voit point.
On a beau fe charger de telle marchandife,
A peine en auroit on vn Catrin à Venife,
Encor qu'on voye apres courir certains cerueaux,
Comme apres les raifins courent les Eftourneaux.
Que font tous ces vaillans de leur valeur gueriere,
Qui touchent du penfer l'Etoille pouffiniere,
Morguent la Deftinee & gourmendent la mort,
Contre qui rien ne dure, & rien n'eft affez fort,
Et qui tout tranfparants de claire renommée,
Dreffent cent fois le iour, en difcours vne armee
Donnent quelque bataille, & tuant vn chacun,

Font que mourir & viure à leur dire n'eſt qu'vn :
Releuez, emplumez, braues comme ſainct George,
Et Dieu ſçait cependant s'ils mentent par la gorge,
Et bien que de l'honneur ils facent des leçons,
Enfin au fond du ſac ce ne ſont que chanſons.
Mais mon Dieu que ce Traiſtre eſt d'vne eſtrange ſorte.
Tandis qu'à le blaſmer la raiſon me tranſporte,
Que de luy ie meſdis, il me flate, & me dit
Que ie veux par ces vers acquerir ſon credit,
Que c'eſt ce que ma Muſe en trauaillant pourchaſſe,
Et mon intention qu'eſtre en ſa bonne grace,
Qu'en mediſant de luy ie le veux requerir,
Et tout ce que ie fay que c'eſt pour l'aquerir.
Si ce n'eſt qu'on diroit qu'il me l'auroit fait faire,
Ie l'irois apeller comme mon aduerſaire,
Auſſi que le duël eſt icy defendu,
Et que d'vne autre part i'ayme l'Indiuidu.
Mais tandis qu'en colere à parler ie m'areſte,
Ie ne m'aperçoy pas, que la viande eſt preſte,
Qu'icy non plus qu'en France on ne s'amuſe pas
A diſcourir d'honneur quand on prend ſon repas.
Le ſommelier en haſte, eſt ſorty de la caue,
Deſia Monſieur le maiſtre, & ſon monde ſe laue,
Treſues auecq' l'honneur, ie m'en vais tout courant
Decider au Tinel vn autre different.





A Monſieur le Marquis de Cœuures.

Satyre VII.

Sotte, & facheuſe humeur, de la plus part des hommes
Qui fuyuant ce qu'ils font, iugent ce que nous ſommes,
Et ſucrant d'vn foûris vn diſcours ruineux,
Acuſent vn chacun des maux qui ſont en eux.
Noſtre Melancolique en ſçauoit bien que dire,
Qui nous pique en riant, & nous flate ſans rire,
Qui porte vn cœur de ſang, deſous vn front blemy,
Et duquel il vaut moins eſtre amy qu'ennemy.
Vous qui tout au contraire auez dans le courage
Les meſmes mouuemens qu'on vous lit au viſage,
Et qui parfaict amy voz amis eſpargnez,
Et de mauuais diſcours leur vertu n'eborgnez,
Dont le cœur grand, & ferme, au changement ne ploye,
Et qui fort librement, en l'orage s'employe,
Ainſi qu'vn bon patron, qui ſoigneux, ſage, & fort,
Sauue ſes compagnons, & les conduit à bord:
Congnoiſſant doncq' en vous vne vertu facille
A porter les defauts d'vn eſprit imbecille,
Qui dit ſans aucun fard, ce qu'il ſent librement,
Et dont iamais le cœur, la bouche ne dement,
Comme à mon confeſſeur vous ouurant ma penſée,
De ieuneſſe, & d'Amour, follement incenſée,

Ie vous conte le mal, où trop enclin ie ſuis,
Et que preſt à laiſſer ie ne veux & ne puis,
Tant il eſt mal aiſé d'oſter auecq' eſtude,
Ce qu'on a de nature, ou par longue habitude.
Puis la force me manque, & n'ay le iugement
De conduire ma barque en ce rauiſſement,
Au gouffre du plaiſir la courante m'emporte:
Tout ainſi qu'vn cheual qui a la bouche forte
I'obeis au caprice, & ſans diſcretion,
La raiſon ne peut rien deſſus ma paſſion.
Nulle loy ne retient mon ame abandonnée,
Ou ſoit par volonté, ou ſoit par Deſtinée
En vn mal euident ie clos l'œil à mon bien :
Ny conſeil, ny raiſon, ne me ſeruent de rien.
Ie choppe par deſſein, ma faute eſt volontaire,
Ie me bande les yeux, quand le Soleil m'éclaire :
Et contant de mon mal ie me tien trop heureux
D'eſtre comme ie ſuis, en tous lieux amoureux,
Et comme à bien aymer mille cauſes m'inuitent,
Auſſi mille beautez mes amours ne limitent,
Et courant çà, & là, ie trouue tous les iours,
En des ſuiets nouueaux de nouuelles amours.
Si de l'œil du deſir, vne femme i'auiſe,
Ou ſoit belle, ou ſoit laide, ou ſage, ou mal apriſe,
Elle aura quelque trait qui de mes ſens vainqueur,
Me paſſant par les yeux me bleçera le cœur :
Et c'eſt comme vn miracle, en ce monde où nous ſommes,
Tant l'aueugle apetit enſorcelle les hommes
Qu'encore qu'vne femme aux amours faſſe peur,

Que le Ciel, & Venus, la voye à contre-cœur :
Toutesfois eftant femme, elle aura fes delices,
Releuera fa grace auecq' des artifices,
Qui dans l'eftat d'amour la fçauront maintenir,
Et par quelques atraits les amans retenir.
Si quelqu'vne eft difforme, elle aura bonne grace,
Et par l'art de l'Efprit embellira fa face,
Captiuant les Amans des mœurs, ou du difcours,
Elle aura du credit en l'Empire d'amours.
En cela l'on cognoift que la Nature eft fage,
Qui voyant les deffaux du fœminin ouurage,
Qu'il feroit fans refpect, des hommes meprifé,
L'anima d'vn efprit, & vif, & deguifé :
D'vne fimple innocence elle adoucit fa face,
Elle luy mift au fein, la rufe, & la falace,
Dans fa bouche la foy, qu'on donne à fes difcours,
Dont ce fexe trahit les Cieux, & les amours,
Et felon plus ou moins qu'elle eftoit belle, ou laide.
Sage elle fçeut fi bien vfer d'vn bon remede,
Diuifant de l'efprit, la grace, & la beauté,
Qu'elle les fepara d'vn & d'autre cofté,
De peur qu'en les ioignant quelqu'vne euft l'auantage,
Auecq' vn bel efprit d'auoir vn beau vifage.
La belle du depuis ne le recherche point,
Et l'efprit rarement à la beauté fe ioint.
Or affin que la laide autrement inutille,
Deffous le ioug d'amour rendit l'homme feruille,
Elle ombragea l'efprit d'vn morne aueuglement,
Auecques le defir troublant le iugement,

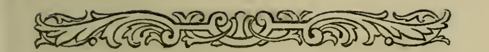
De peur que nulle femme, ou fuſt laide, ou fuſt belle,
Ne veſcuſt ſans le faire, & ne mouruſt pucelle.
D'où vient que ſi ſouuent les hommes offuſquez
Sont de leurs apetis ſi lourdement moquez,
Que d'vne laide femme ils ont l'ame eſchauffée,
Dreſſent à la laideur d'eux meſmes vn trophée,
Penſent auoir trouué la febue du gaſteau,
Et qu'au ſarail du Turc il n'eſt rien de ſi beau.
Mais comme les beautez ſoit des corps, ou des ames,
Selon l'obiect des ſens ſont diuerſes aux Dames,
Auſſi diuerſement les hommes ſont domtez,
Et font diuers effets les diuerſes beautez :
(Eſtrange prouidence, & prudente methode
De Nature qui ſert vn chaſcun à ſa mode.)
Or moy qui ſuis tout flame & de nuit & de iour,
Qui n'haleine que feu, ne reſpire qu'amour,
Ie me laiſſe emporter à mes flames communes,
Et cours ſous diuers vens de diuerſes fortunes,
Rauy de tous obiects, i'ayme ſi viuement,
Que ie n'ay pour l'amour ny chois, ny iugement :
De toute election mon ame eſt depourueuë,
Et nul obiect certain ne limite ma veuë.
Toute femme m'agrée, & les perfections
Du corps ou de l'eſprit troublent mes paſſions.
I'ayme le port de l'vne, Et de l'autre la taille,
L'autre d'vn trait lacif me liure la bataille,
Et l'autre dedaignant d'vn œil ſeuere, & dous,
Ma peine, & mon amour, me donne mille coups,
Soit qu'vne autre modeſte à l'impourueu m'auiſe,

De vergongne, & d'amour mon ame eſt toute épriſe,
Ie ſens d'vn ſage feu mon eſprit enflamer,
Et ſon honneſteté me contrainct de l'aymer,
Si quelque autre afettée en ſa douce malice,
Gouuerne ſon œillade auecq' de l'artifice,
I'ayme ſa gentilleſſe, & mon nouueau deſir
Se la promet ſçauante en l'amoureux plaiſir.
Que l'autre parle liure, & faſſe des merueilles,
Amour qui prend par tout me prend par les oreilles,
Et iuge par l'eſprit parfaict en ſes acords,
Des points plus acomplis que peut auoir le corps ·
Si l'autre eſt au rebours des lettres nonchalante,
Ie croy qu'au fait d'amour elle ſera ſçauante,
Et que nature habille à couurir ſon deffaut
Luy aura mis au lict tout l'eſprit qu'il luy faut.
Ainſi de toute femme à mes yeux oppoſée,
Soit parfaite en beauté, ou ſoit mal compoſée,
De mœurs, ou de façons, quelque choſe m'en plaiſt,
Et ne ſçay point comment, ny pourquoi, ny que c'eſt.
Quelque obiect que l'eſprit, par mes yeux, ſe figure,
Mon cœur tendre à l'amour, en reçoit la pointure :
Comme vn miroir en ſoy toute image reçoit,
Il reçoit en amour quelque obiect que ce ſoit,
Autant qu'vne plus blanche, il ayme vne brunette,
Si l'vne a plus d'eſclat, l'autre eſt plus ſadinette,
Et plus viue de feu, d'amour, & de deſir,
Comme elle en reçoit plus, donne plus de plaiſir.
Mais ſans parler de moy que toute amour emporte,
Voyant vne beauté folatrement acorte.

Dont l'abord ſoit facile, & l'œil plain de douceur,
Que ſemblable à Venus on l'eſtime ſa ſœur,
Que le Ciel ſur ſon front ait poſé ſa richeſſe,
Qu'elle ait le cœur humain, le port d'vne Déeſſe,
Qu'elle ſoit le tourment, & le plaiſir des cœurs,
Que Flore ſous ſes pas faſſe naiſtre des fleurs,
Au ſeul trait de ſes yeux, ſi puiſſans ſur les ames,
Les cœurs les plus glacez ſont tous brulans de flames.
Et fut-il de metail, ou de bronze, ou de roc,
Il n'eſt Moine ſi ſainct qui n'en quittaſt le froc.
Ainſi moy ſeulement ſous l'Amour ie ne plie,
Mais de tous les mortels la nature accomplie
Flechit ſous ceſt Empire, & n'eſt homme icy bas,
Qui ſoit exempt d'amour, non plus que du trepas.
Ce n'eſt doncq' choſe eſtrange (eſtant ſi naturelle)
Que ceſte paſſion me trouble la ceruelle,
M'empoiſonne l'eſprit, & me charme ſi fort,
Que i'aimeray, ie croye, encore apres ma mort.
Marquis voilà le vent dont ma nef eſt portée,
A la triſte mercy de la vague indomtée,
Sans cordes, ſans timon, ſans etoille, ny iour,
Reſte ingrat, & piteux de l'orage d'amour,
Qui contant de mon mal, & ioyeux de ma perte,
Se rit de voir de flots ma poitrine couuerte,
Et comme ſans eſpoir flote ma paſſion,
Digne non de riſée, ains de compaſſion.
Cependant incertain du cours de la tempeſte,
Ie nage ſur les flots, & releuant la teſte,
Ie ſemble depiter naufrage audacieux,

L'infortune, les vents, la marine, & les Cieux,
M'egayant en mon mal comme vn melancolique.
Qui repute à vertu ſon humeur frenetique,
Diſcourt de ſon caprice, en caquete tout haut :
Auſſi comme à vertu i'eſtime ce deffaut,
Et quand tout par malheur iureroit mon dommage,
Ie mourray fort contant mourant en ce voyage.





A Monſieur l'Abbé de Beaulieu
nommé par Sa Maieſté à l'Eueſché du Mans.

Satyre VIII.

Charles de mes pechez i'ay bien fait penitence.
Or toy qui te cognois aux cas de conſcience,
Iuge ſi i'ay raiſon, de penſer eſtre abſoubs :
I'oyois vn de ces iours la Meſſe à deux genoux,
Faiſant mainte oraiſon, l'œil au Ciel, les mains iointes,
Le cœur ouuert aux pleurs, & tout percé des pointes
Qu'vn deuot repentir élançoit dedans moy,
Tremblant des peurs d'Enfer, & tout bruſlant de foy,
Quand vn ieune friſé, releué de mouſtache,
De galoche, de botte, & d'vn ample pennache,
Me vint prendre, & me diſt, penſant dire vn bon mot,
Pour vn Poete du tans, vous eſtes trop deuot,
Moy ciuil, ie me leue, & le bon iour luy donne,
(Qu'heureux eſt le folaſtre, à la teſte griſonne,
Qui bruſquement euſt dit auecq' vne ſambieu:
Ouy-bien pour vous Monſieur qui ne croyez en Dieu.)
Sotte diſcretion, ie voulus faire acroire,
Qu'vn Poete n'eſt biſarre, & facheux qu'apres boire,
Ie baiſſe vn peu la teſte, & tout modeſtement,
Ie luy fis à la mode, vn petit compliment,
Luy comme bien apris, le meſme me ſçeut rendre,
Et ceſte courtoiſie à ſi haut pris me vendre,

Que i'aimerois bien mieux, chargé d'age, & d'ennuys.
Me voir à Rome pauure, entre les mains des Iuys.
Il me prift par la main, apres mainte grimace,
Changeant fur l'vn des pieds, à toute heure de place,
Et danfant tout ainfi qu'vn Barbe encaftelé,
Me dift en remachant vn propos aualé,
Que vous eftes heureux vous autres belles ames,
Fauoris d'Apolon, qui gouuernez les Dames,
Et par mille beaux vers les charmez tellement,
Qu'il n'eft point de beautez, que pour vous feullement,
Mais vous les meritez, voz vertuz non communes
Vous font digne Monfieur de ces bonnes fortunes.
Glorieux de me voir fi hautement loué,
Ie deuins auffi fier qu'vn chat amadoüé,
Et fentant au Palais mon difcours fe confondre,
D'vn ris de fainct Medard il me fallut rèpondre :
Ie pourfuis, mais amy, laiffons le difcourir,
Dire cent, & cent fois, il en faudroit mourir,
Sa Barbe pinçoter, cageoller la fcience,
Releuer fes cheueux, dire en ma confcience,
Faire la belle main, mordre vn bout de fes guents,
Rire hors de propos, monftrer fes belles dents,
Se carrer fur vn pied, faire arfer fon efpee,
Et s'adoucir les yeux ainfi qu'vne poupée :
Cependant qu'en trois mots ie te feray fçauoir,
Où premier à mon dam ce facheux me peut voir.
I'eftois chez vne Dame, en qui fi la Satyre
Permetoit en ces vers que ie le peuffe dire,
Reluit, enuironné de la diuinité,

Vn efprit auffi grand, que grande eft fa beauté.
Ce Fanfaron chez elle, eut de moy cognoiffance.
Et ne fut de parler iamais en ma puiffance,
Luy voyant ce iour là fon chapeau de velours,
Rire d'vn facheux conte, & faire vn fot difcours,
Bien qu'il m'euft à l'abord doucement fait entendre
Qu'il eftoit mon valet, à vendre & à dependre,
Et detournant les yeux belle à ce que i'entens,
Comment vous gouuernez les beaux efpris du tans,
Et faifant le doucet de parole, & de gefte,
Il fe met fur vn lict, luy difant ie protefte
Que ie me meurs d'amour, quand ie fuis pres de vous:
Ie vous ayme fi fort que i'en fuis tout ialoux,
Puis rechangeant de note, il monftre fa rotonde,
Ceft ouurage eft-il beau, que vous femble du monde
L'homme que vous fçauez, m'a dit qu'il n'ayme rien,
Madame à voftre auis, ce iourd'huy fuis-ie bien,
Suis-ie pas bien chauffé, ma iambe eft elle belle,
Voyez ce tafetas la mode en eft nouuelle,
C'eft œuure de la Chine, à propos on m'a dit
Que contre les clinquants le Roy fait vn edit :
Sur le coude il fe met, trois boutons fe delace,
Madame baifez moi, n'ay-ie pas bonne grace,
Que vous eftes facheufe, à la fin on verra,
Rofete, le premier qui s'en repentira.
D'affez d'autres propos il me rompit la tefte,
Voilà quant & comment ie cogneu cefte befte,
Te iurant mon amy que ie quitté ce lieu,
Sans demander fon nom, & fans luy dire adieu.

Ie n'eus depuis ce iour, de luy nouuelle aucune,
Si ce n'eſt ce matin que de male fortune,
Ie fus en ceſte Egliſe, où comme i'ay conté,
Pour me perſecutter Satan l'auoit porté.
Apres tous ces propos qu'on ſe dit d'ariuée,
D'vn fardeau ſi peſant ayant l'ame greuée,
Ie chauuy de l'oreille, & demourant penſif,
L'echine i'alongois comme vn aſne retif,
Minutant me ſauuer de ceſte tirannie,
Il le iuge à reſpect ô ſans ceremonie,
Ie vous ſuply (dit-il) viuons en compagnons.
Ayant ainſi qu'vn pot les mains ſur les roignons,
Il me pouſſe en auant, me preſente la porte,
Et ſans reſpect des Saincts hors l'Egliſe il me porte,
Auſſi froid qu'vn ialoux qui voit ſon corriual,
Sortis il me demande, eſtes vous à cheual,
Auez vous point icy quelqu'vn de voſtre troupe.
Ie ſuis tout ſeul à pied, luy de m'offrir la croupe.
Moy pour m'en depêtrer, luy dire tout expres,
Ie vous baiſe les mains, ie m'en vais icy pres,
Chez mon oncle diſner : ô Dieu le galand homme,
I'en fuis, & moy pour lors comme vn bœuf qu'on aſſomme
Ie laiſſe choir la teſte, & bien peu s'en falut,
Remettant par depit en la mort mon ſalut,
Que ie n'alaſſe lors la teſte la premiere,
Me ietter du pont neuf, à bas en la riuiere.
Inſenſible il me treſne en la court du Palais,
Où trouuant par haſard quelqu'vn de ſes valets,
Il l'appelle & luy dit, hola hau Ladreuille,

Qu'on ne m'attende point, ie vay difner en ville.
Dieu fçait fi ce propos me trauerfa l'efprit,
Encor n'eft-ce pas tout, il tire vn long efcrit,
Que voyant ie fremy : lors fans cageollerie,
Monfieur ie ne m'entends à la chicannerie,
Ce luy dis-ie, feignant l'auoir veu de trauers,
Auffi n'en eft-ce pas, ce font des mefchans vers,
(Ie cogneu qu'il eftoit veritable à fon dire)
Que pour tuer le tans ie m'efforce d'ecrire,
Et pour vn courtifan, quand vient l'occafion,
Ie monftre que i'en fçay pour ma prouifion.
Il lit, & fe tournant brufquement par la place,
Les banquiers étonnez admiroient fa grimace,
Et montroient en riant qu'ils ne luy euffent pas
Prefté fur fon minois, quatre doubles ducats,
(Que i'euffe bien donnez pour fortir de fa pate)
Ie l'ecoute, & durant que l'oreille il me flate,
Le bon Dieu fçait comment à chaque fin de vers,
Tout expres ie difois quelque mot de trauers,
Il pourfuit non-obftant d'vne fureur plus grande,
Et ne ceffa iamais qu'il n'euft fait fa legende.
Me voyant froidement fes œuures aduouër,
Il les ferre, & fe met luy mefme à fe loüer,
Doncq' pour vn Caualier n'eft-ce pas quelque chofe :
Mais Monfieur n'auez-vous iamais veu de ma profe?
Moy de dire que fi : tant ie craignois qu'il euft
Quelque proces verbal, qu'entendre il me falluft.
Encore dittes moy en voftre confcience,
Pour vn qui n'a du tout nul acquis de fcience,

Cecy n'eſt-il pas rare ? Il eſt vray ſur ma foy,
Luy dis-ie ſouriant : lors ſe tournant vers moy,
M'acolle à tour de bras, & tout petillant d'aiſe,
Doux comme vne epouſee, à la ioüe il me baiſe :
Puis me flatant l'épaule, il me fiſt librement
L'honneur que d'aprouuer mon petit iugement,
Apres ceſte careſſe, il rentre de plus belle,
Tantoſt il parle à l'vn, tantoſt l'autre l'apelle,
Touſiours nouueaux diſcours, & tant fut-il humain
Que touſiours de faueur il me tint par la main,
I'ay peur que ſans cela i'ay l'ame ſi fragille,
Que le laiſſant du guet i'euſſe peu faire gille :
Mais il me fut bien force eſtant bien attaché,
Que ma diſcretion expiaſt mon peché.
Quel heur ce m'euſt eſté, ſi ſortant de l'Egliſe,
Il m'euſt conduit chez luy, & m'oſtant la chemiſe,
Ce beau valet à qui ce beau maiſtre parla,
M'euſt donné l'anguillade, & puis m'euſt laiſſé là,
Honorable defaite, heureuſe échapatoire,
Encores de rechef me la fallut-il boire.
Il vint à reparler deſus le bruit qui court,
De la Royne, du Roy, des Princes, de la Court,
Que Paris eſt bien grand, que le Pont neuf s'acheue,
Si plus en paix qu'en guerre, vn Empire s'éleue,
Il vint à definir que c'eſtoit qu'Amitié
Et tant d'autres Vertus, que c'en eſtoit pitié.
Mais il ne definit, tant il eſtoit nouice,
Que l'Indiſcretion eſt vn ſi facheux vice,
Qu'il vaut bien mieux mourir, de rage, ou de regret,

Que de viure à la gefne auecq' vn indifcret.
Tandis que fes difcours me donnoient la torture,
Ie fonde tous moyens pour voir fi d'auanture
Quelque bon accident euft peu m'en retirer,
Et m'enpefcher en fin de me defefperer.
Voyant vn Prefident, ie luy parle d'affaire,
S'il auoit des proces, qu'il eftoit neceffaire
D'eftre toufiours apres ces Meffieurs bonneter,
Qu'il ne laiffaft pour moy de les foliciter,
Quant à luy qu'il eftoit homme d'intelligence,
Qui fçauoit comme on perd fon bien par negligence,
Où marche l'intereft, qu'il faut ouurir les yeux.
Ha! non Monfieur (dit-il) i'aymerois beaucoup mieux
Perdre tout ce que i'ay, que voftre compagnie,
Et fe mift auffi-toft fur la ceremonie.
Moy qui n'ayme à debatre en ces fadefes là,
Vn tans fans luy parler, ma langue vacila :
Enfin ie me remets fur les cageolleries,
Luy dis comme le Roy eftoit aux Tuilleries,
Ce qu'au Louure on difoit qu'il feroit ce iourd'huy,
Qu'il deuroit fe tenir toufiours aupres de luy,
Dieu fçait combien alors il me dift de fottifes,
Parlant de fes hauts faićts, & de fes vaillantifes,
Qu'il auoit tant feruy, tant faićt la faćtion,
Et n'auoit cependant aucune penfion,
Mais qu'il fe confoloit, en ce qu'au moins l'Hiftoire,
Comme on fait fon trauail, ne derobroit fa gloire,
Et s'y met fi auant que ie creu que mes iours
Deuoient pluftoft finir, que non pas fon difcours.

Mais comme Dieu voulut apres tant de demeures,
L'orloge du Palais, vint à fraper onze heures,
Et luy qui pour la fouppe auoit l'efprit fubtil,
A quelle heure Monfieur, voftre oncle difne-t il ?
Lors bien peu s'en falut, fans plus longtans attendre,
Que de rage au gibet ie ne m'allaffe pendre.
Encor l'euffe-ie fait eftant defefperé,
Mais ie croy que le Ciel, contre moy coniuré,
Voulut que s'acomplift cefte auanture mienne,
Que me dift ieune enfant vne Bohemienne.
Ny la pefte, la fain, la verolle, la tous,
La fieure, les venins, les larrons, ny les lous,
Ne tueront ceftuy-cy, mais l'importun langage
D'vn facheux, qu'il s'en garde, eftant grand, s'il eft fage.
Comme il continuoit cefte vieille chanfon,
Voicy venir quelqu'vn d'affez pauure façon :
Il fe porte au deuant, luy parle, le cageolle.
Mais ceft autre à la fin, fe monta de parole,
Monfieur c'eft trop long-tans : tout ce que vous voudrez.
Voicy l'Arreft figné, non Monfieur vous viendrez.
Quand vous ferez dedans vous ferez à partie,
Et moy qui cependant n'eftois de la partie,
I'efquiue doucement, & m'en vais à grand pas,
La queue en loup qui fuit, & les yeux contre bas,
Le cœur fautant de ioye, & trifte d'aparance :
Depuis aux bons Sergens i'ay porté reuerance,
Comme à des gens d'honneur, par qui le Ciel voulut
Que ie receuffe vn iour le bien de mon falut.
Mais craignant d'encourir vers toy le mefme vice

Que ie blaſme en autruy, ie ſuis à ton ſeruice,
Et prie Dieu qui nous garde, en ce bas monde icy.
De ſain, d'vn importun, de froid, & de soucy.





A Monſieur Rapin.

Satyre IX.

Rapin, le fauorit d'Apollon & des Muſes,
Pendant qu'en leur meſtier iour & nuit tu t'amuſes,
Et que d'vn vers nombreux non encore chanté,
Tu te fais vn chemin à l'immortalité,
Moy qui n'ay ny l'eſprit ny l'halaine aſſez forte,
Pour te ſuiure de prez & te ſeruir d'eſcorte,
Ie me contenteray ſans me precipiter,
D'admirer ton labeur ne pouuant l'imiter,
Et pour me ſatisfaire au deſir qui me reſte,
De rendre ceſt hommage à chacun manifeſte,
Par ces vers i'en prens acte, affin que l'auenir,
De moy par ta vertu, ſe puiſſe ſouuenir,
Et que ceſte memoire à iamais s'entretienne,
Que ma Muſe imparfaite eut en honneur la tienne,
Et que ſi i'eus l'eſprit d'ignorance abatu,
Ie l'euz au moins ſi bon, que i'aymay ta vertu,
Contraire à ces reſueurs dont la Muſe inſolente,
Cenſurant les plus vieux, arrogamment ſe vante
De reformer les vers non les tiens ſeulement,
Mais veulent deterrer les Grecs du monument,
Les Latins, les Hebreux, & toute l'Antiquaille,
Et leur dire à leur nez qu'ils n'ont rien fait qui vaille.

Ronſard en ſon meſtier n'eſtoit qu'vn aprentif,
Il auoit le cerueau fantaſtique & rétif,
Deſportes n'eſt pas net, du Bellay trop facille,
Belleau ne parle pas comme on parle à la ville,
Il a des mots hargneux bouffis & releuez
Qui du peuple auiourd'huy ne ſont pas aprouuez.
Comment il nous faut doncq', pour faire vne œuure grande
Qui de la calomnie & du tans ſe deffende,
Qui trouue quelque place entre les bons autheurs,
Parler comme à ſainct Iean parlent les Crocheteurs.
Encore ie le veux pourueu qu'ils puiſſent faire
Que ce beau ſçauoir entre en l'eſprit du vulgaire,
Et quand les Crocheteurs seront Pœtes fameux :
Alors ſans me facher ie parleray comme eux.
Penſent-ils des plus vieux offençeant la memoire,
Par le meſpris d'autruy s'aquerir de la gloire,
Et pour quelque vieux mot, eſtrange, ou de trauers,
Prouuer qu'ils ont raiſon de cenſurer leurs vers,
(Alors qu'vne œuure brille & d'art, & de ſcience,
La verue quelque fois s'egaye en la licence.)
Il ſemble en leurs diſcours hautains & genereux,
Que le Cheual volant n'ait piſſé que pour eux,
Que Phœbus à leur ton accorde ſa vielle,
Que la Mouche du Grec leurs leures emmielle,
Qu'ils ont ſeuls icy bas trouué la Pie au nit,
Et que des hauts eſprits le leur eſt le zenit :
Que ſeuls des grands ſecrets ils ont la cognoiſſance,
Et diſent librement que leur experience
A rafiné les vers fantaſtiques d'humeur,

Ainſi que les Gaſcons ont fait le point d'honneur,
Qu'eux tous ſeuls du bien dire ont trouué la metode,
Et que rien n'eſt parfaict s'il n'eſt fait à leur mode.
Cependant leur ſçauoir ne s'eſtend ſeulement.
Qu'à regrater vn mot douteux au iugement,
Prendre garde qu'vn qui ne heurte vne diphtongue,
Epier ſi des vers la rime eſt breue ou longue,
Ou bien ſi la voyelle à l'autre s'vniſſant,
Ne rend point à l'oreille vn vers trop languiſſant :
Et laiſſent ſur le verd le noble de l'ouurage,
Nul eguillon diuin n'eſleue leur courage,
Ils rampent baſſement foibles d'inuentions,
Et n'oſent peu hardis tanter les fictions,
Froids à l'imaginer, car s'ils font quelque choſe.
C'eſt proſer de la rime, & rimer de la proſe
Que l'art lime & relime & polit de façon
Qu'elle rend à l'oreille vn agreable ſon.
Et voyant qu'vn beau feu leur ceruelle n'embraſe,
Ils attifent leurs mots, ageolliuent leur fraſe.
Affectent leur diſcours tout ſi releué d'art,
Et peignent leurs defaux de couleurs & de fard.
Auſſi ie les compare à ces femmes iolies,
Qui par les Affiquets ſe rendent embelies,
Qui gentes en habits & fades en façons,
Parmy leur point coupé tendent leurs hameçons,
Dont l'œil rit molement auecque affeterie,
Et de qui le parler n'eſt rien que flaterie :
De rubans piolez s'agencent proprement,
Et toute leur beauté ne giſt qu'en l'ornement,

Leur vifage reluit de cereufe & de peautre,
Propres en leur coifure vn poil ne paffe l'autre.
Où fes diuins efprits hautains & releuez,
Qui des eaux d'Helicon ont les fens abreuuez :
De verue & de fureur leur ouurage etincelle,
De leurs vers tout diuins la grace eft naturelle,
Et font comme l'on voit la parfaite beauté,
Qui contante de foy, laiffe la nouueauté
Que l'art trouue au Palais ou dans le blanc d'Efpagne :
Rien que le naturel fa grace n'acompagne,
Son front laué d'eau claire éclate d'vn beau teint,
De rofes & de lys la Nature la peint,
Et, laiffant là Mercure, & toutes fes malices,
Les nonchalances font les plus grands artifices.
Or Rapin quant à moy qui n'ay point tant d'efprit,
Ie vay le grand chemin que mon oncle m'aprit,
Laiffant là ces Docteurs que les Mufes inftruifent
En des arts tout nouueaux, & s'ils font comme ils difent,
De fes fautes vn liure auffi gros que le fien,
Telles ie les croiray quand ils auront du bien,
Et que leur belle Mufe à mordre fi cuifante,
Leur don'ra, comme à luy dix mil efcus de rente,
De l'honneur, de l'eftime, & quand par l'Vniuers,
Sur le lut de Dauid on chantera leurs vers,
Qu'ils auront ioint l'vtille auecq' le delectable,
Et qu'ils fçauront rimer vne auffi bonne table.
On fait en Italie vn conte affez plaifant,
Qui vient à mon propos, qu'vne fois vn Paifant,
Homme fort entendu & fuffifant de tefte,

Comme on peut aifement iuger par fa requefte,
S'en vint trouuer le Pape & le voulut prier,
Que les Preftres du tans fe peuffent marier,
Affin ce difoit-il que nous puiffions nous autres
Leurs femmes careffer, ainfi qu'ils font les noftres
Ainfi fuis-ie d'auis comme ce bon lourdaut,
S'ils ont l'efprit fi bon, & l'intelleƈt fi haut,
Le iugement fi clair, qu'ils faffent vn ouurage,
Riche d'inuentions, de fens, & de langage,
Que nous puiffions draper comme ils font nos efcris,
Et voir comme l'on dit, s'ils font fi bien apris,
Qu'ils montrent de leur eau, qu'ils entrent en cariere,
Leur age defaudra pluftoft que la matiere,
Nous fommes en vn fiecle où le Prince eft fi grand,
Que tout le monde entier à peine le comprend,
Qu'ils faffent par leurs vers, rougir chacun de honte,
Et comme de valeur noftre Prince furmonte
Hercule, Ænée, Achil', qu'ils oftent les lauriers
Aux vieux, comme le Roy l'a fait aux vieux guerriers :
Qu'ils compofent vne œuure, on verra fi leur liure,
Apres mile, & mile ans, fera digne de viure,
Surmontant par vertu, l'enuie, & le Deftin,
Comme celuy d'Homere, & du chantre Latin.
Mais Rapin mon amy c'eft la vieille querelle,
L'homme le plus parfaiƈt a manqué de ceruelle,
Et de ce grand defaut vient l'imbecilité,
Qui rend l'homme hautain, infolent, effronté,
Et felon le fuget qu'à l'œil il fe propofe,
Suiuant fon apetit il iuge toute chofe.

Auſſi ſelon noz yeux, le Soleil eſt luyſant,
Moy-meſme en ce diſcours qui fay le ſuffiſant,
Ie me cognoy frapé, ſans le pouuoir comprendre,
Et de mon vercoquin ie ne me puis deffendre.
Sans iuger, nous iugeons, eſtant noſtre raiſon
Là haut dedans la teſte, où ſelon la ſaiſon
Qui regne en noſtre humeur, les brouillas nous embrouillent
Et de lieurcs cornus le cerueau nous barbouillent.
Philoſophes reſueurs diſcourez hautement,
Sans bouger de la terre allez au firmament,
Faites que tout le Ciel branſle à voſtre cadance,
Et peſez voz diſcours meſme dans ſa Balance,
Congnoiſſez les humeurs, qu'il verſe deſus nous,
Ce qui ſe fait de ſus, ce qui ſe fait de ſous,
Portez vne lanterne aux cachots de Nature,
Sçachez qui donne aux fleurs ceſte aymable painture,
Quelle main ſus la terre en broye la couleur,
Leurs ſecretes vertus, leurs degrez de chaleur,
Voyez germer à l'œil les ſemances du monde,
Allez metre couuer les poiſſons dedans l'onde,
Dechifrez les ſecrets de Nature & des Cieux,
Voſtre raiſon vous trompe, auſſi-bien que vos yeux :
Or ignorant de tout, de tout ie me veus rire,
Faire de mon humeur moy-meſme vne Satyre,
N'eſtimer rien de vray qu'au gouſt il ne ſoit tel,
Viure, & comme Chreſtien adorer l'Immortel.
Où giſt le ſeul repos qui chaſſe l'Ignorance.
Ce qu'on voit hors de luy, n'eſt que ſote aparance,
Piperie, artifice, encore ô cruauté

Des hommes, & du tans, noſtre mechanceté
S'en ſert aux paſſions, & de ſous vne aumuſſe,
L'Ambition, l'Amour, l'Auarice ſe muſſe :
L'on ſe couure d'vn frocq pour tromper les ialoux.
Les Temples auiourd'huy ſeruent aux rendez-vous :
Derriere les pilliers, on oit mainte ſornete,
Et comme dans vn bal, tout le monde y caquette.
On doit rendre ſuiuant & le tans, & le lieu,
Ce qu'on doit à Ceſar, & ce qu'on doit à Dieu,
Et quant aux apetis de la ſottiſe humaine,
Comme vn homme ſans gouſt, ie les ayme ſans peine.
Auſſi bien rien n'eſt bon que par affection,
Nous iugeons, nous voyons ſelon la paſſion.
Le Soldat auiourd'huy ne reſue que la guerre,
En paix le Laboureur veut cultiuer ſa terre :
L'Auare n'a plaiſir qu'en ſes doubles ducas,
L'Amant iuge ſa Dame vn chef d'œuure icy bas,
Encore qu'elle n'ait ſur ſoy rien qui ſoit d'elle,
Que le rouge, & le blanc, par art la faſſe belle,
Qu'elle ante en ſon palais ſes dents tous les matins,
Qu'elle doiue ſa taille au bois de ſes patins,
Que ſon poil des le ſoir friſé dans la boutique,
Comme vn caſque au matin ſur ſa teſte s'aplique.
Qu'elle ait comme vn piquier le corſelet au dos.
Qu'à grand paine ſa peau puiſſe couurir ſes os,
Et tout ce qui de iour la fait voir ſi doucete,
La nuit comme en depoſt ſoit de ſous la toillette.
Son eſprit vlceré iuge en ſa paſſion,
Que ſon taint fait la nique à la perfection.

Le foldat tout-ainfi pour la guerre foupire
Iour & nuit il y penfe & toufiours la defire,
Il ne refue la nuit, que carnage, & que fang,
La pique dans le poing, & l'eftoc fur le flanc,
Il penfe mettre à chef quelque belle entreprife,
Que forçant vn chafteau tout eft de bonne prife,
Il fe plaift aux trefors qu'il cuide rauager,
Et que l'honneur luy rie au milieu du danger.
L'Auare d'autre part n'aime que la richeffe,
C'eft fon Roy, fa faueur, la court & fa maitreffe,
Nul obiect ne luy plaift, finon l'or & l'argent,
Et tant plus il en a plus il eft indigent.
Le Paifant d'autre foing fe fent l'ame ambrafée,
Ainfi l'humanité fottement abufee,
Court à fes apetis qui l'aueuglent fi bien,
Qu'encor qu'elle ait des yeux fi ne voit elle rien.
Nul chois hors de fon gout ne regle fon enuie,
Mais s'aheurte où fans plus quelque apas la conuie,
Selon fon apetit le monde fe repaift,
Qui fait qu'on trouue bon feulement ce qui plaift.
O debille raifon où eft ores ta bride,
Où ce flambeau qui fert aux perfonnes de guide,
Contre les paffions trop foible eft ton fecours,
Et fouuent courtifane apres elle tu cours,
Et fauourant l'apas qui ton ame enforcelle,
Tu ne vis qu'à fon gouft, & ne voys que par elle.
De là vient qu'vn chacun mefmes en fon defaut,
Penfe auoir de l'efprit autant qu'il luy en faut,
Auffi rien n'eft party fi bien par la nature

Que le ſens, car chacun en a ſa fourniture.
Mais pour nous moins hardis à croire à nos raiſons,
Qui reglons nos eſpris par les comparaiſons
D'vne choſe auecq' l'autre, épluchons de la vie
L'action qui doit eſtre, ou blaſmée, ou ſuiuie,
Qui criblons le diſcours, au chois ſe variant,
D'auecq' la fauceté la verité triant,
(Tant que l'homme le peut) qui formons nos ouurages
Aux moules ſi parfaicts de ces grands perſonnages,
Qui depuis deux mile ans, ont acquis le credit
Qu'en vers rien n'eſt parfaict, que ce qu'ils en ont dit,
Deuons nous auiourd'huy, pour vne erreur nouuelle
Que ces clers deuoyez forment en leur ceruelle,
Laiſſer legerement la vieille opinion,
Et ſuiuant leurs auis croire à leur paſſion?
Pour moy les Huguenots pouroient faire miracles,
Reſſuciter les morts, rendre de vrais oracles,
Que ie ne pourois pas croire à leur verité.
En toute opinion ie fuy la nouueauté.
Auſſi doit-on plutoſt imiter nos vieux peres,
Que ſuiure des nouueaux les nouuelles Chimeres,
De meſme en l'art diuin de la Muſe doit-on
Moins croire à leur eſprit, qu'à l'eſprit de Platon.
Mais Rapin, à leur gouſt ſi les vieux ſont profanes,
Si Virgille, le Taſſe, & Ronſard ſont des aſnes,
Sans perdre en ces diſcours le tans que nous perdons,
Allons comme eux aux champs & mangeons des chardons.



Satyre X.

Ce mouuement de temps peu cogneu des humains,
Qui trompe noſtre eſpoir, noſtre eſprit, & nos mains,
Cheuelu ſur le front & chauue par derriere,
N'eſt pas de ces oyſeaux qu'on prend à la pantiere,
Non plus que ce milieu des vieux tant debatu,
Où l'on miſt par deſpit à l'abry la vertu,
N'eſt vn ſiege vaccant au premier qui l'occupe.
Souuent le plus Mattois ne paſſe que pour Duppe :
Ou par le iugement il faut perdre ſon temps
A choiſir dans les mœurs ce Milieu que i'entens.
Or i'excuſe en cecy noſtre foibleſſe humaine
Qui ne veut, ou ne peut, ſe donner tant de peine,
Que s'exercer l'eſprit en tout ce qu'il faudroit,
Pour rendre par eſtude vn lourdaut plus adroit.
Mais ie n'excuſe pas les Cenſeurs de Socrate,
De qui l'eſprit rongneux de ſoy-meſme ſe grate,
S'idolatre, s'admire, & d'vn parler de miel,
Se va preconiſant couſin de Larcanciel :
Qui baillent pour raiſons des chanſons & des bourdes,
Et tous ſages qu'ils ſont font les fautes plus lourdes :
Et pour ſçauoir gloſer ſur le Magnificat,
Tranchent en leurs diſcours de l'eſprit delicat,
Controllent vn chacun, & par apoſtaſie

Veulent paraphrafer deffus la fantafie,
Auffi leur bien ne fert qu'à monftrer le deffaut,
Et femblent fe baigner quand on chante tout haut,
Qu'ils ont fi bon cerueau, qu'il n'eft point de fottife
Dont par raifon d'eftat leur efprit ne s'aduife.
Or il ne me chaudroit infenfez ou prudens
Qu'ils fiffent à leurs frais Meffieurs les intendans,
A chaque bout de champ fi fous ombre de chere
Il ne m'en falloit point payer la folle enchere.
Vn de ces iours derniers par des lieux deftournez
Ie m'en allois refuant le manteau fur le nez,
L'âme bizarément de vapeurs occupee
Comme vn Poëte qui prend les vers à la pippee :
En ces fonges profonds où flottoit mon efprit,
Vn homme par la main hazardement me prit,
Ainfi qu'on pourroit prendre vn dormeur par l'oreille
Quand on veut qu'à minuict en furfaut il s'efueille,
Ie paffe outre d'aguet fans en faire femblant,
Et m'en vois à grands pas tout froid & tout tremblant :
Craignant de faire encor' auec ma patience
Des fottifes d'autruy nouuelle penitence.
Tout courtois il me fuit, & d'vn parler remis,
Quoy? Monfieur, eft-ce ainfi qu'on traite fes amis,
Ie m'arrefte contraint d'vne façon confufe,
Grondant entre mes dents ie barbotte vne excufe.
De vous dire fon nom il ne guarit de rien,
Et vous iure au furplus qu'il eft homme de bien,
Que fon cœur conuoiteux d'ambition ne créue
Et pour fes factions qu'il n'ira point en Gréue :

Car il aime la France, & ne fouffriroit point,
Le bon feigneur qu'il eft, qu'on la mift en pourpoint.
Au compas du deuoir il regle fon courage,
Et ne laiffe en depoft pourtant fon auantage,
Selon le temps il met fes partis en auant,
Alors que le Roy paffe, il gaigne le deuant,
Et dans la Gallerie, encor' que tu luy parles,
Il te laiffe au Roy Iean, & s'en court au Roy Charles.
Mefme aux plus auancez demandant le pourquoy
Il fe met fur vn pied, & fur le quant à moy,
Et feroit bien fafché le Prince affis à table
Qu'vn autre en fuft plus pres, ou fift plus l'agreable,
Qui plus fuffifamment entrant fur le deuis
Fift mieux le Philofophe ou dift mieux fon auis.
Qui de chiens ou d'oyfeaux euft plus d'experience
Ou qui déuidaft mieux vn cas de confcience :
Puis dittes comme vn fot qu'il eft fans paffion,
Sans glofer plus auant fur fa perfection.
Auec maints hauts difcours, de chiens, d'oyfeaux, de bottes,
Que les vallets de pied font fort fuiects aux crottes,
Pour bien faire du pain il faut bien enfourner,
Si Domp-Pedre eft venu qu'il s'en peut retourner,
Le Ciel nous fift ce bien qu'encor' d'affez bonne heure,
Nous vinfmes au Logis où ce Monfieur demeure,
Où fans hiftorier le tout par le menu,
Il me dict vous foyez Monfieur, le bien venu.
Apres quelques propos, fans propos & fans fuitte
Auecq' vn froid Adieu ie minutte ma fuitte,
Plus de peur d'accident que de difcretion :

Il commence vn ſermon de ſon affection,
Me rid, me prend, m'embraſſe auec ceremonie :
Quoy ? vous ennuyez-vous en noſtre compagnie ?
Non non, ma foy dit-il, il n'ira pas ainſi,
Et puis que ie vous tiens, vous ſoupperez icy.
Ie m'excuſe, il me force, ô Dieux quelle iniuſtice ?
Alors, mais las trop tard ie cogneus mon ſupplice :
Mais pour l'auoir cogneu, ie ne peux l'éuiter,
Tant le deſtin ſe plaiſt à me perſecuter.
A peine à ces propos eut-il fermé la bouche,
Qu'il entre à l'eſtourdi vn ſot faict à la fourche,
Qui pour nous saluër laiſſant choir ſon chappeau,
Fiſt comme vn entre-chat auec vn eſcabeau,
Trebuſchant ſur le cul, s'en va deuant derriere,
Et grondant ſe faſcha qu'on eſtoit ſans lumiere :
Pour nous faire ſans rire aualler ce beau ſaut
Le Monſieur ſur la veuë excuſe ce deffaut,
Que les gens de ſçauoir ont la viſiere tendre :
L'autre ſe releuant deuers nous ſe vint rendre,
Moins honteux d'eſtre cheut que de s'eſtre dreſſé
Et luy demandaſt-il s'il s'eſtoit point bleſſé.
Apres mille diſcours dignes d'vn grand volume,
On appelle vn vallet, la chandelle s'allume :
On apporte la nappe, & met-on le couuert,
Et ſuis parmy ces gens comme vn homme ſans vert,
Qui fait en rechignant auſſi maigre viſage
Qu'vn Renard que Martin porte au Louure en ſa cage.
Vn long-temps ſans parler ie regorgois d'ennuy,
Mais n'eſtant point garand des ſottiſes d'autruy,

Ie creu qu'il me falloit d'vne mauuaiſe affaire
En prendre ſeulement ce qui m'en pouuoit plaire,
Ainſi conſiderant ces hommes & leurs ſoings
Si ie n'en diſois mot ie n'en penſe pas moings,
Et iugé ce lourdaut à ſon nez autentique,
Que c'eſtoit vn Pedant, animal domeſtique,
De qui la mine rogue & le parler confus,
Les cheueux gras & longs, & les ſourcils touffus
Faiſoient par leur ſçauoir, comme il faiſoit entendre,
La figue ſur le nez au Pedant d'Alexandre.
Lors ie fus aſſeuré de ce que i'auois creu,
Qu'il n'eſt plus Courtiſan de la Cour ſi recreu,
Pour faire l'entendu qu'il n'ait pour quoy qu'il vaille,
Vn Poëte, vn Aſtrologue, ou quelque Pedentaille,
Qui durant ſes Amours auec ſon bel eſprit
Couche de ſes faueurs l'hiſtoire par eſcrit.
Maintenant que l'on voit & que ie vous veux dire,
Tout ce qui ſe fiſt là digne d'vne Satyre,
Ie croirois faire tort à ce Docteur nouueau,
Si ie ne luy donnois quelques traicts de pinceau :
Mais eſtant mauuais peintre ainſi que mauuais Poëte,
Et que i'ay la ceruelle & la main mal adroitte,
O Muſe ie t'inuoque! emmielle moy le bec,
Et bandes de tes mains les nerfs de ton rebec,
Laiſſe moy là Phœbus chercher ſon auanture,
Laiſſe moy ſon B. mol, prend la clef de Nature,
Et vien ſimple ſans fard, nuë & ſans ornement,
Pour accorder ma fluſte auec ton inſtrument.
Dy moy comme ſa race autres fois ancienne

Dedans Rome accoucha d'vne Patricienne,
D'où nafquit dix Catons & quatre vingts Preteurs.
Sans les Hiftoriens & tous les Orateurs :
Mais non, venons à luy, dont la mauffade mine
Reffemble vn de ces Dieux des coutaux de la Chine.
Et dont les beaux difcours plaifamment eftourdis
Feroient creuer de rire vn fainct de Paradis.
Son teint iaune enfumé de couleur de malade,
Feroit donner au Diable, & ceruze, & pommade,
Et n'eft blanc en Efpaigne à qui ce Cormoran
Ne faffe renier la loy de l'Alcoran.
Ses yeux bordez de rouge efgarez fembloient eftre,
L'vn à Mont-marthe, & l'autre au chafteau de Biceftre :
Toutesfois redreffant leur entre-pas tortu,
Ils guidoient la ieuneffe au chemin de vertu.
Son nez haut releué fembloit faire la nique
A l'Ouide Nafon, au Scipion Nafique,
Où maints rubiz balez tous rougiffans de vin
Monftroient vn HAC ITUR à la pomme de pin,
Et prefchant la vendange affeuroient en leur trongne,
Qu'vn ieune Medecin vit moins qu'vn vieux yurongne.
Sa bouche eft groffe & torte, & femble en fon porfil,
Celle-là d'Alizon qui retordant du fil
Fait la moüe aux paffans, & feconde en grimace,
Baue comme au Prin-temps vne vieille limace.
Vn rateau mal rangé pour fes dents paroiffoit,
Où le chancre & la roüille en monceaux s'amaffoit,
Dont pour lors ie congneus grondant quelques parolles
Qu'expert il en fçauoit creuer fes euerolles,

Qui me fift bien iuger qu'aux veilles des bons iours
Il en fouloit roigner fes ongles de velours.
Sa barbe fur fa ioüe efparfe à l'auanture,
Où l'art eft en colere auecque la nature,
En Bofquets s'efleuoit, où certains animaux
Qui des pieds, non des mains, luy faifoient mille maux.
Quant au refte du corps il eft de telle forte
Qu'il femble que fes reins & fon efpaule torte
Façent guerre à fa tefte, & par rebellion,
Qu'ils euffent entaffé Offe fur Pellion :
Tellement qu'il n'a rien en tout fon attelage,
Qui ne fuiue au galop la trace du vifage.
Pour fa robbe elle fut autre qu'elle n'eftoit
Alors qu'Albert le Grand aux feftes la portoit ;
Mais toufiours recoufant piece à piece nouuelle,
Depuis trente ans c'eft elle, & fi ce n'eft pas elle :
Ainfi que ce vaiffeau des Grecs tant renommé
Qui furuefcut au temps qu'il auoit confommé :
Vne taigne affamée eftoit fur fes efpaules,
Qui traçoit en Arabe vne Carte des Gaules :
Les pieces & les trous femez de tous coftez,
Reprefentoient les Bourgs, les monts, & les Citez :
Les filets feparez qui fe tenoient à peine,
Imitoient les ruiffeaux coulans dans vne pleine.
Les Alpes en iurant luy grimpoient au collet,
Et Sauoy' qui plus bas ne pend qu'à vn fillet.
Les puces & les poux & telle autre quenaille
Aux plaines d'alentour fe mettoient en bataille,
Qui les places d'autruy par armes vfurpant

Le titre difputoient au premier occupant.
  Or deffous cefte robbe illuftre & venerable,
Il auoit vn iupon, non celuy de Conftable :
Mais vn qui pour vn temps fuiuit l'arriere-ban,
Quand en premiere nopce il feruit de caban
Au croniqueur Turpin, lors que par la campagne
Il portoit l'arbaleftre au bon Roy Charlemagne :
Pour affeurer fi c'eft, ou laine, ou foye, ou lin,
Il faut en deuinaille eftre maiftre Gonin.
  Sa ceinture honorable ainfi que fes iartieres
Furent d'vn drap du feau, mais i'entends de lizieres
Qui fur maint Coufturier ioüerent maint rollet,
Mais pour l'heure prefente ils fangloient le mulet.
  Vn mouchoir & des gands auecq' ignominie
Ainfi que des larrons pendus en compagnie,
Luy pendoient au cofté, qui fembloit en lambeaux,
Crier en fe mocquant vieux linge, & vieux drapeaux
De l'autre brimballoit vne clef fort honnefte,
Qui tire à fa cordelle vne noix d'arbalefte.
  Ainfi ce perfonnage en magnifique arroy,
Marchant pedetentim s'en vint iufques à moy
Qui fentis à fon nez, à fes léures déclofes,
Qu'il fleuroit bien plus fort, mais non pas mieux que rofes.
  Il me parle latin, il allegue, il difcourt,
Il reforme à fon pied les humeurs de la Court :
Qu'il a pour enfeigner vne belle maniere
Qu'en fa robe il a veu la matiere premiere,
Qu'Epicure eft yurongne, Hypocrate vn bourreau,
Que Bartolle & Iafon ignorent le barreau :

Que Virgille eſt paſſable, encor' qu'en quelques pages,
Il meritaſt au Louure eſtre chifflé des Pages,
Que Pline eſt inefgal, Terence vn peu ioly,
Mais ſur tout il eſtime vn langage poly.
  Ainſi ſur chaſque Autheur il trouue de quoy mordre,
L'vn n'a point de raiſons, & l'autre n'a point d'ordre,
L'autre auorte auant temps des œuures qu'il conçoit,
Or il vous prend Macrobe & luy donne le foit,
Ciceron il s'en taiſt d'autant que l'on le crie
Le pain quotidian de la Pedanterie,
Quant à ſon iugement il eſt plus que parfait
Et l'immortalité n'ayme que ce qu'il fait,
Par hazard diſputant ſi quelqu'vn luy replique,
Et qu'il ſoit à quia, vous eſtes heretique :
Ou pour le moins fauteur, ou vous ne ſçauez point
Ce qu'en mon manuſcrit i'ay noté ſur ce point.
  Comme il n'eſt rien de ſimple auſſi rien n'eſt durable,
De pauure on deuient riche, & d'heureux miſerable,
Tout ſe change qui fiſt qu'on changea de diſcours,
Apres maint entretien, maints tours & maints retours,
Vn vallet ſe leuant le chapeau de la teſte
Nous vint dire tout haut que la ſouppe eſtoit preſte :
Ie congneu qu'il eſt vray ce qu'Homere en eſcrit,
Qu'il n'eſt rien qui ſi fort nous reſueille l'eſprit,
Car i'eus au ſon des plats l'ame plus alteree
Que ne l'auroit vn chien au ſon de la curee :
Mais comme vn iour d'Eſté où le Soleil reluit,
Ma ioye en moins d'vn rien comme vn éclair s'enſuit,
Et le Ciel qui des dents me rid à la pareille,

Me bailla gentiment le lieure par l'oreille :
Et comme en vne montre où les paſſe-volans
Pour ſe monſtrer ſoldats ſont les plus inſolens :
Ainſi parmy ces gens vn gros vallet d'eſtable,
Glorieux de porter les plats deſſus la table,
D'vn nez de Maiordome, & qui morgue la faim,
Entra ſeruiette au bras & fricaſſee en main,
Et ſans reſpect du lieu, du Docteur ny des ſauſſes,
Heurtant table & treteaux, verſa tout ſur mes chauſſes :
On le tance, il s'excuſe, & moy tout reſolu,
Puis qu'à mon dam le Ciel l'auoit ainſi voulu,
Ie tourne en raillerie vn ſi faſcheux miſtere
De ſorte que Monſieur m'obligea de s'en taire.
Sur ce point on ſe laue, & chacun en ſon rang,
Se met dans vne chaire ou s'aſſied ſur vn banc,
Suiuant ou ſon merite, ou ſa charge, ou ſa race
Des niais ſans prier ie me mets en la place,
Où i'eſtois reſolu faiſant autant que trois,
De boire & de manger comme aux veilles des Rois.
Mais à ſi beau deſſein defaillant la matiere,
Ie fus enfin contraint de ronger ma littiere,
Comme vn aſne affamé qui n'a chardons ny foing,
N'ayant pour lors de quoy me ſaouler au beſoing.
Or entre tous ceux-là qui ſe mirent à table,
Il n'en eſtoit pas vn qui ne fuſt remarquable,
Et qui ſans eſplucher n'aualaſt l'Eperlan :
L'vn en titre d'office exerçoit vn berlan,
L'autre eſtoit des ſuiuants de Madame Lipee.
Et l'autre cheualier de la petite eſpee,

Et le plus fainct d'entr'eux (fauf le droict du cordeau)
Viuoit au Cabaret pour mourir au bordeau.
En forme d'Efchiquier les plats rangez fur table,
N'auoient ny le maintien, ny la grace accoftable,
Et bien que nos difneurs mengeaffent en Sergens,
La viande pourtant ne prioit point les gens :
Mon Docteur de Meneftre en fa mine alteree,
Auoit deux fois autant de mains que Briaree,
Et n'eftoit quel qu'il fuft morceau dedans le plat,
Qui des yeux & des mains n'euft vn efcheq & mat.
D'où i'aprins en la cuitte auffi bien qu'en la cruë,
Que l'âme fe laiffoit piper comme vne Gruë,
Et qu'aux plats comme au lict auec lubricité
Le peché de la chair tentoit l'humanité.
Deuant moy iuftement on plante vn grand potage
D'où les moufches à ieun fe fauuoient à la nage :
Le broüet eftoit maigre, & n'eft Noftradamus
Qui l'Aftrolabe en main ne demeuraft camus,
Si par galanterie ou par fottife expreffe
Il y penfoit trouuer vne eftoille de greffe :
Pour moy fi i'euffe efté fur la mer de Leuant,
Où le vieux Louchaly fendit fi bien le vent,
Quand fainct Marc s'habilla des enfeignes de Trace,
Ie l'acomparerois au golphe de Patraffe.
Pource qu'on y voyoit en mille & mille parts
Les moûches qui flottoient en guife de Soldarts,
Qui morts fembloient encor' dans les ondes falees
Embraffer les charbons des Galeres bruflees.
I'oy ce femble quelqu'vn de ces nouueaux Docteurs

Qui d'eſtoc & de taille eſtrillent les Autheurs,
Dire que ceſte exemple eſt fort mal aſſortie.
Homere, & non pas moy t'en doit la garentie,
Qui dedans ſes eſcrits, en des certains effets
Les compare peut-eſtre auſſi mal que ie faits.
Mais retournons à table où l'eſclanche en ceruelle
Des dents & du chalan ſeparoit la querelle,
Et ſur la nappe allant de quartier en quartier
Plus dru qu'vne nauette au trauers d'vn meſtier,
Gliſſoit de main en main où ſans perdre auantage
Ebrechant le couſteau teſmoignoit ſon courage :
Et durant que Brebis elle fut parmy nous
Elle ſçeut brauement ſe deffendre des loups,
Et de ſe conſeruer elle miſt ſi bon ordre,
Que morte de vieilleſſe elle ne ſçauroit mordre :
A quoy glouton oyſeau du ventre renaiſſant
Du fils du bon Iapet te vas-tu repaiſſant,
Aſſez, & trop long temps, ſon poulmon tu gourmandes,
La faim ſe renouuelle au change des viandes :
Laiſſant là ce larron, vien icy deſormais
Où la tripaille eſt fritte en cent ſortes de mets.
Or durant ce feſtin Damoyſelle famine
Auec ſon nez etique, & ſa mourante mine,
Ainſi que la charté par Edit l'ordonna,
Faiſoit vn beau diſcours deſſus la lezina,
Et nous torchant le bec aleguoit Symonide
Qui dict pour eſtre ſain qu'il faut maſcher à vuide.
Au reſte à manger peu, Monſieur beuuoit d'autant,
Du vin qu'à la tauerne on ne payoit contant,

Et ſe faſchoit qu'vn Iean bleçé de la Logique,
Luy barboüilloit l'eſprit d'vn ergo Sophiſtique.
Eſmiant quant à moy du pain entre mes doigts,
A tout ce qu'on diſoit doucet ie m'accordois :
Leur voyant de piot la ceruelle eſchauffée,
De peur (comme l'on dict) de courroucer la Fée.
Mais à tant d'accidents l'vn ſur l'autre amaſſéz,
Sçachant qu'il en falloit payer les pots caſſez :
De rage ſans parler ie m'en mordois la léure
Et n'eſt Iob de deſpit qui n'en euſt pris la chéure :
Car vn limier boiteux de galles damaſſé
Qu'on auoit d'huile chaude & de ſouffre greſſé,
Ainſi comme vn verrat enueloppé de fange
Quand ſous le corcelet la craſſe luy demange,
Se bouchonne par tout, de meſme en pareil cas
Ce rongneux las d'aller ſe frottoit à mes bas
Et fuſt pour eſtriller ſes galles ou ſes crottes,
De ſa grace il greſſa mes chauſſes pour mes bottes
En ſi digne façon que le frippier Martin
Auec ſa malle-tache y perdroit ſon Latin.
Ainſi qu'en ce deſpit le ſang m'eſchauffoit l'ame,
Le monſieur ſon pedant à ſon aide reclame,
Pour ſoudre l'argument, quand d'vn ſçauant parler,
Il eſt qui fait la mouë aux chimeres en l'air.
Le Pedant tout fumeux de vin & de doctrine
Reſpond, Dieu ſçait comment le bon Iean ſe mutine
Et ſembloit que la gloire en ce gentil aſſaut
Fuſt à qui parleroit non pas mieux mais plus haut,
Ne croyez en parlant que l'vn ou l'autre dorme,

Comment voftre argument dift l'vn n'eft pas en forme,
L'autre tout hors du fens, mais c'eft vous, mal autru
Qui faites le fçauant & n'eftes pas congru.
L'autre, Monfieur le fot ie vous feray bien taire.
Quoy? comment? eft-ce ainfi qu'on frape Defpautere?
Quelle incongruité, vous mentez par les dents,
Mais vous, ainfi ces gens à fe picquer ardents,
S'en vindrent du parler à tic tac, torche, lorgne.
Qui caffe le mufeau, qui fon riual éborgne,
Qui iette vn pain, vn plat, vne affiette, vn couteau,
Qui pour vne rondache empoigne vn efcabeau,
L'vn faict plus qu'il ne peut, & l'autre plus qu'il n'ofe,
Et penfe en les voyant voir la Metamorphofe,
Où les Centaures fouz au Bourg Athracien,
Voulurent chauds de rains faire nopces de chien,
Et cornus du bon pere encorner le Lapite,
Qui leur fift à la fin enfiler la garitte,
Quand auecque des plats, des treteaux, des tifons,
Par force les chaffants my-morts de fes maifons,
Il les fift gentiment apres la Tragedie,
De Cheuaux deuenir gros Afnes d'Arcadie:
Nos gens en ce combat n'eftoient moins inhumains,
Car chacun s'efcrimoit & des pieds & des mains:
Et comme eux tous fanglants en ces doctes alarmes,
La fureur aueuglee en main leur mift des armes:
Le bon Iean crie au meurtre, & ce Docteur harault,
Le Monfieur dict tout-beau, l'on apelle Girault.
A ce nom voyant l'homme & fa gentille trongne,
En memoire auffi-toft me tomba la Gafcongne,

Ie cours à mon manteau, ie defcens l'efcalier,
Et laiffe auec ces gens Monfieur le cheualier
Qui vouloit mettre barre entre cefte canaille.
Ainfi fans coup ferir ie fors de la bataille,
Sans parler de flambeau, ny fans faire autre bruit,
Croyez qu'il n'eftoit pas, O nuict ialoufe nuict,
Car il fembloit qu'on euft aueuglé la nature,
Et faifoit vn noir brun d'auffi bonne teinture,
Que iamais on en vit fortir des Gobelins,
Argus pouuoit paffer pour vn des Quinze vingts :
Qui pis-eft il pleuuoit d'vne telle maniere,
Que les reins par defpit me feruoient de goutiere :
Et du haut des maifons tomboit vn tel degout,
Que les chiens alterez pouuoient boire debout.
 Alors me remettant fur ma philofophie,
Ie trouue qu'en ce monde il eft fot qui fe fie,
Et fe laiffe conduire, & quant aux Courtifans,
Qui doucets & gentils font tant les fuffifans,
Ie trouue les mettant en mefme patenoftre,
Que le plus fot d'entr'eux eft auffi fot qu'vn autre :
Mais pour ce qu'eftant là ie n'eftois dans le grain,
Auffi que mon manteau la nuict craint le ferain,
Voyant que mon logis eftoit loin, & peut eftre
Qu'il pourroit en chemin changer d'air & de maiftre.
Pour efuiter la pluye à l'abri de l'auuent,
I'allois doublant le pas, comme vn qui fend le vent,
Quand bronchant lourdement en vn mauuais paffage
Le Ciel me fift ioüer vn autre perfonnage :
Car heurtant vne porte en penfant m'accoter,



Ainſi qu'elle obeit ie vins à culbuter :
Et s'ouurant à mon heurt, ie tombay ſur le ventre,
On demande que c'eſt, ie me releue, i'entre :
Et voyant que le chien n'aboyoit point la nuict,
Que les verroux greſſez ne faiſoient aucun bruit :
Qu'on me rioit au nez, & qu'vne chambriere
Vouloit monſtrer enſemble, & cacher la lumiere :
I'y ſuis, ie le voy bien, ie parle l'on reſpond,
Où ſans fleurs de bien dire, ou d'autre art plus profond,
Nous tombaſmes d'accord, le monde ie contemple,
Et me retrouue en lieu de ſort mauuais exemple :
Toutesfois il falloit en ce plaiſant malheur,
Mettre pour me ſauuer en danger mon honneur.
 Puis donc que ie ſuis là, & qu'il eſt pres d'vne heure,
N'eſperant pour ce iour de fortune meilleure,
Ie vous laiſſe en repos, iuſques à quelques iours,
Que ſans parler Phœbus ie feray le diſcours
De mon giſte, où penſant repoſer à mon ayſe,
Ie tombé par malheur de la poiſle en la braiſe.





Satyre XI.

Suitte.

Voyez que c'eſt du monde, & des choſes humaines,
Touſiours à nouueaux maux naiſſent nouuelles peines,
Et ne m'ont les deſtins à mon dam trop conſtans
Iamais apres la pluye enuoyé le beau temps,
Eſtant né pour ſouffrir ce qui me reconforte,
C'eſt que ſans murmurer la douleur ie ſupporte,
Et tire ce bon-heur du mal-heur où ie ſuis,
Que ie fais en riant bon viſage aux ennuis,
Que le Ciel affrontant ie nazarde la Lune,
Et voy ſans me troubler l'vne & l'autre fortune.
Pour lors bien m'en vallut : car contre ces aſſauts
Qui font lors que i'y penſe encor' que ie treſſauts,
Petrarque & ſon remede y perdant ſa rondache
En euſt de mariſſon ploré comme vne vache.
Outre que de l'obieƈt la puiſſance s'eſmeut,
Moy qui n'ay pas le nez d'eſtre Iean qui ne peut,
Il n'eſt mal dont le ſens la nature reſueille,
Qui Ribaut ne me priſt ailleurs que par l'oreille.
Entré doncq' que ie fus en ce logis d'honneur,
Pour faire que d'abord on me traitte en Seigneur,
Et me rendre en Amour d'autant plus aggreable,

La bourfe defliant ie mis piece fur table,
Et guariffant leur mal du premier appareil,
Ie fis dans vn efcu reluire le Soleil,
De nuict deffus leur front la ioye eftincelante
Monftroit en fon midy que l'ame eftoit contente,
Deflors pour me feruir chacun fe tenoit preft,
Et murmuroient tout bas, l'honnefte homme que c'eft.
Toutes à qui mieux mieux s'efforçoient de me plaire.
L'on allume du feu dont i'auois bien affaire,
Ie m'aproche, me fieds, & m'aidant au befoing,
Ià tout appriuoifé ie mangeois fur le poing,
Quand au flamber du feu trois vieilles rechignees,
Vinrent à pas contez, comme des erignees,
Chacune fur le cul au foyer s'accropit,
Et fembloient fe plaignant marmoter par defpit.
L'vne comme vn fantofme affreufement hardie,
Sembloit faire l'entree en quelque Tragedie,
L'autre vne Egyptienne en qui les rides font
Contre-efcarpes, rampards, & foffez fur le front.
L'autre qui de foy-mefme eftoit diminutiue,
Reffembloit tranfparante vne lanterne viue
Dont quelque Paticier amufe les enfans,
Où des oyfons bridez, Guenuches, Elefans,
Chiens, chats, liéures, renards, & mainte eftrange befte
Courent l'vne apres l'autre, ainfi dedans fa tefte
Voyoit-on clairement au trauers de fes os,
Ce dont fa fantafie animoit fes propos :
Le regret du paffé, du prefent la mifere,
La peur de l'auenir, & tout ce qu'elle efpere

Des biens que l'Hypocondre en ſes vapeurs promet,
Quand l'humeur ou le vin luy barboüillent l'armet.
L'vne ſe pleint des reins, & l'autre d'vn côtaire,
L'autre du mal des dents, & comme en grand miſtere.
Auec trois brins de ſauge, vne figue d'antan,
Vn va-t'en, ſi tu peux, vn ſi tu peux va-t'en,
Eſcrit en peau d'oignon, entouroit ſa machoire,
Et toutes pour guarir ſe reforçoient de boire.
Or i'ignore en quel champ d'honneur & de vertu,
Ou deſſous quels drapeaux elles ont combatu,
Si c'eſtoit mal de Sainct ou de fiéure-quartaine,
Mais ie ſçay bien qu'il n'eſt Soldat ny Capitaine,
Soit de gens de cheual, ou ſoit de gens de pié,
Qui dans la charité ſoit plus eſtropié.
Bien que maiſtre Denis ſoit ſçauant en Sculture,
Fiſt-il auec ſon art quinaude la nature,
Ou comme Michel l'Ange, euſt-il le Diable au corps,
Si ne pourroit-il faire auec tous ſes efforts,
De ces trois corps tronquez vne figure entiere,
Manquant à cet effect, non l'art mais la matiere.
En tout elles n'auoient ſeulement que deux yeux
Encore bien flétris, rouges & chaſſieux,
Que la moitié d'vn nez, que quatre dents en bouche,
Qui durant qu'il fait vent branlent ſans qu'on les touche,
Pour le reſte il eſtoit comme il plaiſoit à Dieu,
En elles la ſanté n'auoit ny feu ny lieu :
Et chacune à par-ſoy repreſentoit l'idolle
Des fiéures, de la peſte, & de l'orde verolle.
A ce piteux ſpectacle il faut dire le vray

I'euz vne telle horreur que tant que ie viuray,
Ie croiray qu'il n'eſt rien au monde qui guariſſe
Vn homme vicieux, comme ſon propre vice.
  Toute choſe depuis me fut à contre-cœur,
Bien que d'vn cabinet ſortiſt vn petit cœur,
Auec ſon chapperon, ſa mine de pouppee,
Diſant i'ay ſi grand peur de ces hommes d'eſpee
Que ſi ie n'euſſe veu qu'eſtiez vn Financier,
Ie me fuſſe pluſtoſt laiſſé crucifier,
Que de mettre le nez où ie n'ay rien affaire,
Iean mon mary, Monſieur, il eſt Apoticaire.
Sur tout viue l'Amour, & bran pour les Sergens,
Ardez, voire, c'eſt-mon, ie me cognois en gens,
Vous eſtes, ie voy bien, grand abbateur de quilles,
Mais au reſte honneſte homme, & payez bien les filles,
Cognoiſſez-vous, mais non, ie n'oſe le nommer,
Ma foy c'eſt vn braue homme & bien digne d'aymer,
Il ſent touſiours ſi bon, mais quoy vous l'iriez dire.
  Cependant de deſpit il ſemble qu'on me tire
Par la queuë vn matou, qui m'eſcrit ſur les reins,
De griffes & de dents, mille alibis forains :
Comme vn ſinge faſché i'en dy ma patenoſtre,
De rage ie maugree & le mien & le voſtre,
Et le noble vilain qui m'auoit attrapé.
Mais Monſieur, me diſt-elle, auez-vous point ſoupé.
Ie vous prie notez l'heure, & bien que vous en ſemble,
Eſtes-vous pas d'auis que nous couchions enſemble :
Moy crotté iuſqu'au cul, & moüillé iuſqu'à l'os.
Qui n'auois dans le lict beſoin que de repos,

Ie faillis à me pendre oyant que cefte lice
Effrontément ainfi me prefentoit la lice.
On parle de dormir, i'y confens à regret,
La Dame du logis me mene au lieu fecret,
Allant on m'entretient de Ieanne & de Macette,
Par le vray Dieu que Ieanne eftoit & claire & nette,
Claire comme vn baffin, nette comme vn denier,
Au refte, fors Monfieur, que i'eftois le premier.
Pour elle qu'elle eftoit niepce de Dame Auoye,
Qu'elle feroit pour moy de la fauce monnoye,
Qu'elle euft fermé fa porte à tout autre qu'à moy,
Et qu'elle m'aymoit plus mille fois que le Roy.
Eftourdy de cacquet ie feignois de la croire,
Nous montons, & montans d'vn c'eft-mon & d'vn voire,
Doucement en riant i'apointois noz procez,
La montee eftoit torte & de fafcheux accez,
Tout branloit deffous nous iufqu'au dernier eftage,
D'efchelle en efchelon comme vn linot en cage,
Il falloit fauteller & des pieds s'approcher
Ainfi comme vne chéure en grimpant vn rocher.
Apres cent foubres-fauts nous vinfmes en la chambre,
Qui n'auoit pas le gouft de mufc, ciuette, ou d'ambre.
La porte en eftoit baffe, & fembloit vn guichet,
Qui n'auoit pour ferrure autre engin qu'vn crochet.
Six douues de poinçon feruoient d'aix & de barre,
Qui baillant grimaffoient d'vne façon bizarre,
Et pour fe reprouuer de mauuais entretien,
Chacune par grandeur fe tenoit fur le fien,
Et loin l'vne de l'autre en leur mine alteree

14

Monſtroient leur ſainćte vie eſtroite & retiree.
Or comme il pleut au Ciel en trois doubles plié,
Entrant ie me heurté la caboche & le pié,
Dont ie tombe en arriere eſtourdi de ma cheute,
Et du haut iuſqu'au bas ie fis la cullebutte :
De la teſte & du cul contant chaque degré,
Puis que Dieu le voulut ie prins le tout à gré.
Auſſi qu'au meſme temps voyant choir ceſte Dame,
Par ie ne ſçay quel trou ie luy vis iuſqu'à l'ame,
Qui fiſt en ce beau ſault m'eſclatant comme vn fou,
Que ie prins grand plaiſir à me rompre le cou.
Au bruit Macette vint, la chandelle on apporte,
Car la noſtre en tombant de frayeur eſtoit morte :
Dieu ſçait comme on la vit & derriere & deuant,
Le nez ſur les carreaux & le feſſier au vent,
De quelle charité l'on ſoulagea ſa peine.
Cependant de ſon long ſans poux & ſans haleine,
Le muſeau vermoulu, le nez eſcarboüillé,
Le viſage de poudre & de ſang tout ſoüillé,
Sa teſte deſcouuerte où l'on ne ſçait que tondre,
Et lors qu'on luy parloit qui ne pouuoit reſpondre
Sans collet, ſans beguin, & ſans autre affiquet,
Ses mules d'vn coſté de l'autre ſon tocquet.
En ce plaiſant mal-heur ie ne ſçaurois vous dire
S'il en falloit pleurer ou s'il en falloit rire ?
Apres ceſt accident trop long pour dire tout,
A deux bras on la prend & la met-on debout.
Elle reprend courage, elle parle, elle crie,
Et changeant en vn rien ſa douleur en furie,

Dift à Ieanne en mettant la main fur le roignon,
C'eft, mal-heureufe toy qui me porte guignon :
A d'autres beaux difcours la collere la porte,
Tant que Macette peut elle la reconforte :
Cependant ie la laiffe & la chandelle en main,
Regrimpant l'efcalier ie fuy mon vieux deffein.
I'entre dans ce beau lieu, plus digne de remarque
Que le riche Palais d'vn fuperbe Monarque.
Eftant là ie furette aux recoings plus cachez,
Où le bon Dieu voulut que pour mes vieux pechez,
Ie fçeuffe le defpit dont l'âme eft forcenee,
Lors que trop curieufe ou trop endemenee,
Rodant de tous coftez & tournant haut & bas,
Elle nous fait trouuer ce qu'on ne cherche pas.
Or en premier item fouz mes pieds ie rencontre
Vn chaudron ebreché, la bourfe d'vne monftre,
Quatre boëtes d'vnguents, vne d'alun brufle,
Deux gands depariez, vn manchon tout pelé,
Trois fiolles d'eau bleuë, autrement d'eau feconde,
La petite feringue, vne efponge, vne fonde,
Du blanc, vn peu de rouge, vn chifon de rabat,
Vn balet pour brufler en allant au Sabat,
Vne vieille lanterne, vn tabouret de paille,
Qui s'eftoit fur trois pieds fauué de la bataille,
Vn baril defoncé, deux bouteilles fur-cu,
Qui difoient fans goulet nous auons trop vefcu :
Vn petit fac tout plein de poudre de Mercure,
Vn vieux chapperon gras de mauuaife teinture,
Et dedans vn coffret qui s'ouure auecq' enhan,

Ie trouue des tiſons du feu de la ſainct Iean,
Du ſel, du pain benit, de la feugere, vn cierge,
Trois dents de mort pliez en du parchemin vierge,
Vne Chauue-ſouris, la carcaſſe d'vn Gay,
De la greſſe de loup & du beurre de May.
Sur ce point Ieanne arriue & faiſant la doucette,
Qui vit ceans ma foy n'a pas beſongne faite :
Touſiours à nouueau mal nous vient nouueau ſoucy,
Ie ne ſçay quant à moy quel logis c'eſt icy.
Il n'eſt par le vrai Dieu iour ouurier ny feſte,
Que ces carongnes là ne me rompent la teſte,
Bien bien, ie m'en iray ſi toſt qu'il ſera iour,
On trouue dans Paris d'autres maiſons d'amour.
Ie ſuis là cependant comme vn que l'on nazarde,
Ie demande que c'eſt? Hé! n'y prenez pas garde,
Ce me reſpondit elle, on n'auroit iamais fait,
Mais bran, bran, i'ay laiſſé, là-bas mon attifet,
Touſiours apres ſoupper ceſte vilaine crie.
Monſieur, n'eſt-il pas temps, couchons nous ie vous prie.
Cependant elle met ſur la table les dras,
Qu'en bouchons tortilłez elle auoit ſous le bras :
Elle approche du lict fait d'vne eſtrange ſorte,
Sur deux treteaux boiteux ſe couchoit vne porte,
Où le lict repoſoit, auſſi noir qu'vn ſoüillon,
Vn garderobe gras ſeruoit de pauillon,
De couuerte vn rideau, qui fuyant (vert & iaune)
Les deux extremitez, eſtoit trop court d'vne aune.
Ayant conſideré le tout de point en point,
Ie fis vœu ceſte nuict de ne me coucher point,

Et de dormir ſur pieds comme vn coq ſur la perche ;
Mais Ieanne tout en rut s'aproche & me recherche,
D'amour ou d'amitié, duquel qu'il vous plaira,
Et moy, maudit ſoit-il, m'amour qui le fera.
Polyenne pour lors me vint en la penſee,
Qui ſçeut que vaut la femme en amour offenſee,
Lors que par impuiſſance, ou par meſpris la nuit,
On fauce compagnie ou qu'on manque au deſduit,
C'eſt pourquoy i'euz grand peur qu'on me trouſſaſt en malle,
Qu'on me foüetaſt pour voir ſi i'auois point la galle,
Qu'on me crachaſt au nez, qu'en perche on me le miſt
Et que l'on me bernaſt ſi fort qu'on m'endormiſt,
Ou me baillant du Iean Ieanne vous remercie,
Qu'on me tabourinaſt le cul d'vne veſſie.
Cela fut bien à craindre & ſi ie l'euité,
Ce fut plus par bon-heur que par dexterité.
Ieanne non moins que Circe entre ſes dents murmure,
Sinon tant de vengeance, aumoins autant d'iniure :
Or pour flater en fin ſon mal-heur & le mien,
Ie dis quand ie fais mal, c'eſt quand ie paye bien,
Et faiſant reuerence à ma bonne fortune,
En la remerciant ie le conte pour vne.
Ieanne rongeant ſon frein de mine s'apaiſa
Et prenant mon argent en riant me baiſa,
Non pour ce que i'en dis, ie n'en parle pas, voire,
Mon maiſtre penſez-vous i'entends bien le grimoire,
Vous eſtes honneſte homme & ſçauez l'entre-gent,
Mais monſieur croyez vous que ce ſoit pour l'argent,
I'en faits autant d'eſtat comme de chaneuottes,

Non, ma foy i'ay encor vn demy-ceint, deux cottes,
Vne robe de ſarge, vn chapperon, deux bas,
Trois chemiſes de lin, ſix mouchoirs, deux rabats,
Et ma chambre garnie aupres de ſainct Euſtache,
Pourtant ie ne veux pas que mon mary le ſçache :
Diſant cecy touſiours ſon lict elle braſſoit,
Et les linceux trop cours par les pieds tiraſſoit,
Et fiſt à la fin tant par ſa façon adroite,
Qu'elle les fiſt venir à moitié de la coite.
Dieu ſçait quels lacs d'amour, quels chiffres, quelles fleurs,
De quels compartiments & combien de couleurs,
Releuoient leur maintien, & leur blancheur naïfue,
Blanchie en vn ſiué, non dans vne leſſiue.
Comme ſon lict eſt fait, que ne vous couchez-vous,
Monſieur n'eſt-il pas temps, & moy de filer dous,
Sur ce point elle vient, me prend & me détache,
Et le pourpoint du dos par force elle m'arrache,
Comme ſi noſtre ieu fuſt au Roi deſpoüillé,
I'y reſiſte pourtant, & d'eſprit embroüillé,
Comme par compliment ie tranchois de l'honneſte,
N'y pouuant rien gaigner ie me gratte la teſte.
A la fin ie pris cœur, reſolu d'endurer
Ce qui pouuoit venir ſans me deſeſperer,
Qui fait vne follie il la doit faire entiere,
Ie détache vn foüillé, ie m'oſte vne iartiere,
Froidement toutesfois, & ſemble en ce coucher,
Vn enfant qu'vn Pedant contraint ſe détacher,
Que la peur tout enſemble eſperonne & retarde :
A chacune eſguillette il ſe faſche, regarde,

Les yeux couuers de pleurs, le vifage d'ennuy,
Si la grace du Ciel ne defcend point fur luy.
L'on heurte fur ce point, Catherine on appelle,
Ieanne pour ne refpondre eftaignit la chandelle,
Perfonne ne dit mot, l'on refrappe plus fort,
Et faifoit-on du bruit pour réueiller vn mort :
A chaque coup de pied toute la maifon tremble,
Et femble que le fefte à la caue s'affemble.
Bagaffe ouuriras-tu? c'eft ceftuy-ci, c'eft-mon.
Ieanne ce temps-pendant me faifoit vn fermon.
Que Diable auffi, pourquoy? que voulez-vous qu'on face,
Que ne vous couchiez-vous. Ces gens de la menace
Venant à la priere effayoient tout moyen.
Or ilz parlent Soldat & ores Citoyen,
Ilz contrefont le guet & de voix magiftrale,
Ouurez de par le Roy, au Diable vn qui deuale,
Vn chacun fans parler fe tient clos & couuert.
Or comme à coups de pieds l'huis s'eftoit prefque ouuert,
Tout de bon le Guet vint, la quenaille fait Gille,
Et moy qui iufques-là demeurois immobile
Attendant eftonné le fuccez de l'affaut,
Ce penfé-ie il eft temps que ie gaigne le haut,
Et trouffant mon pacquet de fauuer ma perfonne :
Ie me veux r'habiller, ie cherche, ie taftonne,
Plus eftourdy de peur que n'eft vn hanneton :
Mais quoy, plus on fe hafte & moins auance t'on.
Tout comme par defpit fe trouuoit fouz ma pate,
Au lieu de mon chappeau ie prens vne fauate,
Pour mon pourpoint fes bas, pour mes bas fon collet,

Pour mes gands ses souliers, pour les miens vn ballet,
Il sembloit que le Diable eust fait ce tripotage
Or Ieanne me disoit pour me donner courage,
Si mon compere Pierre est de garde auiourd'huy,
Non, ne vous faschez point, vous n'aurez point d'ennuy.
Cependant sans delay Messieurs frapent en maistre,
On crie patience, on ouure la fenestre.
Or sans plus m'amuser apres le contenu,
Ie descends doucement pied chaussé l'autre nu,
Et me tapis d'aguet derriere vne muraille,
On ouure & brusquement entra ceste quenaille,
En humeur de nous faire vn assez mauuais tour,
Et moy qui ne leur dist ny bon soir ny bon iour,
Les voyant tous passez ie me sentis alaigre,
Lors dispos du talon ie vais comme vn chat maigre,
I'ensile la venelle, & tout leger d'effroy,
Ie cours vn fort long-temps sans voir derriere moy :
Iusqu'à tans que trouuant du mortier, de la terre,
Du bois, des estançons, mains plâtras, mainte pierre,
Ie me sentis plustost au mortier embourbé,
Que ie ne m'aperçeus que ie fusse tombé.

On ne peut esuiter ce que le Ciel ordonne,
Mon âme cependant de colere frissonne,
Et prenant s'elle eust peu le destin à party,
De despit à son nez elle l'eust dementy,
Et m'asseure qu'il eust reparé mon dommage.
Comme ie fus sus pieds enduit comme vne image,
I'entendis qu'on parloit, & marchant à grands pas,
Qu'on disoit hastons-nous ie l'ay laissé fort bas,

Ie m'aproche, ie voy, defireux de cognoiftre,
Au lieu d'vn medecin il luy faudroit vn Preftre,
Dift l'autre, puis qu'il eft fi proche de fa fin,
Comment, dift le valet eftes-vous medecin,
Monfieur pardonnez moy le Curé ie demande,
Il s'encourt, & difant Adieu me recommande,
Il laiffe là monfieur fafché d'eftre deceu.
Or comme allant toufiours de pres ie l'aperceu,
Ie cogneu que c'eftoit noftre amy, ie l'aproche,
Il me regarde au nez, & riant me reproche
Sans flambeau l'heure indeuë & de pres me voyant
Fangeux comme vn pourceau, le vifage effroyant,
Le manteau fous le bras, la façon affoupie,
Eftes-vous trauaillé de la Licantropie,
Dift-il en me prenant pour me tafter le pous,
Et vous, dy-ie, Monfieur, quelle fiéure auez-vous?
Vous qui tranchez du fage ainfi parmy la ruë,
Faites vous fus vn pied toute la nuict la gruë?
Il voulut me conter comme on l'auoit pipé,
Qu'vn valet du fommeil ou de vin occupé,
Souz couleur d'aller voir vne femme malade
L'auoit galantement payé d'vne caffade:
Il nous faifoit bon voir tous deux bien eftonnez,
Auant iour par la ruë auecq' vn pied de nez,
Luy pour s'eftre leué efperant deux piftoles
Et moy tout las d'auoir receu tant de bricolles.
Il fe met en difcours, ie le laiffe en riant,
Auffi que ie voyois aux riues d'Oriant
Que l'aurore s'ornant de faffran & de rofes,

Se faiſant voir à tous faiſoit voir toutes choſes,
Ne voulant pour mourir qu'vne telle beauté
Me viſt en ſe leuant ſi ſale & ſi croté,
Elle qui ne m'a veu qu'en mes habits de feſte.
Ie cours à mon logis, ie heurte, ie tempeſte,
Et croyez à frapper que ie n'eſtois perclus :
On m'ouure, & mon valet ne me recognoiſt plus,
Monſieur n'eſt pas ici, que Diable à ſi bonne heure,
Vous frappez comme vn ſourd, quelque temps ie demeure.
Ie le vois, il me voit, & demande eſtonné,
Si le moine bouru m'auoit point promené,
Dieu, comme eſtes-vous fait, il va, moy de le ſuiure,
Et me parle en riant comme ſi ie fuſſe yure,
Il m'allume du feu, dans mon lict ie me mets,
Auec vœu ſi ie puis de n'y tomber iamais,
Ayant à mes deſpens appris ceſte ſentence,
Qui gay fait vne erreur, la boit à repentance,
Et que quand on ſe frotte auecq' les Courtiſants,
Les branles de ſortie en ſont fort deſplaiſants,
Plus on penetre en eux plus on ſent le remeugle,
Et qui troublé d'ardeur entre au bordel aueugle,
Quand il en ſort il a plus d'yeux & plus aigus,
Que Lyncé l'Argonaute ou le ialoux Argus.





A Monſieur Freminet.

SATYRE XII.

On dit que le grand Paintre ayant fait vn ouurage.
Des iugemens d'autruy tiroit ceſt auantage,
Que ſelon qu'il iugeoit qu'ils eſtoient vrays, ou faux,
Docile à ſon profit, reformoit ſes defaux,
Or c'eſtoit du bon tans que la hayne & l'enuye
Par crimes ſupoſez n'attentoient à la vie,
Que le Vray du Propos eſtoit couſin germain,
Et qu'vn chacun parloit le cœur dedans la main.
Mais que ſeruiroit-il maintenant de pretendre
S'amander par ceux là qui nous viennent reprendre.
Si ſelon l'intereſt tout le monde diſcourt :
Et ſi la verité n'eſt plus femme de court :
S'il n'eſt bon Courtiſan, tant friſé peut-il eſtre,
S'il a bon apetit, qu'il ne iure à ſon maiſtre
Des la pointe du iour, qu'il eſt midy ſonné,
Et qu'au logis du Roy tout le monde a diſné,
Eſtrange effronterie en ſi peu d'importance.
Mais de ce coſté là ie leur donrois quittance,
S'ils vouloient s'obliger d'epargner leurs amys,
Où par raiſon d'eſtat il leur eſt bien permis.
Cecy pourroit ſuffire à refroidir vne ame

Qui n'ofe rien tenter pour la crainte du blafme,
A qui la peur de perdre enterre le talent :
Non pas moy qui me ry d'vn efprit nonchalant
Qui pour ne faillir point retarde de bien faire :
C'eſt pourquoy maintenant ie m'expofe au vulgaire
Et me donne pour bute aux iugements diuers.
Qu'vn chacun taille, roigne, & glofe fur mes vers,
Qu'vn refueur infolent d'ignorance m'accufe
Que ie ne fuis pas net, que trop fimple eſt ma Mufe,
Que i'ai l'humeur bizarre, inégual le cerueau,
Et s'il luy plaiſt encor qu'il me relie en veau.
  Auant qu'aller fi vite, au moins ie le fupplie
Sçauoir que le bon vin ne peut eſtre fans lie,
Qu'il n'eſt rien de parfait en ce monde auiourd'huy :
Qu'homme ie fuis fuget à faillir comme luy :
Et qu'au furplus, pour moy, qu'il fe face paroiſtre
Auſſi vray, que pour luy, ie m'efforce de l'eſtre.
  Mais fçais-tu Freminet ceux qui me blafmeront,
Ceux qui dedans mes vers leurs vices trouueront,
A qui l'Ambition la nuit tire l'oreille,
De qui l'efprit auare en repos ne fomeille,
Toufiours s'alambiquant apres nouueaux partis,
Qui pour Dieu, ny pour loy, n'ont que leurs apctis,
Qui rodent toute nuict, troublez de ialoufie,
A qui l'amour lafcif regle la fantafie.
Qui preferent vilains le profit à l'honneur,
Qui par fraude ont rauy les terres d'vn myneur.
  Telles fortes de gens vont apres les Pœtes,
Comme apres les hiboux vont criant les Chouëttes :

Leurs femmes vous diront fuyez ce medifant,
Facheufe eft fon humeur, fon parler eft cuifant,
Quoy Monfieur! n'eft-ce pas ceft homme à la Satyre,
Qui perdroit fon amy, pluftoft qu'vn mot pour rire,
Il emporte la piece! & c'eft là de par-Dieu,
(Ayant peur que ce foit celle-là du milieu)
Où le foulier les blece, autrement ie n'eftime
Qu'aucune euft volonté de m'accufer de crime.
Car pour elles depuis qu'elles viennent au point,
Elles ne voudroient pas que l'on ne le fceuft point,
Vn grand contentement mal-aifement se celle :
Puis c'eft des amoureux la regle vniuerfelle,
De defferer fi fort à leur affection
Qu'ils eftiment honneur leur folle paffion.
Et quand eft de l'honneur de leurs maris, ie penfe
Qu'aucune à bon efcient n'en prendroit la deffence,
Sçachant bien qu'on n'eft pas tenu par charité,
De leur donner vn bien qu'elles leur ont ofté.
Voilà le grand mercy que i'auray de mes paines,
C'eft le cours du marché des affaires humaines,
Qu'encores qu'vn chacun vaille icy bas fon pris
Le plus cher toutesfois eft fouuent à mépris.
Or amy ce n'eft point vne humeur de médire
Qui m'ayt fait rechercher cefte façon d'écrire,
Mais mon Pere m'aprift que des enfeignemens
Les humains aprentifs formoient leurs iugemens,
Que l'exemple d'autruy doibt rendre l'homme fage,
Et guettant à propos les fautes au paffage,
Me difoit, confidere où ceft homme eft reduict

Par ſon ambition, ceſt autre toute nuict,
Boit auec des Putains, engage ſon domaine,
L'autre ſans trauailler, tout le iour ſe promeyne.
Pierre le bon enfant aux dez a tout perdu,
Ces iours le bien de Iean par decret fut vendu,
Claude ayme ſa voyſine, & tout ſon bien luy donne :
Ainſi me mettant l'œil ſur chacune perſonne
Qui valoit quelque choſe, ou qui ne valoit rien,
M'aprenoit doucement & le mal & le bien,
Affin que fuyant l'vn, l'autre ie recherchaſſe,
Et qu'aux deſpens d'autruy ſage ie m'enſeignaſſe.
Sçays tu ſi ces propos me ſçeurent eſmouuoir,
Et contenir mon ame en vn iuſte deuoir,
S'ils me firent penſer à ce que l'on doit ſuiure
Pour bien & iuſtement en ce bas monde viure.
Ainſi que d'vn voiſin le treſpas ſuruenu
Fait reſoudre vn malade en ſon lict detenu
A prendre malgré luy tout ce qu'on luy ordonne,
Qui pour ne mourir point de crainte ſe pardonne,
De meſmes les eſpris debonnaires & doux
Se façonnent prudens, par l'exemple des foux,
Et le blaſme d'autruy leur fait ces bons offices,
Qu'il leur aprend que c'eſt de vertus, & de vices.
Or quoy que i'aye fait, ſi m'en ſont-ils reſtez,
Qui me pouront par l'age, à la fin eſtre oſtez,
Ou bien de mes amis auec la remonſtrance,
Ou de mon bon Demon ſuyuant l'intelligence :
Car quoy qu'on puiſſe faire eſtant homme, on ne peut
Ny viure comme on doit, ny viure comme on veut.

En la terre icy bas il n'habitte point d'Anges :
Or les moins vicieux meritent des loüanges,
Qui ſans prendre l'autruy, viuent en bon Chreſtien,
Et ſont ceux qu'on peut dire & ſaincts & gens de bien.
Quand ie ſuis à par moy ſouuent ie m'eſtudie,
(Tant que faire ſe peut) apres la maladie
Dont chacun eſt blecé, ie penſe à mon deuoir
I'ouure les yeux de l'ame, & m'efforce de voir
Au trauers d'vn chacun, de l'eſprit ie m'eſcrime,
Puis deſſus le papier mes caprices ie rime,
Dedans vne Satyre, où d'vn œil doux amer,
Tout le monde s'y voit, & ne s'y ſent nommer.
Voilà l'vn des pechez, où mon ame eſt encline,
On dit que pardonner eſt vne œuure diuine,
Celuy m'obligera qui voudra m'excuſer,
A ſon gouſt toutesfois chacun en peut vſer :
Quant à ceux du meſtier, ils ont de quoy s'ebatre,
Sans aller ſur le pré nous nous pouuons combatre,
Nous montrant ſeulement de la plume ennemis.
En ce cas là du Roy les duëls ſont permis :
Et faudra que bien forte ils facent la partie,
Si les plus fins d'entre eux s'en vont ſans repartie.
Mais c'eſt vn Satyrique il le faut laiſſer là :
Pour moi i'en ſuis d'auis, & cognois à cela
Qu'ils ont vn bon eſprit, Corſaires à Corſaires,
L'vn l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.



Macette.

Satyre XIII.

La fameufe Macette à la Cour fi connuë,
Qui s'eft aux lieux d'honneur en credit maintenuë,
Et qui depuis dix ans, iufqu'en fes derniers iours,
A fouftenu le prix en l'efcrime d'amours,
Laffe en fin de feruir au peuple de quintaine,
N'eftant paffe-volant, foldat ny capitaine,
Depuis les plus chetifs iufques aux plus fendans,
Qu'elle n'ait defconfit & mis deffus les dents,
Laffe, di-ie, & non foule en fin s'eft retiree
Et n'a plus autre obiet que la voute Etheree,
Elle qui n'euft auant que plorer fon delit
Autre ciel pour obiet que le ciel de fon lict,
A changé de courage, & confitte en deftreffe
Imite auec fes pleurs la fainčte pechereffe,
Donnant des fainčtes loix à fon affečtion,
Elle a mis fon amour à la deuotion.
Sans art elle s'habille & fimple en contenance,
Son teint mortifié prefche la continence,
Clergeffe elle fait ià la leçon aux prefcheurs,
Elle lit fainčt Bernard, la Guide des Pecheurs,
Les Meditations de la mere Therefe,

Sçait que c'eſt qu'hypoſtaſe, auecque ſynderefe,
Iour & nuict elle va de conuent en conuent,
Viſite les ſaincts lieux, ſe confeſſe ſouuent,
A des cas referuez grandes intelligences,
Sçait du nom de Ieſus toutes les Indulgences,
Que valent chapelets, grains benits enfilez,
Et l'ordre du cordon des peres recollez.
Loin du monde elle fait ſa demeure & ſon giſte,
Son œil tout penitent ne pleure qu'eau beniſte,
En fin c'eſt vn exemple en ce ſiecle tortu
D'amour, de charité, d'honneur & de vertu.
Pour Beate par tout le peuple la renomme,
Et la Gazette meſme a des-ià dit à Rome
La voyant aymer Dieu & la chair maiſtriſer
Qu'on n'attend que ſa mort pour la canoniſer.
Moy meſme qui ne croy de leger aux merueilles,
Qui reproche ſouuent mes yeux & mes oreilles,
La voyant ſi changée en vn temps ſi ſubit,
Ie creu qu'elle l'eſtoit d'ame comme d'habit,
Que Dieu la retiroit d'vne faute ſi grande,
Et diſois à par moy, mal vit qui ne s'amende,
Ià des-ià tout deuot contrit & penitent,
Ie fus à ſon exemple eſmeu d'en faire autant,
Quand par arreſt du Ciel qui hait l'hypocriſie,
Au logis d'vne fille où i'ay ma fantaiſie,
N'ayant pas tout à fait mis fin à ſes vieux tours,
La vieille me rendit teſmoin de ſes diſcours.
Tapy dans vn recoin & couuert d'vne porte
I'entendy ſon propos, qui fut de ceſte ſorte,

Ma fille, Dieu vous garde & vous vueille benir,
Si ie vous veux du mal, qu'il me puiſſe aduenir,
Qu'euſſiez vous tout le bien dont le Ciel vous eſt chiche,
L'ayant ie n'en feroy plus pauure ny plus riche :
Car n'eſtant plus du monde au bien ie ne pretens,
Ou bien ſi i'en deſire, en l'autre ie l'attens,
D'autre choſe icy bas, le bon Dieu ie ne prie :
A propos, ſçauez-vous ? on dit qu'on vous marie,
Ie ſçay bien voſtre cas, vn homme grand, adroit,
Riche & Dieu ſçait s'il a tout ce qu'il vous faudroit,
Il vous ayme ſi fort, auſſi pourquoy ma fille
Ne vous aimeroit-il, vous eſtes ſi gentille,
Si mignonne & ſi belle, & d'vn regard ſi doux,
Que la beauté plus grande eſt laide aupres de vous :
Mais tout ne reſpond pas au traict de ce viſage,
Plus vermeil qu'vne roſe & plus beau qu'vn riuage,
Vous deuriez eſtant belle auoir de beaux habits,
Eſclater de ſatin, de perles, de rubis.
Le grand regret que i'ay, non pas à Dieu ne plaiſe,
Que i'en ay' de vous voir belle & bien à voſtre aiſe :
Mais pour moy ie voudrois que vous euſſiez au moins
Ce qui peut en amour ſatisfaire à vos ſoins,
Que cecy fuſt de ſoye & non pas d'eſtamine.
Ma foy les beaux habits ſeruent bien à la mine,
On a beau s'agencer & faire les doux yeux,
Quand on eſt bien paré on en eſt touſiours mieux :
Mais ſans auoir du bien, que ſert la renommee ?
C'eſt vne vanité confuſement ſemee,
Dans l'eſprit des humains vn mal d'opinion,

Vn faux germe auorté dans noſtre affection.
Ces vieux contes d'honneur dont on repaiſt les Dames
Ne ſont que des appas pour les debiles ames
Qui ſans chois de raiſon ont le cerueau perclus.
L'honneur eſt vn vieux ſainct que l'on ne chomme plus.
Il ne ſert plus de rien, ſinon d'vn peu d'excuſe,
Et de ſot entretien pour ceux là qu'on amuſe,
Ou d'honneſte refus quand on ne veut aymer,
Il eſt bon en diſcours pour ſe faire eſtimer :
Mais au fonds c'eſt abus ſans excepter perſonne,
La ſage le ſçait vendre où la ſotte le donne.
Ma fille c'eſt par là qu'il vous en faut auoir,
Nos biens comme nos maux ſont en noſtre pouuoir.
Fille qui ſçait ſon monde a ſaiſon oportune,
Chacun eſt artiſan de ſa bonne fortune,
Le mal-heur par conduite au bonheur cedera.
Aydez vous ſeulement & Dieu vous aydera.
Combien pour auoir mis leur honneur en ſequeſtre,
Ont elles aux atours eſchangé le limeſtre,
Et dans les plus hauts rangs eſleué leurs maris :
Ma fille c'eſt ainſi que l'on vit à Paris,
Et la vefue auſſi bien comme la mariee,
Celle eſt chaſte ſans plus qui n'en eſt point priee.
Toutes au fait d'amour ſe chauffent en vn poinct
Et Ieanne, que tu vois dont on ne parle point,
Qui fait ſi doucement la ſimple & la diſcrete
Elle n'eſt pas plus chaſte, ains elle eſt plus ſecrete,
Elle a plus de reſpect non moins de paſſion
Et cache ſes amours ſous ſa diſcretion.

Moy mefme croiriez vous pour eftre plus âgee
Que ma part comme on dit en fuft defià mangee,
Non ma foy ie me fents & dedans & dehors
Et mon bas peut encor vfer deux ou trois corps.
Mais chafque âge a fon temps, felon le drap la robe,
Ce qu'vn temps on a trop en l'autre on le defrobe :
Eftant ieune i'ay fçeu bien vfer des plaifirs,
Ores i'ay d'autres foins en femblables defirs,
Ie veux paffer mon temps & couurir le myftere,
On trouue bien la cour dedans vn monaftere,
Et apres maint effay en fin i'ay reconnu
Qu'vn homme comme vn autre eft vn moine tout nu,
Puis outre le fainct vœu qui fert de couuerture,
Ils font trop obligez au fecret de nature
Et fçauent plus difcrets apporter en aymant,
Auecque moins d'efclat plus de contentement.
C'eft pourquoy defguifant les boüillons de mon ame,
D'vn long habit de cendre enuelopant ma flame,
Ie cache mon deffein aux plaifirs adonné,
Le peché que l'on cache eft demi pardonné,
La faute feullement ne gift en la deffence,
Le fcandale & l'opprobre eft caufe de l'offence,
Pourueu qu'on ne le fçache il n'importe comment,
Qui peut dire que non ne peche nullement,
Puis la bonté du Ciel nos offences furpaffe,
Pourueu qu'on fe confeffe on a toufiours fa grace,
Il donne quelque chofe à noftre paffion,
Et qui ieune n'a pas grande deuotion,
Il faut que pour le monde à la feindre il s'exerce :

« C'eſt entre les deuots vn eſtrange commerce,
« Vn trafic par lequel au ioly temps qui court
« Toute affaire faſcheuſe eſt facile à la Cour.
Ie ſçay bien que voſtre âge encore ieune & tendre,
Ne peut ainſi que moy ces myſteres comprendre :
Mais vous deuriez ma fille en l'âge où ie vous voy,
Eſtre riche, contente, auoir fort bien dequoy,
Et pompeuſe en habits, fine, accorte & ruſee,
Reluire de ioyaux ainſi qu'vne eſpouſée :
Il faut faire vertu de la neceſſité,
Qui ſçait viure icy bas n'a iamais pauureté,
Puis qu'elle vous deffend des dorures l'vſage,
Il faut que les brillants ſoient en voſtre viſage,
Que voſtre bonne grace en acquiere pour vous :
« Se voir du bien, ma fille, il n'eſt rien de ſi doux,
« S'enrichir de bonne heure eſt vne grand' ſageſſe,
« Tout chemin d'acquerir ſe ferme à la vieilleſſe
« A qui ne reſte rien auec la pauureté,
« Qu'vn regret eſpineux d'auoir iadis eſté.
Où lors qu'on a du bien, il n'eſt ſi decrepite
Qui ne trouue (en donnant) couuercle à ſa marmite.

Non, non, faites l'amour, & vendez aux amans
Vos accueils, vos baiſers & vos embraſſemens,
C'eſt gloire & non pas honte en ceſte douce peine
Des acqueſts de ſon lict accroiſtre ſon domaine,
Vendez ces doux regards, ces attraicts, ces appas,
Vous meſme vendez vous, mais ne vous liurez pas,
Conſeruez vous l'eſprit, gardez voſtre franchiſe,
Prenez tout s'il ſe peut, ne ſoyez iamais priſe.

Celle qui par amour s'engage en ces mal-heurs,
Pour vn petit plaiſir, a cent mille douleurs,
Puis vn homme au deſduit ne vous peut ſatisfaire,
Et quand plus vigoureux il le pourroit bien faire,
Il faut tondre ſur tout & changer à l'inſtant,
L'enuie en eſt bien moindre & le gain plus contant.
Sur tout ſoyez de vous la maiſtreſſe & la dame,
Faites s'il eſt poſſible, vn miroir de voſtre ame,
Qui reçoit tous obiects & tout content les pert,
Fuyez ce qui vous nuiſt, aymez ce qui vous ſert,
Faites profit de tout, & meſme de vos pertes,
A prendre ſagement ayez les mains ouuertes,
Ne faites s'il ſe peut iamais preſent ny don
Si ce n'eſt d'vn chabot pour auoir vn gardon.
Par fois on peut donner pour les galands attraire,
A ces petits preſents ie ne ſuis pas contraire,
Pourueu que ce ne ſoit que pour les amorcer :
Les fines en donnant ſe doiuent efforcer
A faire que l'eſprit & que la gentilleſſe
Face eſtimer les dons & non pas la richeſſe,
Pour vous eſtimez plus qui plus vous donnera,
Vous gouuernant ainſi Dieu vous aſſiſtera,
Au reſte n'eſpargnez ny Gaultier ny Garguille.
Qui ſe trouuera pris ie vous pri' qu'on l'eſtrille,
Il n'eſt que d'en auoir, le bien eſt touſiours bien,
Et ne vous doit chaloir ny de qui, ny combien.
Prenez à toutes mains, ma fille & vous ſouuienne
Que le gain a bon gouſt de quelque endroit qu'il vienne.
Eſtimez vos amans ſelon le reuenu :

Qui donnera le plus qu'il foit le mieux venu,
Laiffez la mine à part, prenez garde à la fomme,
Riche vilain vaut mieux que pauure Gentil-homme :
Ie ne iuge pour moy les gens fur ce qu'ils font,
Mais felon le profit & le bien qu'ils me font.
Quand l'argent eft meflé l'on ne peut reconnoiftre
Celuy du feruiteur d'auec celuy du maiftre,
L'argent d'vn cordon bleu n'eft pas d'autre façon
Que celuy d'vn fripier ou d'vn aide à maçon,
Que le plus & le moins y mette difference
Et tienne feullement la partie en fouffrance,
Que vous reftablirez du iour au lendemain
Et toufiours retenez le bon bout à la main,
De crainte que le temps ne deftruife l'affaire :
Il faut fuiure de pres le bien que l'on differe
Et ne le differer qu'entant que l'on le peut,
Ou fe puiffe aifement reftablir quand on veut.
Tous ces beaux fuffifans, dont la cour eft femee,
Ne font que triacleurs & vendeurs de fumee,
Ils font beaux, bien peignez, belle barbe au menton :
Mais quand il faut payer, au diantre le tefton,
Et faifant des mouuans & de l'ame faifie,
Ils croyent qu'on leur doit pour rien la courtoifie,
Mais c'eft pour leur beau nez : le puits n'eft pas commun,
Si i'en auois vn cent, ils n'en auroient pas vn.
Et le Poëte croté auec fa mine auftere
Vous diriez à le voir que c'eft vn fecretaire,
Il va melancolique & les yeux abaiffez,
Comme vn Sire qui plaint fes parens trefpaffez,

Mais Dieu ſçait, c'eſt vn homme auſſi bien que les autres.
Iamais on ne luy voit aux mains des patenoſtres,
Il hante en mauuais lieux, gardez vous de cela,
Non, ſi i'eſtoy de vous, ie le planteroy là.
Et bien il parle liure, il a le mot pour rire :
Mais au reſte apres tout, c'eſt vn homme à Satyre,
Vous croiriez à le voir qu'il vous deuſt adorer,
Gardez, il ne faut rien pour vous des-honorer.
Ces hommes meſdiſans ont le feu ſous la leure,
Ils ſont matelineurs, prompts à prendre la cheure,
Et tournent leurs humeurs en bijarres façons,
Puis ils ne donnent rien ſi ce n'eſt des chanſons :
Mais non, ma fille non, qui veut viure à ſon aiſe,
Il ne faut ſimplement vn amy qui vous plaiſe,
Mais qui puiſſe au plaiſir ioindre l'vtilité,
En amour autrement c'eſt imbecilité,
Qui le fait à credit n'a pas grande reſource,
On y fait des amis, mais peu d'argent en bourſe.
Prenez moy ces Abbez, ces fils de financiers
Dont depuis cinquante ans les peres vſuriers,
Volans à toutes mains, ont mis en leur famille
Plus d'argent que le Roy n'en a dans la Baſtille,
C'eſt là que voſtre main peut faire de beaux cous,
Ie ſçay de ces gens là qui languiſſent pour vous :
Car eſtant ainſi ieune en vos beautez parfaites,
Vous ne pouuez ſçauoir tous les coups que vous faites,
Et les traicts de vos yeux haut & bas eſlancez,
Belle, ne voyent pas tous ceux que vous bleſſez,
Tel s'en vient plaindre à moy qui n'oſe le vous dire,

Et tel vous rit de iour qui toute nuict souspire,
Et se plaint de son mal, d'autant plus vehement,
Que vos yeux sans dessein le font innocemment.
En amour l'innocence est vn sçauant mystere,
Pourueu que ce ne soit vne innocence austere,
Mais qui sçache par art donnant vie & trespas,
Feindre auecques douceur qu'elle ne le sçait pas :
Il faut aider ainsi la beauté naturelle,
L'innocence autrement est vertu criminelle,
Auec elle il nous faut & blesser & garir,
Et parmy les plaisirs faire viure & mourir.
Formez vous des desseins dignes de vos merites,
Toutes basses amours sont pour vous trop petites,
Ayez dessein aux dieux, pour de moindres beautez
Ils ont laissé iadis les cieux des-habitez.

Durant tous ces discours, Dieu sçait l'impatience :
Mais comme elle a tousiours l'œil à la deffiance,
Tournant deçà delà vers la porte où i'estois,
Elle vist en sursaut comme ie l'escoutois,
Elle trousse bagage, & faisant la gentille,
Ie vous verray demain, à Dieu, bon soir ma fille.
Ha vieille, dy-ie, lors qu'en mon cœur ie maudis,
Est-ce là le chemin pour gaigner Paradis,
Dieu te doint pour guerdon de tes œuures si sainctes,
Que soient auant ta mort tes prunelles esteintes,
Ta maison descouuerte & sans feu tout l'Hyuer,
Auecque tes voisins iour & nuict estriuer
Et trainer sans confort triste & desesperee,
Vne pauure vieillesse & tousiours alteree.



Satyre XIIII.

I'ay pris cent & cent fois la lanterne en la main
Cherchant en plain midy parmy le genre humain,
Vn homme qui fuſt homme & de faict & de mine
Et qui peuſt des vertus paſſer par l'eſtamine :
Il n'eſt coing & recoing que ie n'aye tanté
Depuis que la nature icy bas m'a planté,
Mais tant plus ie me lime & plus ie me rabote,
Ie croy qu'à mon aduis tout le monde radote,
Qu'il a la teſte vuide & ſans deſſus deſſous
Ou qu'il faut qu'au rebours ie ſois l'vn des plus fous.
C'eſt de noſtre folie vn plaiſant ſtrategeſme,
Se flattant de iuger les autres par ſoy-meſme.
Ceux qui pour voyager s'embarquent deſſus l'eau,
Voyent aller la terre & non pas leur vaiſſeau,
Peut eſtre ainſi trompé que faucement ie iuge,
Toutesfois ſi les fous ont leur ſens pour refuge,
Ie ne ſuis pas tenu de croire aux yeux d'autruy,
Puis, i'en ſçay pour le moins autant ou plus que luy.
Voylà fort bien parlé ſi l'on me vouloit croire,
Sotte preſomption vous m'enyurez ſans boire.
Mais apres en cherchant auoir autant couru
Qu'aux Auans de Noel fait le Moyne Bourru,

Pour retrouuer vn homme enuers qui la Satyre
Sans flater, ne trouuaſt que mordre & que redire,
Qui ſçeuſt d'vn chois prudent toute choſe éplucher,
Ma foy ſi ce n'eſt vous ie n'en veux plus chercher.
Or ce n'eſt point pour eſtre eſleué de fortune,
Aux ſages comme aux fous c'eſt choſe aſſez commune,
Elle auance vn chacun ſans raiſon & ſans chois,
Les foux ſont aux echets les plus proches des Roys.
Auſſi mon iugement ſur cela ne ſe fonde,
Au compas des grandeurs ie ne iuge le monde,
L'eſclat de ces clinquans ne m'eſblouit les yeux,
Pour eſtre dans le Ciel ie n'eſtime les Dieux,
Mais pour s'y maintenir & gouuerner de ſorte
Que ce tout en deuoir reglement ſe comporte,
Et que leur prouidence egallement conduit
Tout ce que le Soleil en la terre produit.
Des hommes tout ainſi ie ne puis recognoiſtre
Les grans : mais bien ceux là qui meritent de l'eſtre,
Et de qui le merite indomtable en vertu,
Force les accidens & n'eſt point abatu,
Non plus que de farceurs ie n'en puis faire conte.
Ainſi que l'vn deſcend on voit que l'autre monte,
Selon ou plus ou moins que dure le roollet,
Et l'habit faict ſans plus le maiſtre ou le vallet.
De meſme eſt de ces gens dont la grandeur ſe ioüe,
Auiourd'huy gros, enflez ſur le haut de la roüe,
Ilz font vn perſonnage, & demain renuerſez,
Chacun les met au rang des pechez effacez.
La faueur eſt bizarre, à traitter indocille,

Sans arreſt, inconſtante & d'humeur difficille,
Auecq' diſcretion il la faut caraſſer :
L'vn la perd bien ſouuent pour la trop embraſſer,
Ou pour s'y fier trop, l'autre par inſolence,
Ou pour auoir trop peu ou trop de violence,
Ou pour ſe la promettre ou ſe la deſnier,
En fin c'eſt vn caprice eſtrange à manier,
Son Amour eſt fragille & ſe rompt comme verre,
Et faiɛt aux plus Matois donner du nez en terre.
  Pour moy ie n'ay point veu parmy tant d'auancez,
Soit de ces temps icy, ſoit des ſiecles paſſez,
Homme que la fortune ayt taſché d'introduire,
Qui durant le bon vent ait ſçeu ſe bien conduire.
Or d'eſtre cinquante ans aux honneurs eſleué,
Des grands & des petits dignement approuué,
Et de ſa vertu propre aux malheurs faire obſtacle,
Ie n'ay point veu de ſots auoir faiɛt ce miracle.
Auſſi pour diſcerner & le bien & le mal,
Voir tout, congnoiſtre tout, d'vn œil touſiours égal,
Manier dextrement les deſſeins de nos Princes,
Reſpondre à tant de gens de diuerſes Prouinces,
Eſtre des eſtrangers pour Oracle tenu,
Preuoir tout accident auant qu'eſtre aduenu,
Deſtourner par prudence vne mauuaiſe affaire,
Ce n'eſt pas choſe ayſée ou trop facille à faire.
Voilà comme on conſerue auecq' le iugement
Ce qu'vn autre diſſipe & perd imprudemment :
Quand on ſe bruſle au feu que ſoi meſme on attiſe,
Ce n'eſt point accident, mais c'eſt vne ſottiſe.

Nous ſommes du bon-heur de nous meſme artiſans
Et fabriquons nos iours ou faſcheux ou plaiſans,
La fortune eſt à nous & n'eſt mauuaiſe ou bonne
Que ſelon qu'on la forme ou bien qu'on ſe la donne.
  A ce point le mal-heur amy comme ennemy,
Trouuant au bord d'vn puis vn enfant endormy,
En riſque d'y tomber à ſon ayde s'auance
Et luy parlant ainſi, le reſueille & le tance :
Sus badin leuez-vous : ſi vous tombiez dedans,
De douleur vos parens comme vous imprudens,
Croyant en leur eſprit que de tout ie diſpoſe,
Diroient en me blaſmant que i'en ſerois la cauſe.
  Ainſi nous ſeduiſant d'vne fauce couleur,
Souuent nous imputons nos fautes au mal-heur
Qui n'en peut mais, mais quoy! l'on le prend à partie,
Et chacun de ſon tort cherche la garantie.
Et nous penſons bien fins, ſoit veritable ou faux,
Quand nous pouuons couurir d'excuſes nos defaux :
Mais ainſi qu'aux petis aux plus grands perſonnages
Sondez tout iuſqu'au fond, les fous ne ſont pas ſages.
  Or c'eſt vn grand chemin iadis aſſez frayé,
Qui des rimeurs François ne fut oncq' eſſayé
Suiuant les pas d'Horace entrant en la carriere,
Ie trouue des humeurs de diuerſe maniere,
Qui me pourroient donner ſubiect de me mocquer,
Mais qu'eſt-il de beſoin de les aller chocquer?
Chacun ainſi que moy ſa raiſon fortifie,
Et ſe forme à ſon gouſt vne philoſophie,
Ils ont droit de leur cauſe & de la conteſter,

Ie ne fuis chicanneur & n'aime à difputer.
  Gallet a fa raison, & qui croira fon dire,
Le hazard pour le moins luy promet vn Empire,
Toutesfois au contraire, eftant leger & net,
N'ayant que l'efperance & trois dez au cornet,
Comme fur vn bon fond de rente ou de receptes
Deffus fept ou quatorze il affigne fes debtes,
Et trouue fur cela qui luy fournit dequoy :
Ils ont vne raifon qui n'eit raifon pour moy,
Que ie ne puis comprendre, & qui bien l'examine :
Eft-ce vice ou vertu qui leur fureur domine?
  L'vn alleché d'efpoir de gaigner vingt pour cent,
Ferme l'œil à fa perte, & librement confent
Que l'autre le defpouille & fes meubles engage,
Mefmes s'il eft befoin baille fon heritage.
  Or le plus fot d'entre eux, ie m'en rapporte à luy,
Pour l'vn il perd fon bien, l'autre celuy d'autruy,
Pourtant c'eft vn traficq qui fuit toufiours fa route,
Où bien moins qu'à la place on a fait banqueroute.
Et qui dans le brelan fe maintient brauement,
N'en defplaife aux arrefts de noftre Parlement.
Penfez vous fans auoir ces raifons toutes preftes,
Que le Sieur de Prouins perfifte en fes requeftes,
Et qu'il ait fans efpoir d'eftre mieux à la Court,
A fon long balandran changé fon manteau court,
Bien que depuis vingt ans fa grimace importune
Ayt à fa deffaueur obftiné la fortune.
  Il n'eft pas le coufin qui n'ait quelque raifon,
De peur de reparer, il laiffe fa maifon,

Que ſon liƈt ne defonce, il dort deſſus la dure,
Et n'a, crainte du chaud, que l'air pour couuerture :
Ne ſe pouuant munir encontre tant de maux
Dont l'air intemperé faiƈt guerre aux animaux,
Comme le chaud, le froid, les frimas & la pluye,
Et mil autres accidens, bourreaux de noſtre vie,
Luy ſelon ſa raiſon ſouz eux il s'eſt ſouſmis,
Et forçant la Nature il les a pour amis.
Il n'eſt point enreumé pour dormir ſur la terre,
Son poulmon enflammé ne touſſe le caterre,
Il ne craint ny les dents ny les defluƈtions
Et ſon corps a tout ſain libres ſes fonƈtions,
En tout indifferent tout eſt à ſon vſage,
On dira qu'il eſt foux ie croy qu'il n'eſt pas ſage,
Que Diogene auſſi fuſt vn foux de tout point,
C'eſt ce que le Couſin comme moy ne croit point.
Ainſi ceſte raiſon eſt vne eſtrange beſte,
On l'a bonne ſelon qu'on a bonne la teſte,
Qu'on imagine bien du ſens comme de l'œil,
Pour grain ne prenant paille, ou Paris pour Corbeil.
Or ſuiuant ma raiſon & mon intelligence,
Mettant tout en auant & ſoin & diligence,
Et criblant mes raiſons pour en faire vn bon chois,
Vous eſtes à mon gré l'homme que ie cherchois :
Afin doncq' qu'en diſcours le temps ie ne conſomme,
Ou vous eſtes le mien, ou ie ne veux point d'homme.
Qu'vn chacun en ait vn ainſi qu'il luy plaira,
Rozete nous verrons qui s'en repentira.
Vn chacun en ſon ſens ſelon ſon chois abonde,

Or m'ayant mis en gouſt des hommes & du monde,
Reduiſant bruſquement le tout en ſon entier
Encor faut il finir par vn tour du meſtier.

On dit que Iupiter Roy des Dieux & des hommes,
Se promenant vn iour en la terre où nous ſommes,
Reçeut en amitié deux hommes apparens,
Tous deux d'age pareils, mais de mœurs differens,
L'vn auoit nom Minos, l'autre auoit nom Tantale :
Il les eſleue au Ciel, & d'abord leur eſtale
Parmy les bons propos, les graces & les ris,
Tout ce que la faueur depart aux fauoris,
Ils mangeoient à ſa table, aualoient l'ambroſie,
Et des plaiſirs du Ciel ſouloient leur fantaſie ;
Ils eſtoient comme chefs de ſon Conſeil priué :
Et rien n'eſtoit bien fait qu'ils n'euſſent aprouué.
Minos eut bon eſprit, prudent, accord & ſage,
Et ſçeut iuſqu'à la fin iouer ſon perſonnage,
L'autre fut vn langard, reuelant les ſecrets
Du Ciel & de ſon Maiſtre aux hommes indiſcrets,
L'vn auecque prudence au Ciel s'impatroniſe,
Et l'autre en fut chaſſé comme vn peteux d'Egliſe.





Satyre XV.

Ouy i'efcry rarement & me plais de le faire,
Non pas que la pareffe en moy foit ordinaire,
Mais fi toft que ie prens la plume à ce deffein,
Ie croy prendre en galere vne rame en la main
Ie fen au fecond vers que la Mufe me dicte,
Et contre fa fureur ma raifon fe defpite.
Or fi par fois i'efcry fuiuant mon Afcendant,
Ie vous iure encor eft-ce à mon corps deffendant,
L'aftre qui de naiffance à la Mufe me lie,
Me fait rompre la tefte apres cefte folie,
Que ie recongnois bien : mais pourtant, malgré moy
Il faut que mon humeur faffe ioug à fa loy,
Que ie demande en moy ce que ie me defnie,
De mon ame & du Ciel, eftrange tyrannie;
Et qui pis eft, ce mal qui m'afflige au mourir,
S'obftine aux recipez & ne fe veut guarir,
Plus on drogue ce mal & tant plus il s'empire,
Il n'eft point d'Elebore affez en Anticire,
Reuefche à mes raifons il fe rend plus mutin
Et ma philofophie y perd tout fon Latin.
Or pour eftre incurable il n'eft pas neceffaire,
Patient en mon mal que ie m'y doiue plaire,

18

Au contraire il m'en fafche & m'en defplais fi fort
Que durant mon accez ie voudrois eftre mort :
Car lors qu'on me regarde, & qu'on me iuge vn poëte,
Et qui par confequent a la tefte mal faite,
Confus en mon efprit ie fuis plus defolé,
Que fi i'eftois maraut, ou ladre, ou verollé.
Encor' fi le tranfport dont mon ame eft faifie,
Auoit quelque refpect durant ma frenaifie,
Qu'il fe reglaft felon les lieux moins importans,
Ou qu'il fift choix des iours, des hommes ou du temps,
Et que lors que l'hyuer me renferme en la chambre,
Aux iours les plus glacez de l'engourdy Nouembre,
Apollon m'obfedaft, i'aurois en mon malheur,
Quelque contentement à flater ma douleur.
Mais aux iours les plus beaux de la faifon nouuelle
Que Zephire en fes rets furprend Flore la belle,
Que dans l'air les oyfeaux, les poiffons en la mer,
Se pleignent doucement du mal qui vient d'aymer,
Ou bien lors que Ceres de fourment fe couronne,
Ou que Bacchus foufpire amoureux de Pomone,
Ou lors que le faffran, la derniere des fleurs,
Dore le Scorpion de fes belles couleurs,
C'eft alors que la verue infolemment m'outrage,
Que la raifon forcee obeyt à la rage,
Et que fans nul refpect des hommes ou du lieu,
Qu'il faut que i'obeiffe aux fureurs de ce Dieu :
Comme en ces derniers iours les plus beaux de l'annee,
Que Cibelle eft par tout de fruicts enuironnee,
Que le payfant recueille empliffant à miliers

Greniers, granges, chartis, & caues & celiers,
Et que Iunon riant d'vne douce influance,
Rend fon œil fauorable aux champs qu'on enfemence,
Que ie me refoudois loing du bruit de Paris
Et du foing de la Cour ou de fes fauoris,
M'efgayer au repos que la campagne donne,
Et fans parler Curé, Doyen, Chantre, ou Sorbonne,
D'vn bon mot faire rire en fi belle faifon,
Vous, vos chiens & vos chats, & toute la maifon,
Et là dedans ces champs que la riuiere d'Oyfe,
Sur des arenes d'or en fes bors fe degoyfe,
(Seiour iadis fi doux à ce Roy qui deux fois
Donna Sydon en proye à fes peuples François)
Faire meint foubre-faut, libre de corps & d'ame,
Et froid aux appetis d'vne amoureufe flame,
Eftre vuide d'amour comme d'ambition,
Des gallands de ce temps horrible paffion.

Mais à d'autres reuers ma fortune eft tournee,
Dés le iour que Phœbus nous monftre la iournee,
Comme vn hiboux qui fuit la lumiere & le iour,
Ie me leue & m'en vay dans le plus creux feiour
Que Royaumont recelle en fes forefts fecrettes,
Des renards & des loups les ombreufes retraittes,
Et là malgré mes dents rongeant & rauaffant,
Poliffant les nouueaux, les vieux rapetaffant,
Ie fay des vers, qu'encore qu'Apollon les aduouë,
Dedans la Cour, peut eftre, on leur fera la mouë,
Ou s'ils font à leur gré bien faicts & bien polis,
I'auray pour recompence, ils font vrayment iolis :

Mais moy qui ne me reigle aux iugemens des hommes,
Qui dedans & dehors cognoy ce que nous ſommes,
Comme le plus ſouuent ceux qui ſçauent le moings,
Sont temerairement & iuges & teſmoings,
Pour blaſme ou pour louange ou pour froide parole,
Ie ne fay de leger banqueroute à l'eſcolle
Du bon homme Empedocle, où ſon diſcours m'apprend
Qu'en ce monde il n'eſt rien d'admirable & de grand
Que l'eſprit deſdaignant vne choſe bien grande,
Et qui Roy de ſoy-meſme à ſoy-meſme commande.
  Pour ceux qui n'ont l'eſprit ſi fort ny ſi trempé,
Afin de n'eſtre point de ſoy-meſme trompé,
Chacun ſe doibt cognoiſtre, & par vn exercice
Cultiuant ſa vertu deſraciner ſon vice,
Et cenſeur de ſoy-meſme auec ſoing corriger
Le mal qui croiſt en nous, & non le negliger,
Eſueiller ſon eſprit troublé de reſuerie;
Comme doncq' ie me plains de ma forcenerie,
Que par art ie m'efforce à regler ſes accés,
Et contre mes deffaux que i'intente vn procés,
Comme on voit par exemple en ces vers où i'accuſe
Librement le caprice où me porte la Muſe,
Qui me repaiſt de baye en ſes foux paſſe-temps,
Et malgré moy me faict aux vers perdre le temps.
Ils deuoient à propos taſcher d'ouurir la bouche,
Mettant leur iugement ſur la pierre de touche,
S'eſtudier de n'eſtre en leurs diſcours trenchans,
Par eux meſmes iugez ignares ou meſchans,
Et ne mettre ſans choix en égalle balance

Le vice, la vertu, le crime, l'infolence.
Qui me blafme auiourd'hui, demain il me louera,
Et peut eftre auffi toft il fe defaduouera.
La louange eft à prix, le hazard la debite,
Où le vice fouuent vaut mieux que le merite :
Pour moy ie ne fay cas ny ne me puis vanter
Ny d'vn mal ny d'vn bien que l'on me peut ofter.
Auecq' proportion fe depart la louange,
Autrement c'eft pour moy du baragouyn eftrange,
Le vrai me faict dans moy recognoiftre le faux,
Au poix de la vertu ie iuge les deffaux,
I'affine l'enuieux cent ans apres la vie,
Où l'on dit qu'en Amour fe conuertit l'Enuie :
Le Iuge fans reproche eft la Pofterité,
Le temps qui tout defcouure en fait la verité,
Puis la monftre à nos yeux, ainfi dehors la terre
Il tire les trefors, & puis les y referre.
Doncq' moy qui ne m'amufe à ce qu'on dit icy,
Ie n'ay de leurs difcours ny plaifir ny foucy,
Et ne m'efmeus non plus quand leur difcours fourvoye,
Que d'vn conte d'Vrgande & de ma mere l'Oye.
Mais puis que tout le monde eft aueugle en fon fait
Et que deffous la Lune il n'eft rien de parfait,
Sans plus fe controller quand à moy ie confeille
Qu'vn chacun doucement s'excufe à la pareille,
Laiffons ce qu'en refuant ces vieux foux ont efcrit,
Tant de philofophie embaraffe l'efprit,
Qui fe contraint au monde il ne vit qu'en torture,
Nous ne pouvons faillir fuiuant noftre nature.

Ie t'excufe Pierrot, de mefme excufe moy,
Ton vice eft de n'auoir ny Dieu, ny foy, ny loy,
Tu couures tes plaifirs auec l'hypocrifie,
Chupin fe taifant veut couurir fa ialoufie,
Rifon accroist fon bien d'vfure & d'interefts,
Selon ou plus ou moins Ian donne fes arrefts,
Et comme au plus offrant debite la Iuftice.
Ainfi fans rien laiffer vn chacun a fon vice,
Le mien eft d'eftre libre & ne rien admirer,
Tirer le bien du mal lors qu'il s'en peut tirer,
Sinon adoucir tout par vne indifference,
Et vaincre le mal-heur auecq' la patience,
Eftimer peu de gens, fuyure mon vercoquin,
Et mettre à mefme taux le noble & le coquin.
D'autre part ie ne puis voir vn mal fans m'en plaindre,
Quelque part que ce foit ie ne me puis contraindre.
Voyant vn chicaneur riche d'auoir vendu
Son deuoir à celuy qui deuft eftre pendu,
Vn Aduocat inftruire en l'vne & l'autre caufe,
Vn Lopet qui partis deffus partis propofe,
Vn Medecin remplir les limbes d'auortons,
Vn Banquier qui fait Rome icy pour fix teftons,
Vn Prelat enrichy d'intereft & d'vfure,
Plaindre fon bois faify pour n'eftre de mefure,
Vn Ian abandonnant femme, filles, & fœurs,
Payer mefmes en chair iufques aux rotiffeurs,
Rouffet faire le Prince, & tant d'autre myftere,
Mon vice eft, mon amy, de ne m'en pouuoir taire.
Or des vices où font les hommes attachez,

Comme des petits maux font les petits pechez,
Ainſi les moins mauuais ſont ceux dont tu retires
Du bien, comme il aduient le plus ſouuent des pires,
Au moins eſtimez tels : c'eſt pourquoi ſans errer,
Au ſage bien ſouuent on les peut deſirer,
Comme aux Preſcheurs l'audace à reprendre le vice,
La folie aux enfans, aux Iuges l'iniuſtice.
Vien doncq' & regardans ceux qui faillent le moins,
Sans aller rechercher ny preuues ny teſmoins,
Informans de nos faits ſans haine & ſans enuie,
Et iuſqu'au fond du ſac eſpluchons noſtre vie.
De tous ces vices là, dont ton cœur entaché
N'eſt veu par mes eſcris ſi librement touché,
Tu n'en peux retirer que honte & que dommage,
En vendant la Iuſtice, au Ciel tu fais outrage,
Le pauure tu deſtruis, la veufue & l'orphelin,
Et ruines chacun auecq' ton patelin,
Ainſi conſequemment de tout dont ie t'offence.
Et dont ie ne m'attens d'en faire penitence :
Car parlant librement ie pretens t'obliger
A purger tes deffaux, tes vices corriger,
Si tu le fais en fin, en ce cas ie merite,
Puis qu'en quelque façon mon vice te profite.





A Monfieur de Forqueuaus.

SATYRE XVI.

Pvisque le iugement nous croift par le dommage,
Il eft temps Forqueuaus, que ie deuienne fage,
Et que par mes trauaux i'apprenne à l'auenir
Comme en faifant l'amour on fe doit maintenir :
Apres auoir paffé tant & tant de trauerfes,
Auoir porté le ioug de cent beautez diuerfes,
Auoir en bon foldat combatu nuict & iour,
Ie dois eftre routier en la guerre d'Amour,
Et comme vn vieux guerrier blanchi deffous les armes
Sçauoir me retirer des plus chaudes alarmes,
Deftourner la fortune, & plus fin que vaillant,
Faire perdre le coup au premier affaillant,
Et fçauant deuenu par vn long exercice,
Conduire mon bonheur auec de l'artifice,
Sans courir comm' vn fou faizy d'aueuglement,
Que le caprice emporte, & non le iugement :
Car l'efprit en amour fert plus que la vaillance,
Et tant plus on s'efforce, & tant moins on auance.
Il n'eft que d'eftre fin & de foir, ou de nuit,
Surprendre fi l'on peut l'ennemy dans le lit.

Du temps que ma ieuneſſe à l'amour trop ardente
Rendoit d'affection mon ame violente,
Et que de tous coſtés ſans chois ou ſans raiſon
I'allois comme vn limier apres la venaiſon,
Souuent de trop de cœur i'ay perdu le courage,
Et piqué des douceurs d'vn amoureux viſage
I'ay ſi bien combatu, ſerré flanc contre flanc,
Qu'il ne m'en eſt reſté vne goutte de ſang :
Or ſage à mes deſpens i'eſquiue la bataille,
Sans entrer dans le champ i'attens que l'on m'aſſaille,
Et pour ne perdre point le renom que i'ay eu
D'vn bon mot du vieux temps ie couure tout mon ieu,
Et ſans eſtre vaillant ie veux que l'on m'eſtime.
Ou ſi parfois encor i'entre en [la] vieille eſcrime,
Ie gouſte le plaiſir ſans en eſtre emporté,
Et prens de l'exercice au pris de ma ſanté :
Ie reſigne aux plus forts ces grands coups de maitriſe,
Accablé ſous le fais ie ſuy toute entrepriſe,
Et ſans plus m'amuſer aux places de renom
Qu'on ne peut emporter qu'à force de Canon,
I'ayme vne amour facile & de peu de defenſe,
Si ie voi qu'on me rit, c'eſt là que ie m'auance,
Et ne me veux chaloir du lieu, grand ou petit,
La viande ne plaiſt que ſelon l'appetit.
Toute amour a bon gouſt pourueu qu'elle recrée
Et s'elle eſt moins louable, elle eſt plus aſſeurée :
Car quand le ieu déplait ſans ſoupçon, ou danger
De coups, ou de poiſon, il eſt permis changer.
Aymer en trop haut lieu vne Dame hautaine

C'eſt aimer en foucy le trauail, & la peine,
C'eſt nourrir ſon amour de reſpect, & de ſoin,
Ie ſuis ſaoul de ſeruir le chapeau dans le poing,
Et fuy plus que la mort l'amour d'vne grand Dame,
Touſiours comme vn forçat il faut eſtre à la rame,
Nauiger iour, & nuit, & ſans profit aucun
Porter tout ſeul le fais de ce plaiſir commun :
Ce n'eſt pas, Forqueuaus, cela que ie demande,
Car ſi ie donne vn coup, ie veux qu'on me le rende,
Et que les combatans à l'egal colierez,
Se donnent l'vn à l'autre autant de coups fourez :
C'eſt pourquoy ie recherche vne ieune fillette
Experte des longtemps à courir l'eguillette,
Qui ſoit viue & ardente au combat amoureux,
Et pour vn coup receu qui vous en rende deux.
La grandeur en amour eſt vice inſupportable,
Et qui ſert hautement eſt touſiours miſerable,
Il n'eſt que d'eſtre libre, & en deniers contans,
Dans le marché d'amour acheter du bon temps,
Et pour le prix commun choiſir ſa marchandiſe,
Ou ſi l'on n'en veut prendre au moins on en deuiſe,
L'on taſte, l'on manie & ſans dire combien,
On ſe peut retirer, l'obiect n'en couſte rien :
Au ſauoureux traffic de ceſte mercerie,
I'ay conſummé les iours les plus beaux de ma vie,
Marchant des plus ruſez & qui le plus ſouuent,
Payoit ſes creanciers de promeſſe & de vent,
Et encore n'eſtoit le hazard, & la perte,
I'en voudrois pour iamais tenir boutique ouuerte,

Mais la rifque m'en fafche & fi fort m'en deplaift
Qu'au malheur que ie crains ie poftpofe l'acqueft,
Si bien que redoutant la verolle & la goutte,
Ie banny ces plaifirs & leur fais banqueroutte,
Et refigne aux mignons, aueuglez en ce ieu,
Auecques les plaifirs tous les maux que i'ay eu,
Les boutons du printems, & les autres fleurettes
Que l'on cueille au iardin des douces amourettes,
Le Mercure, & l'eau fort me font à contre-cœur,
Ie hay l'eau de Gaiac, & l'eftoufante ardeur
Des fourneaux enfumez où l'on perd fa fubftance
Et où l'on va tirant vn homme en quinteffence.
C'eft pourquoy tout à coup ie me fuis retiré,
Voulant d'orefnauant demeurer affeuré,
Et comme vn marinier efchappé de l'orage,
Du haure feurement contempler le naufrage,
Ou fi par fois encor ie me remets en mer,
Et qu'vn œil enchanteur me contraigne d'aymer,
Combattant mes efprits par vne douce guerre
Ie veux en feureté nauiger terre à terre :
Ayant premierement vifité le vaiffeau,
S'il eft bien calfeutré, ou s'il ne prend point l'eau.
Ce n'eft pas peu de cas de faire vn long voyage,
Je tiens vn homme fous qui quitte le riuage,
Qui s'abandonne aux vents, & pour trop prefumer
Se commet aux hazards de l'amoureufe mer :
Expert en fes trauaux pour moy ie la detefte,
Et la fuy tout ainfi comme ie fuy la pefte.

Mais auſſi, Forqueuaus, comme il eſt mal-aiſé
Que noſtre eſprit ne ſoit quelquefois abuſé
Des appas enchanteurs de ceſt enfant volage,
Il faut vn peu baiſſer le col ſous le ſeruage,
Et donner quelque place aux plaiſirs ſauoureux :
Car c'eſt honte de viure & de n'eſtre amoureux :
Mais il faut en aymant s'aider de la fineſſe,
Et ſçauoir rechercher vne ſimple maiſtreſſe,
Qui ſans vous aſſeruir vous laiſſe en liberté,
Et ioigne le plaiſir auecq la ſeureté,
Qui ne ſache que c'eſt que d'eſtre courtiſee,
Qui n'ait de maint amour la poitrine embraſee,
Qui ſoit douce & nicette, & qui ne ſache pas.
Apprentiue au meſtier, que vallent les appas,
Que ſon œil, & ſon cœur parlent de meſme ſorte,
Qu'aucune affection hors de ſoy ne l'emporte,
Bref qui ſoit toute à nous, tant que la paſſion
Entretiendra nos ſens en ceſte affection :
Si parfois ſon eſprit ou le noſtre ſe laſſe
Pour moy ie ſuis d'auis que l'on change de place,
Qu'on ſe range autre part, & ſans regret aucun
D'abſence ou de meſpris que l'on ayme vn chacun :
Car il ne faut iurer aux beautez d'vne Dame,
Ains changer par le temps & d'amour & de flame.
C'eſt le change qui rend l'homme plus vigoureux,
Et qui iuſqu'au tombeau le faict eſtre amoureux :
Nature ſe maintient pour eſtre variable,
Et pour changer ſouuent ſon eſtat eſt durable :

Auſſi l'affection dure eternellement,
Pourueu ſans ſe laſſer qu'on change à tout moment,
De la fin d'vne amour l'autre naiſt plus parfaitte,
Comme on voit vn grand feu naiſtre d'vne bluette.





Satyre XVII.

Non non i'ay trop de cœur pour lafchement me rendre.
L'amour n'eft qu'vn enfant dont l'on fe peut deffendre,
Et l'homme qui flechit fous fa ieune valleur,
Rend par fes lafchetez coulpable fon malheur,
Il fe defait foy-mefme & foy-mefme s'outrage,
Et doibt fon infortune à fon peu de courage :
Or moy pour tout l'effort qu'il faffe à me domter.
Rebelle à fa grandeur ie le veux effronter,
Et bien qu'auec les Dieux on ne doiue debattre,
Comme vn nouueau Toitan fi le veux-ie combattre.
Auecq' le defefpoir ie me veux affeurer,
C'eft falut aux vaincuz de ne rien efperer.
Mais helas! c'en eft faict quand les places font prises
Il n'eft plus temps d'auoir recours aux entreprifes,
Et les nouueaux deffeins d'vn falut pretendu
Ne feruent plus de rien lors que tout eft perdu.
Ma raifon eft captiue en triomphe menee,
Mon ame déconfite au pillage eft donnee,
Tous mes fens m'ont laiffé feul & mal aduerty,
Et chacun s'eft rangé du contraire party,
Et ne me refte plus de la fureur des armes,
Que des cris, des fanglots, des foufpirs & des larmes.
Dont ie fuis fi troublé qu'encor ne fçay-ie pas

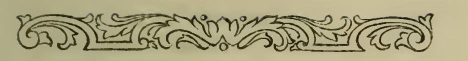
Où pour trouuer ſecours ie tourneray mes pas.
Auſſi pour mon ſalut que doi ie plus attendre,
Et quel ſage conſeil en mon mal puis-ie prendre,
S'il n'eſt rien icy bas de doux & de clement,
Qui ne tourne viſage à mon contentement ?
S'il n'eſt aſtre eſclairant en la nuict ſolitaire,
Ennemy de mon bien qui ne me ſoit contraire,
Qui ne ferme l'oreille à mes cris furieux :
Il n'eſt pour moy là haut ny clemence, ny Dieux,
Au Ciel comme en la terre il ne faut que i'attende
Ny pitié ny faueur au mal qui me commande :
Car encor' que la dame en qui ſeule ie vy,
M'ait auecque douceur ſous ſes loix aſſeruy,
Que ie ne puiſſe croire en voyant ſon viſage,
Que le Ciel l'ait formé ſi beau pour mon dommage,
Ny moins qu'il ſoit poſſible en ſi grande beauté
Qu'auecque la douceur loge la cruauté,
Pourtant toute eſperance en mon ame chancelle,
Il ſuffit pour mon mal que ie la trouue belle.
Amour qui pour obiect n'a que mes deſplaiſirs,
Rend tout ce que i'adore ingrat à mes deſirs,
Toute choſe en aymant eſt pour moy difficile,
Et comme mes ſouſpirs ma peine eſt infertile,
D'autre part ſçachant bien qu'on n'y doit aſpirer,
Aux cris i'ouure la bouche & n'oſe ſouſpirer,
Et ma peine eſtouffée auecques le ſilence,
Eſtant plus retenue a plus de violence.
Trop heureux ſi i'auois en ce cruel tourment,
Moins de diſcretion & moins de ſentiment,

Ou ſans me relaſcher à l'effort du martyre,
Que mes yeux, ou ma mort, mon amour peuſſent dire.
Mais ce cruel enfant inſolent deuenu,
Ne peut eſtre à mon mal plus longtemps retenu,
Il me contrainct aux pleurs, & par force m'arrache
Les cris qu'au fond du cœur la reuerence cache.
Puis doncq' que mon reſpect peut moins que ſa douleur
Ie laſche mon diſcours à l'effort du mal-heur,
Et pouſſé des ennuis dont mon ame eſt atteinte,
Par force ie vous fais ceſte piteuſe plainte,
Qu'encore ne rendrois ie en ces derniers efforts,
Si mon dernier ſouſpir ne la iette dehors.
Ce n'eſt pas toutesfois que pour m'eſcouter plaindre,
Ie taſche par ces vers à pitié vous contraindre,
Ou rendre par mes pleurs voſtre œil moins rigoureux,
La plainte eſt inutile à l'homme mal-heureux :
Mais puis qu'il plaiſt au Ciel par vos yeux que ie meure,
Vous direz que mourant ie meurs à la bonne heure.
Et que d'aucun regret mon treſpas n'eſt ſuiuy,
Sinon de n'eſtre mort le iour que ie vous vy,
Si diuine & ſi belle, & d'attrais ſi pourueuë.
Ouy ie deuois mourir des trais de voſtre veuë.
Auec mes triſtes iours mes miſeres finir,
Et par feu comme Hercule immortel deuenir,
I'euſſe bruſlant là haut en des flammes ſi claires,
Rendu de vos regards tous les Dieux tributaires,
Qui ſeruant comme moy de trophee à vos yeux,
Pour vous aymer en terre euſſent quitté les Cieux.
Eterniſant par tout ceſte haute victoire,

I'euſſe engraué là haut leur honte & voſtre gloire,
Et comme en vous ſeruant aux pieds de vos Autels,
Ils voudroient pour mourir n'eſtre point immortels.
Heureuſement ainſi i'euſſe peu rendre l'ame,
Apres ſi bel effect d'vne ſi belle flamme,
Auſſi bien tout le temps que i'ay veſcu depuis,
Mon cœur geſné d'amour n'a veſcu qu'aux ennuis.
Depuis de iour en iour s'eſt mon ame enflammee.
Qui n'eſt plus que d'ardeur & de peine animee,
Sur mes yeux eſgarez ma triſteſſe ſe lit,
Mon age auant le temps par mes maux s'enuieillit.
Au gré des paſſions mes amours ſont contraintes.
Mes vers bruſlans d'amour ne reſonnent que plaintes,
De mon cœur tout fletry l'allegreſſe s'enfuit,
Et mes triſtes penſers comme oyſeaux de la nuict,
Volant dans mon eſprit à mes yeux ſe preſentent,
Et comme ils ſont du vray du faux ils m'eſpouuantent,
Et tout ce qui repaſſe en mon entendement,
M'apporte de la crainte & de l'eſtonnement :
Car ſoit que ie vous penſe ingrate ou ſecourable,
La playe de vos yeux eſt touiiours incurable,
Touſiours faut il perdant la lumiere & le iour,
Mourir dans les douleurs ou les plaiſirs d'amour.
Mais tandis que ma mort eſt encore incertaine
Attendant qui des deux mettra fin à ma peine,
Ou les douceurs d'amour, ou bien voſtre rigueur.
Ie veux ſans fin tirer les ſouſpirs de mon cœur,
Et deuant que mourir ou d'vne ou d'autre ſorte,
Rendre en ma paſſion ſi diuine & ſi forte,

Vn viuant tefmoignage à la pofterité,
De mon amour extrefme, & de voftre beauté,
Et par mille beaux vers que vos beaux yeux m'infpirent,
Pour voftre gloire atteindre où les fçauans afpirent,
Et rendre memorable aux fiecles à venir,
De vos rares vertus le noble fouuenir.





Elegie Zelotipiqve.

Bien que ie ſçache au vray tes façons & tes ruſes,
I'ay tant & ſi long temps excuſé tes excuſes,
Moy-meſme ie me ſuis mille fois démenty,
Eſtimant que ton cœur par douceur diuerty,
Tiendroit ſes laſchetez à quelque conſcience :
Mais en fin ton humeur force ma patience.
I'accuſe ma foibleſſe, & ſage à mes deſpens,
Si ie t'aymay iadis ores ie m'en repens,
Et briſant tous ces nœuds, dont i'ay tant fait de conte,
Ce qui me fut honneur m'eſt ores vne honte,
Penſant m'oſter l'eſprit, l'eſprit tu m'as rendu.
I'ay regaigné ſur moy ce que i'auois perdu,
Ie tire vn double gain d'vn ſi petit dommage,
Si ce n'eſt que trop tard ie ſuis deuenu ſage,
Toutes-fois le bon-heur nous doibt rendre contans,
Et pourueu qu'il nous vienne il vient touſiours à temps.
Mais i'ay doncq' ſupporté de ſi lourdes iniures,
I'ay doncq' creu de ſes yeux les lumieres pariures,
Qui me naurant le cœur me promettoient la paix,
Et donné de la foy à qui n'en eut iamais!
I'ay doncq' leu d'autre main ſes lettres contre-faites,
I'ay doncq' ſçeu ſes façons, recogneu ſes deffaites,

Et comment elle endort de douceur ſa maiſon,
Et trouue à s'excuſer quelque fauce raiſon,
Vn procés, vn accord, quelque achapt, quelques ventes,
Viſites de couſins, de freres, & de tantes,
Pendant qu'en autre lieu ſans femmes & ſans bruiɛ̃t,
Sous pretexte d'affaire elle paſſe la nuiɛ̃t :
Et cependant aueugle en ma peine enflammee,
Ayant ſçeu tout cecy ie l'ay touſiours aymee,
Pauure ſot que ie ſuis, ne deuoy-ie à l'inſtant
Laiſſer là ceſte ingrate & ſon cœur inconſtant?
  Encor' ſeroit ce peu ſi d'amour emportee,
Ie n'auois à ſon teint, & ſa mine affettee,
Leu de ſa paſſion les ſignes euidans,
Que l'amour imprimoit en ſes yeux trop ardans,
Mais qu'eſt il de beſoin d'en dire d'auantage,
Iray-ie rafraichir ſa honte & mon dommage ?
A quoy de ſes diſcours diray-ie le deffaut,
Comme pour me piper elle parle vn peu haut,
Et comme baſſement à ſecretes volees,
Elle ouure de ſon cœur les flames recelees,
Puis ſa voix rehauſſant en quelques mots ioyeux,
Elle cuide charmer les ialoux curieux,
Faiɛ̃t vn conte du Roy, de la Reyne, & du Louure,
Quand malgré que i'en aye amour me le découure,
Me déchifre auſſi-toſt ſon diſcours indiſcret,
(Helas! rien aux ialoux ne peut eſtre ſecret)
Me fait veoir de ſes traits l'amoureux artifice,
Et qu'aux ſoupçons d'amour trop ſimple eſt ſa malice,
Ces heurtemens de pieds en feignant de s'aſſeoir,

Faire ſentir ſes gands, ſes cheueux, ſon mouchoir,
Ces rencontres de mains, & mille autres careſſes,
Qu'vſent à leurs amans les plus douces maiſtreſſes,
Que ie tais par honneur craignant qu'auecq' le ſien
En vn diſcours plus grand i'engageaſſe le mien.
Cherche doncq' quelque ſot au tourment inſenſible
Qui ſouffre ce qui m'eſt de ſouffrir impoſſible,
Car pour moy i'en ſuis las (ingrate) & ie ne puis
Durer plus longuement en la peine où ie ſuis.
Ma bouche inceſſamment aux plaintes eſt ouuerte,
Tout ce que i'apperçoy ſemble iurer ma perte,
Mes yeux touſiours pleurans de tourment éueillez,
Depuis d'vn bon ſommeil ne ſe ſont veuz ſillez,
Mon eſprit agité fait guerre à mes penſees,
Sans auoir repoſé vingt nuicts ſe ſont paſſees,
Ie vais comme vn Lutin deça delà courant,
Et ainſi que mon corps mon eſprit eſt errant.
Mais tandis qu'en parlant au feu qui me ſurmonte,
Ie deſpeins en mes vers ma douleur & ta honte,
Amour dedans le cœur m'aſſaut ſi viuement,
Qu'auecque tout deſdain ie perds tout iugement.
Vous autres que i'emploie à l'eſpier ſans ceſſe,
Au logis, en viſite, au ſermon, à la Meſſe,
Cognoiſſant que ie ſuis amoureux & ialoux,
Pour flatter ma douleur que ne me mentez-vous ?
Ha pourquoy m'eſtes-vous, à mon dam, ſi fidelles,
Le porteur eſt faſcheux de faſcheuſes nouuelles,
Defferez à l'ardeur de mon mal furieux,
Feignez de n'en rien voir, & vous fermez les yeux.

Si dans quelque maiſon ſans femme elle s'arreſte,
S'on luy fait au Palais quelque ſigne de teſte,
S'elle rit à quelqu'vn, s'elle appelle vn valet,
S'elle baille en cachete ou reçoyue vn poullet,
Si dans quelque recoin quelque vieille incogneue,
Marmotant vn Pater luy parle ou la ſaluë,
Déguiſez en le fait, parlez m'en autrement,
Trompant ma ialouſie & voſtre iugement,
Dites moy qu'elle eſt chaſte, & qu'elle en a la gloire,
Car bien qu'il ne ſoit vray ſi ne le puis-ie croire,
De contraires efforts mon eſprit agité,
Douteux s'en court de l'vne à l'autre extremité,
La rage de la hayne & l'amour me tranſporte,
Mais i'ay grand peur enfin que l'amour ſoit plus forte.
Surmontons par meſpris ce deſir indiſcret,
Au moins s'il ne ſe peut l'aymeray-ie à regret,
Le bœuf n'ayme le ioug que toutesfois il traine,
Et meſlant ſagement mon amour à la hayne,
Donnons luy ce que peut ou que doit receuoir
Son merite égallé iuſtement au deuoir.
En Conſeiller d'Eſtat de diſcours ie m'abuſe,
Vn Amour violent aux raiſons ne s'amuſe,
Ne ſçay ie que ſon œil ingrat à mon tourment,
Me donnant ce deſir m'oſta le iugement?
Que mon eſprit bleſſé nul bien ne ſe propoſe,
Qu'aueugle & ſans raiſon ie confonds toute choſe,
Comme vn homme inſenſé qui s'emporte au parler,
Et deſſigne auec l'œil mille chaſteaux en l'air.
C'en eſt fait pour iamais la chance en eſt iettee.

D'vn feu ſi violent mon ame eſt agittee,
Qu'il faut bon-gré, mal-gré laiſſer faire au deſtin
Heureux ſi par la mort i'en puis eſtre à la fin,
Et ſi ie puis mourant en ceſte freneſie,
Voir mourir mon amour auecq' ma ialouſie.
Mais Dieu que me ſert il en pleurs me conſommer,
Si la rigueur du Ciel me contrainct de l'aymer?
Où le Ciel nous incline à quoy ſert la menace?
Sa beauté me rappelle où ſon deffaut me chaſſe,
Aymant & deſdaignant par contraires efforts,
Les façons de l'eſprit & les beautez du corps:
Ainſi ie ne puis viure auec elle, & ſans elle.
Ha Dieu que fuſſes-tu ou plus chaſte ou moins belle,
Ou peuſſes-tu congnoiſtre, & voir par mon treſpas,
Qu'auecque ta beauté ton humeur ne ſied pas:
Mais ſi ta paſſion eſt ſi forte & ſi viue,
Que des plaiſirs des ſens ta raiſon ſoit captiue,
Que ton eſprit bleſſé ne ſoit maiſtre de ſoy,
Ie n'entends en cela te preſcrire vne loy,
Te pardonnant par moy ceſte fureur extreſme,
Ainſi comme par toy ie l'excuſe en moy meſme:
Car nous ſommes tous deux en noſtre paſſion,
Plus dignes de pitié que de punition.
Encor en ce mal-heur où tu te precipites,
Doibs-tu par quelque ſoin t'obliger tes merites,
Cognoiſtre ta beauté, & qu'il te faut auoir,
Auecques ton Amour eſgard à ton deuoir,
Mais ſans diſcretion tu vas à guerre ouuerte,
Et par ſa vanité triumphant de ta perte,

Il monſtre tes faueurs, tout haut il en diſcourt,
Et ta honte & ſa gloire entretiennent la Court.
Cependant me iurant tu m'en dis des iniures,
O Dieux! qui ſans pitié puniſſez les pariures,
Pardonnez à Madame, ou changeant vos effects.
Vengez pluſtoſt ſur moy les pechez qu'elle a faicts.
S'il eſt vray ſans faueur que tu l'eſcoutes plaindre,
D'où vient pour ſon reſpect que l'on te voit contraindre,
Que tu permets aux ſiens lire en tes paſſions,
De veiller iour & nuict deſſus tes actions,
Que touſiours d'vn vallet ta carroſſe eſt ſuiuie,
Qui rend comme eſpion compte exact de ta vie,
Que tu laiſſe vn chacun pour plaire à ſes ſoupçons,
Et que parlant de Dieu tu nous faits des leçons,
Nouuelle Magdelaine au deſert conuertie,
Et iurant que ta flamme eſt du tout amortie,
Tu pretends finement par ceſte mauuaitié,
Luy donner plus d'Amour, à moy plus d'amitié:
Et me cuidant tromper tu voudrois faire accroire,
Auecque faux ferments que la neige fuſt noire.
Mais comme tes propos, ton art eſt deſcouuert,
Et chacun en riant en parle à cœur ouuert,
Dont ie creue de rage, & voyant qu'on te blaſme,
Trop ſenſible en ton mal de regret ie me paſme,
Ie me ronge le cœur, ie n'ay point de repos,
Et voudrois eſtre ſourd pour l'eſtre à ces propos.
Ie me hay de te voir ainſi meſeſtimee,
T'aymant ſi dignement i'ayme ta renommee,
Et ſi ie ſuis ialoux ie le ſuis ſeulement

De ton honneur, & non de ton contentement.
Fay tout ce que tu fais, & plus s'il ſe peut faire,
Mais choiſi pour le moins ceux qui ſe peuuent taire.
Quel beſoin peut-il eſtre, inſenſée en Amour,
Ce que tu fais la nuict, qu'on le chante le iour?
Ce que fait vn tout ſeul, tout vn chacun le ſçache?
Et monſtres en Amour ce que le monde cache?
Mais puis que le Deſtin à toy m'a ſçeu lier,
Et qu'oubliant ton mal ie ne puis t'oublier,
Par ces plaiſirs d'Amour tout confits en delices,
Par tes apas iadis à mes vœuz ſi propices,
Par ces pleurs que mes yeux & les tiens ont verſez,
Par mes ſouſpirs, au vent ſans profit diſperſez,
Par les Dieux qu'en pleurant tes ſermens appellerent,
Par tes yeux qui l'eſprit par les miens me volerent,
Et par leurs feux ſi clairs & ſi beaux à mon cœur,
Excuſe par pitié ma ialouſe rancœur,
Pardonne par mes pleurs au feu qui me commande :
Si mon peché fut grand ma repentance eſt grande,
Et voy dans le regret dont ie ſuis conſommé,
Que i'euſſe moins failly, ſi i'euſſe moins aymé.

AVTRE.

Aymant comme i'aymois que ne deuois ie craindre?
Pouuois ie eſtre aſſeuré qu'elle ſe deuſt contraindre?
Et que changeant d'humeur au vent qui l'emportoit,

Elle euſt pour moy ceſſé d'eſtre ce qu'elle eſtoit ?
Que laiſſant d'eſtre femme inconſtante & legere,
Son cœur traiſtre à l'Amour, & ſa foy menſongere.
Se rendant en vn lieu l'eſprit plus arreſté,
Peuſt au lieu du menſonge aymer la verité.
Non ie croyois tout d'elle, il faut que ie le die,
Et tout m'eſtoit ſuſpect horſmis la perfidie,
Ie craignois tous ſes traits que i'ai ſçeu du depuis,
Ses iours de mal de teſte, & ſes ſecrettes nuicts,
Quand ſe diſant malade & de fieure enflammee,
Pour moy tant ſeullement ſa porte eſtoit fermée,
e craignois ſes attrais, ſes ris, & ſes couroux,
Et tout ce dont Amour allarme les ialoux.
Mais la voyant iurer auecq' tant d'aſſeurance,
Ie l'aduoüe, il eſt vray, i'eſtois ſans deffiance :
Auſſi qui pouuoit croire apres tant de ferments,
De larmes, de ſouſpirs, de propos vehements
Dont elle me iuroit que iamais de ſa vie,
Elle ne permettroit d'vn autre eſtre ſeruie,
Qu'elle aymoit trop ma peine, & qu'en ayant pitié,
Ie m'en deuois promettre vne ferme amitié :
Seulement pour tromper le ialoux populaire,
Que ie deuois, conſtant, en mes douleurs me taire,
Me feindre touſiours libre, ou bien me captiuer,
Et quelqu'autre perdant, ſeule la conſeruer.
Cependant deuant Dieu dont elle a tant de crainte,
Au moins comme elle dict ; ſa parole eſtoit feinte.
Et le Ciel luy ſeruit en ceſte trahiſon,
D'infidele moyen pour tromper ma raiſon.

Et puis il eſt des Dieux teſmoins de nos parolles,
Non, non, il n'en eſt point, ce ſont contes friuolles
Dont ſe repaiſt le peuple, & dont l'antiquité
Se ſeruit pour tromper noſtre imbecilité:
S'il y auoit des Dieux, ils ſe vengeroient d'elle,
Et ne la voiroit on ſi fiere ny ſi belle,
Ses yeux s'obſcurciroient qu'elle a tant pariurez,
Son teint ſeroit moins clair, ſes cheueux moins dorez
Et le Ciel pour l'induire à quelque penitence,
Marqueroit ſur ſon front ſon crime & leur vengeance.
  Ou s'il y a des Dieux ils ont vn cœur de chair,
Ainſi que nous d'amour ils ſe laiſſent toucher,
Et de ce ſexe ingrat excuſant la malice,
Pour vne belle femme ils n'ont point de Iuſtice.





Impvissance

Imitation d'Ouide.

Quoy? ne l'auois ie affez en mes vœuz deſiree,
N'eſtoit elle affez belle, ou affez bien paree?
Eſtoit elle à mes yeux ſans grace & ſans appas?
Son ſang eſtoit il point iſſu d'vn lieu trop bas?
Sa race, ſa maiſon n'eſtoit elle eſtimee,
Ne valoit elle point la peine d'eſtre aymee?
Inhabile au plaiſir n'auoit-elle dequoy?
Eſtoit elle trop laide, ou trop belle pour moy?
Ha! cruel ſouuenir, cependant ie l'ay euë,
Impuiſſant que ie ſuis en mes bras toute nuë,
Et n'ay peu le voulans tous deux eſgallement,
Contenter nos deſirs en ce contentement:
Au ſurplus à ma honte, Amour, que te diray-ie?
Elle mit en mon col ſes bras plus blancs que neige,
Et ſa langue mon cœur par ma bouche embraſée,
Me ſuggerant la manne en ſa leure amaſſee,
Sa cuiſſe ſe tenoit en la mienne enlaſſee,
Les yeux luy petilloient d'vn deſir langoureux,
Et ſon ame exiloit maint ſouſpir amoureux,
Sa langue en begayant d'vne façon mignarde,
Me diſoit: mais mon cœur qu'eſt ce qui vous retarde?
N'auroy-ie point en moy quelque choſe qui peuſt

Offencer vos deſirs, ou bien qui vous depleuſt?
Ma grace, ma façon, ha! Dieu ne vous plaiſt-elle?
Quoy? n'ay-ie aſſez d'amour, ou ne ſuis-ie aſſez belle?
Cependant de la main animant ſes diſcours,
Ie trompois impuiſſant ſa flamme & mes amours,
Et comme vn tronc de bois, charge lourde & peſante,
Ie n'auois rien en moy de perſonne viuante:
Mes membres languiſſans perclus & refroidis,
Par ſes attouchemens n'eſtoient moins engourdis.
Mais quoy? que deuiendrai ie en l'extreſme vieilleſſe,
Et ſi las! ie ne puis & ieune & vigoureux,
Sauourer la douceur du plaiſir amoureux.
Ha! i'en rougis de honte & dépite mon âge,
Age de peu de force & de peu de courage,
Qui ne me permet pas en ceſt accouplement,
Donner ce qu'en amour peut donner vn amant:
Car, Dieu! ceſte beauté par mon deffaut trompee,
Se leua le matin de ſes larmes trempee,
Que l'amour de deſpit eſcouloit par ſes yeux,
Reſſemblant à l'Aurore alors qu'ouurant les Cieux,
Elle ſort de ſon lict hargneuſe & depitee,
D'auoir ſans vn baiſer conſommé la nuictee,
Quand baignant tendrement la terre de ſes pleurs,
De chagrain & d'amour elle en iette ſes fleurs.
Pour flater mon deffaut: Mais que me ſert la gloire,
De mon amour paſſee, inutile memoire,
Quand aymant ardemment, & ardemment aymé,
Tant plus ie combatois, plus i'eſtois animé:
Guerrier infatigable, en ce doux exercice,

Par dix ou douze fois ie r'entrois en la lice,
Où vaillant & adroit apres auoir brifé,
Des Cheualiers d'amour, i'eftois le plus prifé;
Mais de ceft accident ie fais vn mauuais conte.
Si mon honneur paffé m'eft ores vne honte,
Et fi le fouuenir trop prompt de m'outrager,
Par le plaifir receu ne me peut foulager.
O ciel ! il falloit bien qu'enforcelé ie fuffe,
Ou trop ardent d'Amour que ie ne m'apperceuffe
Que l'œil d'vn enuyeux nos deffeins empefchoit,
Et fur mon corps perclus fon venim efpandoit :
Mais qui pourroit atteindre au point de fon merite.
Veu que toute grandeur pour elle eft trop petite,
Si par l'egal ce charme a force contre nous,
Autre que Iupiter n'en peut eftre ialoux.
Luy feul comme enuyeux d'vne chofe fi belle,
Par l'emulation feroit feul digne d'elle.
Hé ! quoy ? là haut au Ciel mets tu les armes bas.
Amoureux Iupiter, que ne viens tu ça bas,
Iouir d'vne beauté fur les autres aymable,
Affez de tes Amours n'a caqueté la fable :
C'eft ores que tu dois en amour vif & pront,
Te mettre encore vn coup les armes fur le front,
Cacher ta deité deffous vn blanc plumage,
Prendre le feint femblant d'vn Satyre fauuage,
D'vn ferpent, d'vn cocu, & te répendre encor,
Alambiqué d'amour, en groffes gouttes d'or.
Et puis que fa faueur à moy feul octroyee,
Indigne que ie fuis fuft fi mal employee,

Faueur qui de mortel m'euſt fait égal aux Dieux,
Si le Ciel n'euſt eſté ſur mon bien enuieux.
Mais encor tout bouillant en mes flames premieres.
De quels vœuz redoublez & de quelles prieres,
Iray-ie derechef les Dieux ſollicitant,
Si d'vn bienfait nouueau i'en attendois autant?
Si mes deffauts paſſez leurs beautez meſcontentent,
Et ſi de leurs bien-faicts ie croy qu'ils s'en repentent.
Or quand ie penſe ! ô Dieu quel bien m'eſt aduenu,
Auoir veu dans vn lict ſes beaux membres à nu,
La tenir languiſſante entre mes bras couchee,
De meſme affection la voir eſtre touchee,
Me baiſer haletant d'amour & de deſir,
Par ſes chatouillemens reſueiller le plaiſir,
Ha ! Dieux, ce ſont des traicts ſi ſenſibles aux ames,
Qu'ils pourroient l'amour meſme eſchauffer de leurs flames,
Si plus froid que la mort ils ne m'euſſent trouué,
Des myſteres d'amour, amant trop reprouué.
Ie l'auois cependant viue d'amour extreſme,
Mais ſi ie l'eus ainſi elle ne m'euſt de meſme,
O mal heur ! & de moy elle n'euſt ſeulement
Que des baiſers d'vn frere, & non pas d'vn amant.
En vain cent & cent fois, ie m'efforce à luy plaire,
Non plus qu'à mon deſir ie n'y puis ſatisfaire,
Et la honte pour lors qui me ſaiſit le cœur,
Pour m'acheuer de peindre eſteigniſt ma vigueur.
Comme elle recognuſt, femme mal ſatisfaite,
Qu'elle perdoit ſon temps, du lict elle ſe iette,
Prend ſa iupe, ſe lace, & puis en ſe mocquant,

D'vn ris, & de ces motz, elle m'alla picquant :
Non ! ſi i'eſtois laſciue, ou d'Amour occupée,
Ie me pourrois faſcher d'auoir eſté trompée,
Mais puis que mon deſir n'eſt ſi vif, ne ſi chaud.
Mon tiede naturel m'oblige à ton defaut :
Mon Amour ſatis-faicte ayme ton impuiſſance,
Et tire de ta faute aſſez de recompence,
Qui touſiours dilayant m'a faict par le deſir,
Eſbatre plus long temps à l'ombre du plaiſir.
Mais eſtant la douceur par l'effort diuertie,
La faueur à la fin rompit ſa modeſtie,
Et dit en eſclatant, pourquoy me trompes-tu ?
A quoy ton impudence a venté ta vertu ?
Si en d'autres Amours ta vigueur s'eſt vſée ?
Quel honneur reçois tu de m'auoir abuſée ?
Aſſez d'autres propos le deſpit luy dictoit,
Le feu de ſon deſdain par ſa bouche ſortoit.
En fin voulant cacher ma honte & ſa colere,
Elle couurit ſon front d'vne meilleure chere,
Se conſeille au miroir, ſes femmes appella,
Et ſe lauant les mains, le faict diſſimula.
Belle, dont la beauté ſi digne d'eſtre aymée
Euſt rendu des plus mortz la froideur enflamée ;
Ie confeſſe ma honte, & de regret touché,
Par les pleurs que i'eſpands i'accuſe mon peché,
Peché d'autant plus grand que grande eſt ma ieuneſſe,
Si homme i'ay failly, pardonnez moy, Deeſſe :
I'auouë eſtre fort grand le crime que i'ay fait,
Pourtant iuſqu'à la mort, ſi n'auoy ie forfait,

Si ce n'eſt qu'à preſent qu'à vos pieds ie me iette,
Que ma confeſſion vous rende ſatisfaicte,
Ie ſuis digne des maux que vous me preſcrirez,
I'ay meurtry, i'ay vollé, i'ay des vœuz pariurez,
Trahy les Dieux benins, inuentez à ces vices,
Comme eſtranges forfaicts, des eſtranges ſupplices,
O beauté faictes en tout ainſi qu'il vous plaiſt.
Si vous me condamnez à mourir ie ſuis preſt,
La mort me ſera douce, & d'autant plus encore,
Si ie meurs de la main de celle que i'adore.
Auant qu'en venir là, au moins ſouuenez vous,
Que mes armes, non moy cauſent voſtre courrouz,
Que Champion d'Amour entré dedans la lice,
Ie n'eus aſſez d'haleine à ſi grand exercice,
Que ie ne ſuis chaſſeur iadis tant approuué,
Ne pouuant redreſſer vn deffaut retrouué :
Mais d'où viendroit cecy, ſeroit-ce point maiſtreſſe,
Que mon eſprit du corps precedaſt la pareſſe,
Ou que par le deſir trop prompt & vehement,
I'allaſſe auec le temps le plaiſir conſommant ?
Pour moy, ie n'en ſçay rien en ce fait tout m'abuſe,
Mais enfin, ô beauté, receuez pour excuſe,
S'il vous plaiſt, de rechef que ie rentre en l'aſſaut,
I'eſpere auec vſure amender mon deffaut.





Sur le trefpas de Monfieur Pafferat.

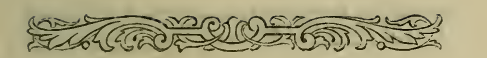
Pafferat, le feiour & l'honneur des Charites,
Les delices de Pinde, & fon cher ornement,
Qui loing du monde ingrat que bien heureux tu quittes,
Comme vn autre Apollon, reluis au firmament,

Afin que mon deuoir s'honore en tes merites,
Et mon nom par le tien viue eternellement.
Que dans l'eternité ces paroles efcrites
Seruent à nos neueux comme d'vn teftament.

Pafferat fut vn Dieu foubs humaine femblance,
Qui vid naiftre & mourir les Mufes en la France.
Qui de fes doux accords leurs chanfons anima :

Dans le champ de fes vers fut leur gloire femee,
Et comme vn mefme fort leur fortune enferma.
Ils ont à vie égalle, égalle renommee.





Stanses.

Le tout puiſſant Iupiter
Se ſert de l'Aigle à porter
Son foudre parmy la nuë :
Et Iunon du haut des Cieux,
Sur ſes Paons audacieux,
Eſt ſouuent icy venuë.

Saturne a pris le Corbeau
Noir meſſager du tombeau,
Mars l'Eſperuier ſe referue.
Phœbus les Cygnes a pris,
Les Pigeons ſont à Cipris,
Et la Chouette à Minerue.

Ainſi les Dieux ont eſleu
Tels oyſeaux qui leur ont pleu ;
Priappe qui ne voit goute,
Hauſſant ſon rouge muſeau,
A taſtons, pour ſon oyſeau,
Print vn aſnon qui vous f.....





La C. P.

Infame baſtard de Cythere,
Fils ingrat d'vne ingrate mere,
Auorton, traiſtre & deguiſé.
Si ie t'ay ſuiuy des l'enfance
De quelle ingrate recompence
As tu mon ſeruice abuſé ?

Mon cas fier de mainte conqueſte
En Eſpagnol portoit la teſte
Triomphant, ſuperbe & vainqueur,
Que nul effort n'euſt ſceu rabattre.
Maintenant laſche & ſans combatre
Faiɛ̃t la cane, & n'a plus de cœur.

De tes Autels vne Preſtreſſe
L'a reduiɛ̃t en telle detreſſe
Le voyant au choc obſtiné,
Qu'entouré d'onguent & de linge,
Il m'eſt auis de voir vn ſinge
Comme vn enfant embeguiné.

Sa façon robuſte & raillarde
Pend l'aureille & n'eſt plus gaillarde,

Son teint vermeil n'a point d'efclat.
De pleurs il fe noye la face,
Et faict auffi laide grimace
Qu'vn boudin creué dans vn plat.

Auffy penaud qu'vn chat qu'on chaftre.
Il demeure dans fon emplaftre,
Comme en fa coque vn limaçon,
En vain d'arraffer il effaye,
Encordé comme vne lamproye
Il obeyt au caueçon.

Vne faliue mordicante
De fa narine diftillante
L'vlcere fi fort par dedans,
Que crachant l'humeur qui le pique
Il baue comme vn pulmonique
Qui tient la mort entre fes dents.

Apollon dés mon âge tendre
Pouffé du courage d'apprendre
Aupres du ruiffeau Parnaffin,
Si ie t'inuocqué pour Poëte;
Ores en ma douleur fecrete
Ie t'inuocque pour medecin.

Seuere Roy des deftinees,
Mefureur des viftes annees,
Cœur du monde, œil du firmament,

Toy qui prefides à la vie.
Garis mon cas ie te fupplie
Et le conduis à fauuement.

Pour recompenfe dans ton Temple,
Seruant de memorable exemple
Aux ioüeurs qui viendront apres.
I'appendray la mefme figure
De mon cas malade en peinture
Ombragé d'ache & de cyprés.





Sur le portraict d'vn Poëte couronné.

Graueur vous deuiez auoir ſoin
De mettre deſſus ceſte teſte,
Voyant qu'elle eſtoit d'vne beſte,
Le lien d'vn botteau de foin.

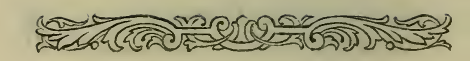
RESPONSE.

Ceux qui m'ont de foin couronné,
M'ont fait plus d'honneur que d'iniure,
Sur du foin Ieſus-Criſt eſt né,
Mais ils ignorent l'eſcripture.

REPLIQVE.

Tu as vne mauuaiſe grace,
Le foin dont tu fais ſi grand cas,
Pour Dieu n'eſtoit en ceſte place,
Car Ieſus-Criſt n'en mangeoit pas :
Mais bien pour ſeruir de repas
Au premier aſne de ta race.





Contre vn amoureux tranſy.

Pourquoy perdez vous la parole,
Auſſi toſt que vous rencontrez
Celle que vous idolatrez?
Deuenant vous meſme vne idole,
Vous eſtes là ſans dire mot,
Et ne faictes rien que le ſot.

Par la voix Amour vous ſuffoque,
Si vos ſouſpirs vont au deuant,
Autant en emporte le vent :
Et voſtre Déeſſe s'en mocque
Vous iugeant de meſme imparfaict
De la parole & de l'effect.

Penſez vous la rendre abatuë
Sans voſtre faict luy déceler ?
Faire les doux yeux ſans parler,
C'eſt faire l'Amour en tortuë :
La belle faict bien de garder
Ce qui vaut bien le demander.

Voulez vous en la violence
De voſtre longue affection

Monſtrer vne diſcretion?
Si on la voit par le ſilence,
Vn tableau d'Amoureux tranſi
Le peut bien faire tout ainſi.

Souffrir mille & mille trauerſes,
N'en dire mot, pretendre moins,
Donner ſes tourmens pour teſmoins
De toutes ſes peines diuerſes,
Des coups n'eſtre point abbatu,
C'eſt d'vn aſne auoir la vertu.





Qvatrains.

Si des maux qui vous font la guerre
Vous voulez guerir deſormais,
Il faut aller en Angleterre
Où les loups ne viennent iamais.

Ie n'ay peu rien voir qui me plaiſe
Dedans les Pſalmes de Marot :
Mais i'ayme bien ceux là de Beze,
En les chantant ſans dire mot.

Ie croy que vous auez faict vœu
D'aymer & parent & parente ;
Mais puis que vous aymez la Tante,
Eſpargnez au moins le nepueu.

Le Dieu d'Amour ſe deuoit peindre
Auſſy grand comme vn autre Dieu,
N'eſtoit qu'il luy ſuffit d'atteindre
Iuſqu'à la piece du milieu.

Ceſte femme à couleur de bois
En tout temps peut faire potage :
Car dans ſa manche ell' a des poix,
Et du beure ſur ſon viſage.



Discovrs

Au Roy.

Il eſtoit preſque iour, & le ciel ſouriant
Blanchiſſoit de clairté les peuples d'Oriant.
L'Aurore aux cheueux d'or, au viſage de roſes
Deſia comme à demy decouuroit toutes choſes,
Et les oyſeaux, perchez en leur feuilleux ſeiour,
Commençoient s'eueillant à ſe plaindre d'amour :
Quand ie vis en ſurſaut, vne beſte effroyable,
Choſe eſtrange à conter, toutesfois veritable,
Qui plus qu'vne Hydre affreuſe à ſept gueulles meuglant,
Auoit les dens d'acier, l'œil horrible, & ſanglant,
Et preſſoit à pas torts vne Nymphe fuyante,
Qui reduite aux abois, plus morte que viuante,
Halétante de peine, en ſon dernier recours,
Du grand Mars des François imploroit le ſecours,
Embraſſoit ſes genoux, & l'appellant aux armes,
N'auoit autre diſcours que celuy de ſes larmes.

Ceſte Nimphe eſtoit d'âge, & ſes cheueux meſlez
Flotoient au gré du vent, ſur ſon dos aualez.
Sa robe eſtoit d'azur, où cent fameuſes villes
Eleuoient leurs clochers ſur des plaines fertilles,
Que Neptune aroſoit de cent fleuues épars.

Qui difperfoient le viure aux gens de toutes pars.
Les vilages epais fourmilloient par la plaine,
De peuple & de betail la campagne eftoit plaine,
Qui s'employant aux ars meloient diuerfement,
La fertile abondance auecque l'ornement :
Tout y reluifoit d'or, & fur la broderie
Eclatoit le brillant de mainte piererie.
La mer aux deux coftés cefte ouurage bordoit :
L'Alpe de la main gauche en biais s'epandoit
Du Rhain iufqu'en Prouence, & le mont qui partage
D'auecque l'Efpagnol le François heritage,
De l'Aucate à Bayonne en cornes fe hauffant,
Monftroit fon front pointu de neges blanchiffant.
Le tout eftoit formé d'vne telle maniere,
Que l'art ingenieux excedoit la matiere.
Sa taille eftoit Augufte, & fon chef couronné,
De cent fleurs de lis d'or eftoit enuironné.
Ce grand Prince voyant le foucy qui la greue,
Touché de pieté, la prend & la releue,
Et de feux eftoufant ce funefte animal,
La deliura de peur auffi-toft que de mal,
Et purgeant le venin dont elle eftoit fi plaine,
Rendit en vn inftant la Nimphe toute faine.
Ce Prince ainfi qu'vn Mars en armes glorieux,
De palmes ombrageoit fon chef victorieux,
Et fembloit de fes mains au combat animées,
Comme foudre ietter la peur dans les armées.
Ses exploits acheuez en fes armes viuoient :
Là les camps de Poytou d'vne part s'éleuoient,

Qui ſuperbes ſembloient s'honorer en la gloire
D'auoir premiers chanté ſa premiere victoire.
Diepe de l'autre part ſur la mer s'alongeoit,
Où par force il rompoit le camp qui l'aſſiegeoit,
Et pouſſant plus auant ſes troupes epanchées
Le matin en chemiſe il ſurprit les tranchées.
Là Paris deliuré de l'Eſpagnole main,
Se dechargeoit le col de ſon ioug inhumain.
La campagne d'Iury ſur le flanc cizellée,
Fauoriſoit ſon prince au fort de la meſlée,
Et de tant de Ligueurs par ſa dextre vaincus
Au Dieu de la bataille apendoit les eſcus.
Plus haut eſtoit Vandome, & Chartres, & Pontoiſe,
Et l'Eſpagnol defait à Fontaine Françoiſe,
Où la valeur du foible emportant le plus fort
Fiſt voir que la vertu ne craint aucun effort.
Plus bas deſſus le ventre au naif contrefaite
Eſtoit pres d'Amiens la honteuſe retraite
Du puiſſant Archiduc, qui creignant ſon pouuoir,
Creut que c'eſtoit en guerre aſſez que de le voir.
Deçà delà luitoit mainte troupe rangée,
Mainte grande cité gemiſſoit aſſiegée,
Où ſi toſt que le fer l'en rendoit poſſeſſeur,
Aux rebelles vaincus il vſoit de douceur,
Vertu rare au vainqueur, dont le courage extreme
N'a gloire en la fureur que ſe vaincre ſoy-meſme.
Le cheſne, & le laurier ceſt ouurage ombrageoit,
Où le peuple deuot ſous ſes loys ſe rangeoit,
Et de vœus, & d'ençens, au ciel faiſoit priere

De conferuer fon Prince en fa vigueur entiere.
Maint puiffant ennemy domté par fa vertu,
Languiffoit dans les fers fous fes pieds abatu,
Tout femblable à l'enuie à qui l'eftrange rage
De l'heur de fon voifin enfielle le courage,
Hideufe, bazanée, & chaude de rancœur,
Qui ronge fes poulmons, & fe mache le cœur.
Apres quelque priere en fon cœur prononcée,
La Nimphe en le quittant au ciel s'eft elancée,
Et fon corps dedans l'air demourant fufpendu :
Ainfi comme vn Milan fur fes aifles tendu,
S'arefte en vne place, où changeant de vifage,
Vn brullant eguillon luy pique le courage ;
Son regard eftincelle, & fon cerueau tremblant
Ainfi comme fon fang d'horreur fe va troublant :
Son eftommac pantois fous la chaleur friffonne.
Et chaude de l'ardeur qui fon cœur epoinçonne,
Tandis que la fureur precipitoit fon cours.
Veritable Prophete elle fait ce difcours.
Peuple, l'obiet piteux du refte de la terre,
Indocile à la paix, & trop chaud à la guerre,
Qui fecond en partis, & leger en deffeins,
Dedans ton propre fang fouilles tes propres mains,
Entens ce que ie dis, atentif à ma bouche,
Et qu'au plus vif du cœur ma parolle te touche.
Depuis qu'irreuerent enuers les Immortels,
Tu taches de mépris l'Eglife & fes autels,
Qu'au lieu de la raifon gouuerne l'infolence.
Que le droit alteré n'eft qu'vne violence,

Que par force le foible eſt foullé du puiſſant.
Que la ruſe rauit le bien à l'innocent,
Et que la vertu ſaincte en public mépriſée,
Sert aux ieunes de maſque, aux plus vieux de riſée.
(Prodige monſtrueux) & ſans reſpect de foy,
Qu'on s'arme ingratement au mépris de ſon Roy,
La Iuſtice, & la paix, triſtes & deſolées,
D'horreur ſe retirant au ciel s'en ſont volées :
Le bon-heur auſſi toſt à grand pas les ſuiuit.
Et depuis de bon œil le Soleil ne te vit.
Quelque orage touſiours qui s'éleue à ta perte,
A comme d'vn brouillas ta perſonne couuerte,
Qui touſiours preſt à fondre en échec te retient,
Et mal-heur ſur mal-heur à chaque heure te vient.
On a veu tant de fois la ieuneſſe trompée
De tes enfans paſſez au tranchant de l'eſpée,
Tes filles ſans honneur errer de toutes pars,
Ta maiſon & tes biens ſaccagez des Soldars,
Ta femme inſolemment d'entre tes bras rauie,
Et le fer tous les iours s'atacher à ta vie.
Et cependant aueugle en tes propres effets,
Tout le mal que tu ſens, c'eſt toy qui te le faits;
Tu t'armes à ta perte, & ton audace forge
L'eſtoc dont furieux tu te coupes la gorge.
Mais quoy tant de mal-heurs te ſuffiſent-ils pas?
Ton Prince comme vn Dieu, te tirant du treſpas,
Rendit de tes fureurs les tempeſtes ſi calmes,
Qu'il te fait viure en paix à l'ombre de ſes palmes :
Aſtrée en ſa faueur demeure en tes citez,

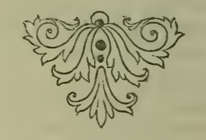
D'hommes, & de betail les champs sont habitez :
Le Paysant n'ayant peur des bannieres estranges,
Chantant coupe ses bleds, riant fait ses vandanges.
Et le Berger guidant son troupeau bien noury
Enfle sa cornemuse en l'honneur de Henry.
Et toy seul cependant, oubliant tant de graces,
Ton aise trahissant de ses biens tu te lasses.
Vien ingrat, respon-moy, quel bien esperes tu.
Apres auoir ton Prince en ses murs combatu?
Apres auoir trahi pour de vaines chimeres,
L'honneur de tes ayeux, & la foy de tes peres?
Apres auoir cruel tout respect violé,
Et mis à l'abandon ton pays desolé?
Atten tu que l'Espaigne, auecq' son ieune Prince,
Dans son monde nouueau te donne vne Prouince?
Et qu'en ces trahisons, moins sage deuenu,
Vers toy par ton exemple il ne soit retenu?
Et qu'ayant dementy ton amour naturelle,
A luy plus qu'à ton Prince il t'estime fidelle?
Peut estre que ta race, & ton sang violent,
Issu comme tu dis d'Oger, ou de Roland,
Ne te veut pas permetre encore ieune d'age
Qu'oysif en ta maison se rouille ton courage,
Et rehaussant ton cœur que rien ne peut ployer,
Te fait chercher vn Roy qui te puisse employer,
Qui la gloire du ciel, & l'effroy de la terre,
Soit comme vn nouueau Mars indomtable à la guerre,
Qui sçache en pardonnant les discords étoufer,
Par clemence aussi grand, comme il est par le fer.

Cours tout le monde entier de Prouince en Prouince,
Ce que tu cherches loing habite en noſtre Prince.
Mais quels exploits ſi beaux a fait ce ieune Roy,
Qu'il faille pour ſon bien que tu fauces ta foy,
Trahiſſes ta patrie, & que d'iniuſtes armes,
Tu la combles de ſang, de meurtres & de larmes?
Si ton cœur conuoiteux eſt ſi vif, & ſi chaud,
Cours la Flandre, où iamais la guerre ne defaut,
Et plus loing ſur les flancs d'Autriche & d'Alemagne.
De Turcs, & de turbans enionche la campagne,
Puis tout chargé de coups, de vielleſſe, & de biens,
Reuien en ta maiſon mourir entre les tiens.
Tes fils ſe mireront en ſi belles depouilles,
Les vieilles au foyer en fillant leurs quenouilles,
En chanteront le conte, & braue en argumens.
Quelque autre Iean de Mun en fera des Romans.
Ou ſi trompant ton Roy tu cours autre fortune,
Tu trouueras ingrat toute choſe importune,
A Naples, en Sicille, & dans ces autres lieux,
Où l'on t'aſſignera, tu ſeras odieux,
Et l'on te fera voir, auecq' ta conuoitiſe,
Qu'apres les trahiſons les traiſtres on mepriſe.
Les enfans étonnez s'enfuiront te voiant,
Et l'Artiſan mocqueur, aux places t'efroyant,
Rendant par ſes brocards ton audace flétrie,
Dira, ce traiſtre icy nous vendit ſa patrie,
Pour l'eſpoir d'vn Royaume en Chimeres conçeu,
Et pour tous ſes deſſeins du vent il a reçeu.
Ha! que ces Paladins viuans dans mon Hiſtoire,

Non comme toy touchez d'vne batarde gloire
Te furent differens, qui courageux partout,
Tindrent fidellement mon enſeigne debout,
Et qui ſe repandant ainſi comme vn tonnerre,
Le fer dedans la main firent trembler la terre,
Et tant de Roys Payens ſous la Croix deconfis,
Afferuirent vaincus aux pieds du Crucifis,
Dont les bras retrouſſez, & la teſte panchée,
De fers honteuſement au triumphe atachée
Furent de leur valeur teſmoins ſi glorieux,
Que les noms de ces preux en ſont eſcris aux Cieux.
Mais ſi la pieté, de ton cœur diuertie,
En toy pauure inſenſé n'eſt du tout amortie,
Si tu n'as tout à fait reietté loing de toy
L'amour, la charité, le deuoir, & la ſoy,
Ouure tes yeux fillez, & voy de quelle ſorte
D'ardeur precipité la rage te tranſporte,
T'enuelope l'eſprit, t'eſgarant inſenſé,
Et iuge l'auenir par le ſiecle paſſé.
Si toſt que ceſte Nimphe en ſon dire enflamée,
Pour finir ſon propos eut la bouche fermée,
Plus haute s'eleuant dans le vague des Cieux,
Ainſi comme vn éclair diſparut à nos yeux,
Et ſe monſtrant Déeſſe en ſa fuite ſoudaine,
La place elle laiſſa de parfum toute plaine,
Qui tombant en roſée aux lieux les plus prochains,
Reconforta le cœur & l'eſprit des humains.
Henry le cher ſuget de nos ſainctes prieres,
Que le Ciel reſeruoit à nos peines dernieres,

Pour rétablir la France au bien non limité
Que le Destin promet à son eternité,
Apres tant de combats, & d'heureuses victoires.
Miracles de noz tans, honneur de noz Histoires.
Dans le port de la paix, Grand Prince puisses-tu.
Mal-gré tes ennemis exercer ta vertu :
Puisse estre à ta grandeur le Destin si propice,
Que ton cœur de leurs trets rebouche la malice,
Et s'armant contre toy puisses-tu d'autant plus
De leurs efforts domter le flus & le reflus,
Et comme vn saint rocher opposant ton courage.
En écume venteuse en dissiper l'orage,
Et braue t'éleuant par dessus les dangers
Estre l'amour des tiens, l'effroy des estrangers.
  Attendant que ton fils instruit par ta vaillance,
De sous tes étendars sortant de son enfance,
Plus fortuné que toy, mais non pas plus vaillant.
Aille les Othomans iusqu'au Caire assaillant,
Et que semblable à toy foudroyant les armées
Il cueille auecq' le fer les Palmes idumées,
Puis tout flambant de gloire en France reuenant.
Le Ciel mesme là haut de ses faits s'etonnant,
Qu'il epande à tes pieds les depouilles conquises,
Et que de leurs drapeaux il pare noz Eglises.
  Alors raieunissant au recit de ses faits,
Tes desirs, & tes vœus en ses œuures parfaits,
Tu ressentes d'ardeur ta vielleffe eschauffée,
Voyant tout l'Vniuers nous seruir de trophée.
  Puis n'estant plus icy chose digne de toy,

Ton fils du monde entier reſtant paiſible Roy,
Sous tes modelles ſaincts & de paix, & de guerre,
Il regiſſe puiſſant en Iuſtice la terre,
Quand apres vn long-tans ton Eſprit glorieux
Sera des mains de Dieu couronné dans les Cieux.





Plainte.

En quel obſcur ſéiour le Ciel m'a-t-il reduit,
Mes beaux iours ſont voilez d'vne effroyable nuit,
Et dans vn meſme inſtant comme l'herbe fauchee,
Ma ieuneſſe eſt ſeichee.

Mes diſcours ſont changez en funebres regrets,
Et mon ame d'ennuis eſt ſi fort eſperduë,
Qu'ayant perdu Madame en ces triſtes foreſts,
Ie crie, & ne ſçay point ce qu'elle eſt deuenuë.

O bois ! ô prez ! ô monts ! qui me fuſtes iadis
En l'Auril de mes iours, vn heureux Paradis,
Quand de mille douceurs la faueur de Madame
Entretenoit mon ame,

Or que la triſte abſence en l'Enfer où ie ſuis,
D'vn piteux ſouuenir me tourmente & me tuë,
Pour conſoler mon mal & flater mes ennuis,
Hélas ! reſpondez-moi, qu'eſt-elle deuenuë ?

Où ſont ces deux beaux yeux ? que ſont-ils deuenus ?
Où ſont tant de beautez, d'Amours & de Vénus,
Qui regnoient dans ſa veuë, ainſi que dans mes veines.
Les ſoucis & les peines ?

Hélas ! fille de l'air qui ſens ainſi que moy,
Dans les priſons d'Amour ton ame detenuë,
Compagne de mon mal aſſiſte mon émoy,
Et reſponds à mes cris, qu'eſt-elle deuenuë ?

Ie voy bien en ce lieu triſte & deſeſperé
Du naufrage d'amour ce qui m'eſt demeuré.
Et bien que loin d'icy le deſtin l'ait guidee,
Ie m'en forme l'idee.

Ie voy dedans ces fleurs les treſors de ſon teint,
La fierté de ſon ame en la mer toute eſmeuë,
Tout ce qu'on voit icy viuement me la peint,
Mais il ne me peint pas ce qu'elle eſt deuenuë.

Las voici bien l'endroit où premier ie la vy,
Où mon cœur de ſes yeux ſi doucement rauy,
Reiettant tout reſpect deſcouurit à la belle,
Son amitié fidelle.

Ie reuoy bien le lieu mais ie ne reuoy pas
La Reyne de mon cœur qu'en ce lieu i'ai perduë,
O bois ! ô prés ! ô monts ! ſes fidelles eſbats,
Helas ! reſpondez-moy, qu'eſt-elle devenue ?

Durant que ſon bel œil ces lieux embelliſſoit.
L'agreable Printemps ſous ſes pieds floriſſoit.
Tout rioit aupres d'elle, & la terre paree
Eſtoit enamouree.

Ores que le malheur nous en a ſçeu priuer,
Mes yeux touſiours moüillez d'vne humeur continuë
Ont changé leurs ſaiſons en la ſaiſon d'hyuer
N'ayant ſçeu découurir ce qu'elle eſt deuenuë.

Mais quel lieu fortuné ſi long temps la retient?
Le Soleil qui s'abſente au matin nous reuient.
Et par vn tour reglé ſa cheuelure blonde
Eſclaire tout le monde.

Si toſt que ſa lumiere à mes yeux ſe perdit,
Elle eſt comme vn eſclair pour iamais diſparuë.
Et quoy que i'aye faict malheureux & maudit
Ie n'ay peu deſcouurir ce qu'elle eſt deuenuë.

Mais Dieu, i'ay beau me plaindre, & touſiours ſoupirer
I'ay beau de mes deux yeux deux fontaines tirer,
I'ay beau mourir d'amour & de regret pour elle,
Chacun me la recelle.

O bois! ô prez! ô monts! ô vous qui la cachez!
Et qui contre mon gré l'auez tant retenuë,
Si iamais de pitié vous vous viſtes touchez,
Hélas! reſpondez-moi, qu'eſt-elle deuenuë?

Fut-il iamais mortel ſi malheureux que moy ?
Ie ly mon infortune en tout ce que ie voy,
Tout figure ma perte, & le Ciel & la Terre
A l'enuy me font guerre.

Le regret du paſſé cruellement me point.
Et rend, l'obiet preſent, ma douleur plus aiguë,
Mais las ! mon plus grand mal eſt de ne ſçauoir point
Entre tant de malheurs, ce qu'elle eſt deuenuë.

Ainſi de toutes parts ie me ſens aſſaillir,
Et voyant que l'eſpoir commence à me faillir,
Ma douleur ſe rengrege, & mon cruel martyre
S'augmente & deuient pire.

Et ſi quelque plaiſir s'offre deuant mes yeux,
Qui penſe conſoler ma raiſon abattuë,
Il m'afflige, & le Ciel me feroit odieux,
Si là haut i'ignorois ce qu'elle eſt deuenuë.

Geſné de tant d'ennuis, ie m'eſtonne comment
Enuironné d'Amour & du faſcheux tourment,
Qu'entre tant de regrets ſon abſence me liure,
Mon eſprit a peu viure.

Le bien que i'ay perdu me va tyranniſant,
De mes plaiſirs paſſez mon ame eſt combattuë,
Et ce qui rend mon mal plus aigre & plus cuiſant,
C'eſt qu'on ne peut ſçauoir ce qu'elle eſt deuenuë.

Et ce cruel penser qui ſans ceſſe me ſuit,
Du traiċt de ſa beauté me pique iour et nuiċt,
Me grauant en l'eſprit la miſerable hiſtoire
D'vne ſi courte gloire.

Et ces biens qu'en mes maux encor il me faut voir
Rendroient d'vn peu d'eſpoir mon ame entretenuë,
Et m'y conſolerois ſi ie pouuois ſçauoir
Ce qu'ils ſont deuenus & qu'elle eſt deuenuë.

Plaiſirs ſi toſt perdus, helas! où eſtes vous?
Et vous chers entretiens qui me ſembliez ſi doux.
Où eſtes-vous allez? & où s'eſt retiree
Ma belle Cytheree?

Ha triſte ſouuenir d'vn bien ſi toſt paſſé,
Las! pourquoy ne la voy-ie? ou pourquoy l'ay-ie veuë?
Ou pourquoy mon eſprit d'angoiſſes oppreſſé,
Ne peut-il deſcouurir ce qu'elle eſt deuenuë.

En vain, hélas! en vain, la vas-tu dépaignant
Pour flatter ma douleur, ſi le regret poignant
De m'en voir ſeparé d'autant plus me tourmente
Qu'on me la repreſente.

Seulement au ſommeil i'ay du contentement,
Qui la fait voir preſente à mes yeux toute nuë,
Et chatouille mon mal d'vn faux reſſentiment,
Mais il ne me dit pas ce qu'elle eſt deuenuë.

Encor ce bien m'afflige, il n'y faut plus ſonger,
C'eſt ſe paiſtre de vent que la nuiɛ̃t s'alleger
D'vn mal qui tout le iour me pourſuit & m'outrage
D'vne impiteuſe rage.

Retenu dans des nœuds qu'on ne peut deſlier,
Il faut priué d'eſpoir que mon cœur s'eſuertuē
Ou de mourir bien toſt, ou bien de l'oublier,
Puis qu'on ne peut ſçauoir ce qu'elle eſt deuenuē.

Comment! que ie l'oublie? Ha Dieux ie ne le puis,
L'oubly n'efface point les amoureux ennuis
Que ce cruel tyran a graué dans mon ame
En des lettres de flame.

Il me faut par la mort finir tant de douleurs.
Ayons donc à ce point l'ame bien reſoluē,
Et finiſſant nos iours finiſſons nos malheurs,
Puisqu'on ne peut ſçauoir ce qu'elle eſt deuenuē.

Adieu donc clairs Soleils, ſi diuins & ſi beaux,
Adieu l'honneur ſacré des foreſts & des eaux,
Adieu monts, adieu prez, adieu campagne verte
De vos beautez deſerte.

Las! receuez mon ame en ce dernier adieu,
Puis que de mon mal-heur ma fortune eſt vaincuē.
Miſerable amoureux ie vay quiter ce lieu,
Pour ſçauoir aux Enfers ce qu'elle eſt deuenuē.

Ainſi dit Amiante alors que de ſa voix
Il entama les cœurs des roches & des bois.
Plorant & ſouſpirant la perte d'Iacee,
L'obiet de ſa penſee.

Affin de la trouuer, il s'encourt au treſpas,
Et comme ſa vigueur peu à peu diminuẽ,
Son ombre plore & crie en deſcendant là bas,
Eſprits, hé! dites-moy, qu'eſt-elle deuenuẽ?





ODE.

Iamais ne pourray-ie bannir
Hors de moy l'ingrat ſouuenir
De ma gloire ſi toſt paſſee?
Touſiours pour nourrir mon ſoucy,
Amour cet enfant ſans mercy,
L'offrira-t-il à ma penſee?

Tiran implacable des cœurs,
De combien d'ameres langueurs
As-tu touché ma fantaſie?
De quels maux m'as-tu tourmenté,
Et dans mon eſprit agité,
Que n'a point fait la ialouſie?

Mes yeux aux pleurs accouſtumez,
Du ſommeil n'eſtoient plus fermez,
Mon cœur fremiſſoit ſous la peine,
A veu d'œil mon teint iauniſſoit,
Et ma bouche qui gemiſſoit,
De ſouſpirs eſtoit touſiours pleine.

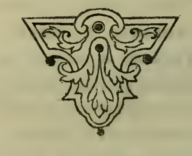
Aux caprices abandonné,
I'errois d'vn efprit forcené.
La raifon cedant à la rage,
Mes fens des defirs emportez
Flottoient confus de tous coftez.
Comme vn vaiffeau parmy l'orage.

Blafphemant la terre & les Cieux.
Mefmes ie m'eftois odieux
Tant la fureur troubloit mon ame,
Et bien que mon fang amaffé
Autour de mon cœur fuft glaffé
Mes propos n'eftoient que de flame.

Penfif, frenetique, & refuant,
L'efprit troublé, la tefte au vent,
L'œil hagard, le vifage blefme,
Tu me fis tous maux efprouuer
Et fans iamais me retrouuer
Ie m'allois cherchant en moy mefme.

Cependant lors que ie voulois
Par raifon enfreindre tes loix
Rendant ma flame refroidie,
Pleurant i'accufay ma raifon,
Et trouuay que la guerifon
Eft pire que la maladie.

Vn regret penſif & confus
D'auoir eſté & n'eſtre plus
Rend mon ame aux douleurs ouuerte,
A mes deſpens las! ie voy bien
Qu'vn bon-heur comme eſtoit le mien
Ne ſe cognoiſt que par la perte.





Sonnet

Sur la mort de M. Rapin.

Paſſant, cy giſt Rapin, la gloire de ſon age,
Superbe honneur de Pinde & de ſes beaux ſecrets,
Qui viuant ſurpaſſa les Latins & les Grecs,
Soit en profond ſçauoir ou douceur de langage.

Eterniſant ſon nom auecq' maint haut ouurage,
Au futur il laiſſa mille poignants regrets
De ne pouuoir attaindre, ou de loin ou de près,
Au but où le porta l'eſtude & le courage.

On dit, & ie le croy, qu'Apollon fut ialoux,
Le voyant comme vn Dieu reueré parmi nous,
Et qu'il miſt de rancœur ſi-toſt fin à ſa vie.

Conſidere, paſſant, quel il fuſt icy-bas,
Puiſque ſur ſa vertu les dieux eurent enuie,
Et que tous les humains y pleurent ſon treſpas.





Discovrs

D'vne vieille Maquerelle.

Depuis que ie vous ay quitté
Ie m'en ſuis allé depité,
Voire auſſi remply de colere
Qu'vn voleur qu'on meine en gallere,
Dans vn lieu de mauuais renom
Où iamais femme n'a dict non,
Et là ie ne vis que l'hoſteſſe,
Ce qui redoubla ma triſteſſe,
Mon amy, car i'auois pour lors
Beaucoup de graine dans le corps.
Ceſte vieille branſlant la teſte,
Me dit excuſez, c'eſt la feſte
Qui fait que l'on ne trouue rien,
Car tout le monde eſt Iean de bien,
Et ſi i'ay promis en mon ame
Qu'à ce iour pour euiter blaſme,
Ce peché ne ſeroit commis.
Mais vous eſtes de nos amis,
Parmanenda ie vous le iure,
Il faut, pour ne vous faire iniure,
Apres meſme auoir eu le ſoing
De venir chez nous de ſi loing,
Que ma chambriere i'enuoye

Iufques à l'efcu de Sauoye :
Là mon amy tout d'vn plain faut
On trouuera ce qu'il vous faut.
Que i'ayme les hommes de plume,
Quand ie les voy mon cœur s'allume.
Autresfois i'ay parlé Latin,
Difcourons vn peu du deftin,
Peut-il forcer les profeffies,
Les pourceaux ont-ils des veffies,
Dittes nous quel autheur efcrit
La naiffance de l'Antechrift.
O le grand homme que Virgille,
Il me fouuient de l'Euangile
Que le preftre a dit auiourd'huy :
Mais vous prenez beauçoup d'ennuy.
Ma feruante eft vn peu tardiue,
Si faut-il vrayment qu'elle arriue
Dans vn bon quart d'heure d'icy,
Elle m'en fait toufiours ainfi.
En attendant prenez vn fiege
Vos efcarpins n'ont point de liege,
Voftre collet fait vn beau tour,
A la guerre de Mont-contour
On ne portoit point de rotonde.
Vous ne voulez pas qu'on vous tonde.
Les chofes grands font de faifon,
Ie fus autrefois de maifon
Docte, bien parlante, & habille
Autant que fille de la ville,

Ie me faifois bien decroter,
Et nul ne m'entendoit peter,
Que ce ne fut dedans ma chambre.
I'auoy toufiours vn collier d'ambre,
Des gands neufs, mes foulliers noircis.
I'euffe peu captiuer Narcis.
Mais hélas ! eftant ainfi belle
Ie ne fus pas long temps pucelle.
Vn cheualier d'authorité
Achepta ma virginité.
Et depuis auec vne drogue.
Ma mere qui faifoit la rogue
Quand on me parloit de cela
En trois iours me repucela.
I'eftois faicte à fon badinage :
Apres pour feruir au mefnage,
Vn prelat me vouiut auoir,
Son argent me mit en deuoir
De le feruir, & de luy plaire,
Toute chofe requiert falaire :
Puis apres voyant en effect
Mon pucelage tout refait,
Ma mere en fon meftier fçauante.
Me mit vne autrefois en vente,
Si bien qu'vn ieune treforier.
Fut le troifiefme aduenturier
Qui fit boüillir noftre marmite :
I'apris autresfois d'vn Hermite
Tenu pour vn fçauant parleur,

Qu'on peut defrober vn voleur,
Sans fe charger la confcience,
Dieu m'a donné cefte fcience.
Ceft homme auffi riche que lait,
Me fit efpoufer fon vallet,
Vn homme qui fe nommoit Blaife.
Ie ne fus onc tant à mon aife
Qu'à l'heure que ce gros manant
Alloit les reftes butinant,
Non pas feulement de fon maiftre,
Mais du cheualier & du preftre.
De ce cofté i'eus mille frans,
Et i'auoisià depuis deux ans
Auec ma petite pratique,
Gaigné de quoy leuer boutique
De tauernier à Mont-lhéry
Où naquift mon pauure mary.
Helas! que c'eftoit vn bon homme,
Il auoit efté iufqu'à Rome,
Il chantoit comme vn roffignol,
Il sçauoit parler espagnol
Il ne receuoit point d'efcornes
Car il ne porta point les cornes,
Depuis qu'auecques luy ie fus.
Il auoit les membres touffus,
Le poil eft vn figne de force,
Et ce figne a beaucoup d'amorce,
Parmy les femmes du meftier.
Il eftoit bon arbaleftrier,

Sa cuiſſe eſtoit de belle marge,
Il auoit l'eſpaule bien large,
Il eſtoit ferme de roignons,
Non comme ces petits mignons,
Qui font de la ſaincte nitouche,
Auſſi toſt que leur doigt vous touche,
Ils n'oſent pouſſer qu'à demy.
Celui-là pouſſoit en amy,
Et n'auoit ny muſcle ny veine
Qu'il ne pouſſaſt ſans perdre haleine :
Mais tant & tant il a pouſſé,
Qu'en pouſſant il eſt treſpaſſé.
Soudain que ſon corps fuſt en terre.
L'enfant amour me fit la guerre,
De façon que pour mon amant,
Ie prins vn bateleur Normant,
Lequel me donna la verrolle,
Puis luy pretay ſur ſa parole,
Auant que ie cogneuſſe rien
A ſon mal, preſque tout mon bien.
Maintenant nul de moy n'a cure,
Ie fleſchy aux loix de nature,
Ie ſuis auſſi ſeiche qu'vn os,
Ie ferois peur aux huguenos
En me voyant ainſi ridee,
Sans dents & la gorge bridee.
S'ils ne mettoient nos viſions
Au rang de leurs deriſions.
Ie ſuis vendeuſe de chandelle

Il ne s'en voit point de fidelle,
En leur eſtat, comme ie ſuis,
Ie cognois bien ce que ie puis,
Ie ne puis aimer la ieuneſſe
Qui veut auoir trop de fineſſe,
Car les plus fines de la cour
Ne me cachent point leur amour.
Telle va ſouuent à l'Egliſe
De qui ie cognois la feintiſe,
Telle qui veut ſon fait nier
Dit que c'eſt pour communier,
Mais la choſe m'eſt indiquee,
C'eſt pour eſtre communiquee
A ſes amys par mon moyen
Comme Heleine fuſt au Troyen.
  Quand la vieille ſans nulle honte.
M'euſt acheué ſon petit conte,
Vn commiſſaire illec paſſa,
Vn ſergent la porte pouſſa,
Sans attendre la chambriere
Ie ſortis par l'huis de derriere,
Et m'en allay chez le voiſin
Moitié figue & moitié raiſin,
N'ayant ny triſteſſe ny ioye
De n'auoir point trouué la proye.



Epitaphe de Regnier.

I'ay vefcu fans nul penfement,
Me laiffant aller doucement
A la bonne loy naturelle,
Et fi m'eftonne fort pourquoy
La mort ofa fonger à moy,
Qui ne fongeay iamais à elle.





OEVVRES POSTHVMES.



Satyre.

N'avoir crainte de rien, & ne rien efpérer,
Amy, c'eft ce qui peut les hommes bien-heurer:
I'ayme les gens hardis, dont l'ame non commune.
Morgant les accidens, fait tefte à la fortune,
Et voyant le foleil de flamme reluifant,
La nuit au manteau noir les Aftres conduifant,
La Lune fe mafquant de formes differentes,
Faire naître les mois en fes courfes errantes,
Et les Cieux fe mouvoir par refforts difcordans,
Les vns chauds tempérez, & les autres ardens,
Qui ne s'emouvant point, de rien n'ont l'ame atteinte,
Et n'ont en les voyant, efperance ni crainte.
Mefme fi pefle mefle avec les Elemens,
Le Ciel d'airain tomboit iufques aux fondemens,
Et que tout fe froiffaft d'vne étrange tempefte,
Les efclats fans frayeur leur frapperoyent la tefte.
Combien moins les affauts de quelque paffion

Dont le bien & le mal n'eſt qu'vne opinion?
  Ni les honneurs perdus, ni la richeſſe acquiſe
N'auront ſur ſon eſprit, ny puiſſance ny priſe.
Dy moy, qu'eſt-ce qu'on doit plus cherement aymer
De tout ce que nous donne ou la Terre ou la Mer?
Ou ces grans Diamans, ſi brillans à la veuë,
Dont la France ſe voit à mon gré trop pourveuë,
Ou ces honneurs cuiſans que la faveur depart
Souvent moins par raiſon, que non pas par hazard,
Ou toutes ces grandeurs apres qui l'on abbaye,
Qui font qu'vn Preſident dans les procés s'égaye.
De quel œil, trouble, ou clair, dy-moy, les doit-on voir,
Et de quel appetit au cœur les recevoir?
  Ie trouue, quant à moy, bien peu de difference
Entre la froide peur, & la chaude eſpérance,
D'autant que meſme doute également aſſaut
Noſtre eſprit qui ne ſçait au vray ce qu'il luy faut.
  Car eſtant la Fortune en ſes fins incertaine,
L'accident non prévû nous donne de la peine;
Le bien ineſperé nous ſaiſit tellement,
Qu'il nous gele le ſang, l'ame & le jugement,
Nous fait fremir le cœur, nous tire de nous-meſmes:
Ainſi diverſement ſaiſis des deux extremes,
Quand le ſuccés du bien au deſir n'eſt égal,
Nous nous ſentons troublez du bien comme du mal,
Et trouvant meſme effet en vn ſujet contraire,
Le bien fait dedans nous ce que le mal peut faire.
  Or donc, que gagne-t-on de rire, ou de pleurer?
Craindre confuſement, bien, ou mal eſperer?

Puiſque meſme le bien excedant noſtre attente,
Nous faiſiſſant le cœur, nous trouble,& nous tourmente,
Et nous deſobligeant nous meſme en ce bon-heur,
La ioie & le plaiſir nous tient lieu de douleur.
Selon ſon roolle, on doit iouër ſon perſonnage,
Le bon ſera méchant, inſenſé l'homme ſage,
Et le prudent ſera de raiſon deveſtu,
S'il ſe monſtre trop chaud à ſuivre la vertu;
Combien plus celuy-là dont l'ardeur non commune
Eléve ſes deſſeins juſqu'au Ciel de la Lune,
Et ſe privant l'eſprit de ſes plus doux plaiſirs,
A plus qu'il ne ſe doit, laiſſe aller ſes deſirs ?
Va donc, & d'vn cœur ſain voyant le Pont-au-change,
Deſire l'or brillant ſous mainte pierre étrange;
Ces gros lingots d'argent, qu'à grans coups de marteaux.
L'art forme en cent façons de plats, & de vaiſſeaux;
Et deuant que le iour aux gardes ſe découvre,
Va, d'vn pas diligent, à l'Arcenac, au Louvre;
Talonne vn Preſident, ſuy-le comme vn valet,
Meſme, s'il eſt beſoin, eſtrille ſon mulet,
Suy juſques au Conſeil les Maiſtres des Requeſtes,
Ne t'enquiers curieux s'ils ſont hommes ou beſtes,
Et les diſtingues bien, les vns ont le pouvoir
De iuger finement vn proces ſans le voir;
Les autres comme Dieux pres le ſoleil réſident,
Et Demons de Plutus, aux finances preſident,
Car leurs ſeules faveurs peuuent, en moins d'vn an.
Te faire devenir Chalange, ou Montauban.
Ie veux encore plus, démembrant ta Province,

Ie veux, de partifan que tu deviennes Prince.
Tu feras des Badauts en paffant adoré.
Et fera iufqu'au cuir ton caroffe doré:
Chacun en ta faveur mettra fon efpérance.
Mille valets fous toy defoleront la France,
Tes logis tapiffés en magnifique arroy,
D'éclat aveugleront ceux-là mefmes du Roy.
Mais fi faut-il, enfin, que tout vienne à fon conte.
Et foit auec l'honneur, ou foit auec la honte,
Il faut, perdant le jour, efprit, fens, & vigueur,
Mourir comme Enguerand, ou comme Iacques Cœur
Et defcendre là-bas, où, fans choix de perfonnes.
Les efcuelles de bois s'égalent aux Couronnes.
En courtifant pourquoy perdrois-ie tout mon temps.
Si de bien & d'honneur mes efprits font contens?
Pourquoy d'ame & de corps, faut-il que ie me peine,
Et qu'eftant hors du fens, auffi bien que d'haleine.
Ie fuiue vn financier, foir, matin, froid, & chaud,
Si i'ay du bien pour viure autant comme il m'en faut?
Qui n'a point de procés, au Palais n'a que faire,
Vn Prefident pour moy n'eft non plus qu'vn notaire,
Ie fais autant d'état du long comme du court,
Et mets en la Vertu ma faveur, & ma Court.
Voilà le vray chemin, franc de crainte & d'envie,
Qui doucement nous meine à cette heureufe vie,
Que parmy les rochers & les bois defertez,
Ieufne, veille, oraifon, & tant d'aufteritez,
Les Hermites iadis, ayant l'Efprit pour guide,
Chercherent fi longtemps dedans la Thebaïde.

Adorant la Vertu, de cœur, d'ame, & de foy,
Sans la chercher ſi loin, chacun l'a dedans ſoy,
Et peut, comme il lui plaiſt, luy donner la teinture,
Artiſan de ſa bonne ou mauvaiſe aventure.





Satyre.

Perclus d'vne jambe, & des bras,
Tout de mon long entre deux dras.
Il ne me refte que la langue
Pour vous faire cette harangue.
Vous fçavés que i'ay penfion,
Et que l'on a pretention,
Soit par fotife ou par malice,
Embarraffant le Benefice,
Me rendre, en me torchant le bec.
Le ventre creux comme vn rebec.
On m'en baille en difcours de belles,
Mais de l'argent point de nouvelles;
Encore au lieu de payement,
On parle d'vn retranchement,
Me faifant au nez grife mine,
Que l'Abbaye eft en ruïne,
Et ne vaut pas, beaucoup s'en faut,
Les deux mille francs qu'il me faut ;
Si bien que ie juge, à fon dire,

Malgré le feu Roy noſtre Sire,
Qu'il deſireroit volontiers
Lâchement me reduire au tiers.
Ie laiſſe à part ce facheux conte;
Au Primtemps que la bile monte
Par les veines dans le cerveau,
Et que l'on ſent au renouveau,
Son Eſprit fécond en ſornettes,
Il fait mauvais ſe prendre aux Poëtes;
Toutesfois, ie ſuis de ces Gens
De toutes choſes négligens,
Qui vivant au iour la iournée,
Ne contrôllent leur deſtinée,
Oubliant, pour ſe mettre en paix,
Les injures & les bien-faits,
Et s'arment de Philoſophie;
Il eſt pourtant fou qui s'y fie;
Car la Dame indignation
Eſt vne forte paſſion.
Eſtant donc en mon lit malade,
Les yeux creux & la bouche fade.
Le teint iaune comme vn eſpy,
Et non pas l'eſprit aſſoupy,
Qui dans ſes caprices s'égaye,
Et ſouvent ſe donne la baye,
Se feignant, pour paſſer le temps.
Avoir cent mille eſcus contans,
Avec cela large campagne;
Ie fais des chaſteaux en Eſpagne,

I'entreprens partis ſur partis,
Toutesfois, je vous avertis,
Pour le Sel, que ie m'en deporte.
Que ie n'en ſuis en nulle ſorte,
Non plus que du droit Annuël,
Ie n'ayme point le Caſuël,
I'ay bien vn avis d'autre eſtoffe,
Dont du Luat le Philoſophe
Déſigne rendre au Conſulat
Le nez fait comme vn cervelat :
Si le Conſeil ne s'y oppoſe,
Vous verrez vne belle choſe.
Mais laiſſant là tous ces proiets,
Ie ne manque d'autres ſuiets,
Pour entretenir mon caprice
En vn fantaſtique exercice ;
Ie diſcours des neiges d'antan,
Ie prens au nid le vent d'autan,
Ie pete contre le Tonnerre,
Aux papillons ie fais la guerre,
Ie compoſe Almanachs nouveaux.
De rien ie fais brides à Veaux,
A la S. Iean ie tends aux gruës,
Ie plante des pois par les ruës,
D'vn baſton ie fais vn cheval,
Ie voy courir la Seine à val,
Et beaucoup de choſes, beau ſire.
Que ie ne veux, & n'oſe dire.
Apres cela, ie peinds en l'air,

I'apprens aux afnes à voler,
Du Bordel ie fais la Chronique,
Aux chiens j'apprens la Rhetorique;
Car, enfin, ou Plutarque ment,
Ou bien ils ont du iugement.
Ce n'eſt pas tout, ie dis ſornettes,
Ie dégoiſe des Chanſonnettes,
Et vous dis, qu'auec grand effort,
La Nature pâtit tres-fort.
Ie ſuis ſi plein que ie regorge,
Si vne fois ie rens ma gorge,
Eclatant ainſi qu'vn petard,
On dira, le Diable y ayt part.
Voilà comme le temps ie paſſe,
Si ie ſuis las, ie me délaſſe,
I'écris, ie lis, ie mange & boy,
Plus heureux cent fois que le Roy,
(Ie ne dis pas le Roy de France)
Si ie n'eſtois court de finance.
Or, pour finir, voilà comment
Ie m'entretiens biſarrement,
Et prenez-moy les plus extremes
En ſageſſe, ils vivent de meſmes,
N'eſtant l'humain entendement
Qu'vne groteſque ſeulement.
Vuidant des bouteilles caſſées,
Ie m'embaraſſe en mes penſées,
Et quand i'y ſuis bien embrouïllé,
Ie me couvre d'vn ſac mouïllé.

Faute de papier, *bona ſere*,
Qui a de l'argent, ſi le ſerre.
Votre Serviteur à iamais,
Maiſtre Ianin du Pontalais.





Elegie.

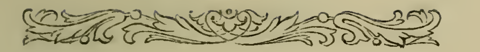
L'homme s'oppoſe en vain contre la deſtinée,
Tel a domté ſur mer la tempeſte obſtinée,
Qui deceu dans le port, eſprouue en vn inſtant
Des accidens humains le reuers inconſtant,
Qui le jette au danger, lors que moins il y penſe.
Ores, à mes depens i'en fais l'experience,
Moy, qui tremblant encor du naufrage paſſé.
Du bris de mon navire au rivage amaſſé,
Bâtiſſois vn autel aux Dieux legers des Ondes,
Iurant meſme la mer, & ſes vagues profondes,
Inſtruit à mes dépens, & prudent au danger,
Que je me garderois de croire de leger,
Sçachant qu'injuſtement il ſe plaint de l'orage,
Qui remontant ſur mer fait vn ſecond naufrage.
Cependant ay-ie à peine eſſuyé mes cheveux,
Et payé dans le port l'offrande de mes vœux,
Que d'vn nouveau deſir le courant me tranſporte,
Et n'ay pour l'arreſter la raiſon aſſez forte.
Par vn deſtin ſecret mon cœur s'y voit contraint,
Et par vn ſi doux nœud ſi doucement eſtreint,
Que me trouvant eſpris d'vne ardeur ſi parfaite,
Trop heureux en mon mal, ie benis ma defaite,

Et me fens glorieux, en vn fi beau tourment,
De voir que ma grandeur ferve fi dignement;
Changement bien étrange en vne amour fi belle!
Moy, qui rangeois au joug la terre vniuerfelle,
Dont le nom glorieux aux Aftres eflevé,
Dans le cœur des mortels par vertu s'eft gravé,
Qui fis de ma valeur le hazard tributaire,
A qui rien, fors l'Amour, ne put eftre contraire,
Qui commande par tout, indomptable en pouvoir,
Qui fçay donner des loix, & non les recevoir;
Ie me voy prifonnier aux fers d'vn ieune Maiftre,
Où ie languis efclave, & fais gloire de l'eftre,
Et font à le fervir tous mes vœux obligez;
Mes palmes, mes lauriers en myrthes font changez,
Qui fervant de trophée aux beautez que i'adore,
Font en fi beau fuiet que ma perte m'honnore.
Vous, qui dés le berceau de bon œil me voyez,
Qui du troifiéme Ciel mes deftins envoyez,
Belle & fainte planete, Aftre de ma naiffance,
Mon bon-heur plus parfait, mon heureufe influëence,
Dont la douceur prefide aux douces paffions,
Venus, prenez pitié de mes affections,
Soyez-moy favorable, & faites à cette heure,
Pluftoft que découvrir mon amour, que ie meure:
Et que ma fin témoigne, en mon tourment fecret,
Qu'il ne vefcut iamais vn amant fi difcret,
Et qu'amoureux conftant, en vn fi beau martyre,
Mon trépas feulement mon amour puiffe dire.
Ha! que la paffion me fait bien difcourir!

Non, non, vn mal qui plaiſt, ne fait jamais mourir.
Dieux! que puis-je donc faire au mal qui me tourmente!
La patience eſt foible, & l'amour violente,
Et me voulant contraindre en ſi grande rigueur,
Ma plainte ſe dérobbe, & m'échappe du cœur,
Semblable à cet enfant, que la Mere en colere,
Apres vn châtiment veut forcer à ſe taire,
Il s'efforce de crainte à ne point ſoupirer.
A grand peine oſe-t-il ſon haleine tirer;
Mais nonobſtant l'effort, dolent en ſon courage,
Les ſanglots, à la fin, debouchent le paſſage,
S'abandonnant aux cris, ſes yeux fondent en pleurs,
Et faut que ſon reſpect défere à ſes douleurs.
De meſme, ie m'efforce au tourment qui me tuë,
En vain de le cacher mon reſpect s'evertuë,
Mon mal, comme vn torrent, pour vn temps retenu,
Renverſant tout obſtacle, eſt plus fier devenu.
Or puis-que ma douleur n'a pouvoir de ſe taire,
Et qu'il n'eſt ni deſert, ni rocher ſolitaire,
A qui de mon ſecret ie m'oſaſſe fier,
Et que juſqu'à ce point ie me dois oublier,
Que de dire ma peine en mon cœur ſi contrainte,
A vous ſeule, en pleurant, j'addreſſe ma complainte;
Auſſi puis-que voſtre œil m'a tout ſeul aſſervy,
C'eſt raiſon que luy ſeul voye comme ie vy,
Qu'il voye que ma peine eſt d'autant plus cruelle,
Que ſeule en l'Vnivers, ie vous eſtime belle;
Et ſi de mes diſcours vous entrez en courroux,
Songez qu'ils ſont en moy, mais qu'ils naiſſent de vous

Et que ce feroit eftre ingrate en vos defaites,
Que de fermer les yeux aux playes que vous faites.
Donc, Beauté plus qu'humaine, objet de mes plaifirs,
Delices de mes yeux, & de tous mes defirs,
Qui regnez fur les cœurs d'vne contrainte aimable,
Pardonnez à mon mal, hélas! trop veritable,
Et lifant dans mon cœur que valent vos attraits,
Le pouvoir de vos yeux, la force de vos traits,
La preuve de ma foy, l'aigreur de mon martyre,
Pardonnez à mes cris de l'avoir ofé dire,
Ne vous offencez point de mes juftes clameurs,
Et fi mourant d'amour, ie vous dis que ie meurs.





Dialogue.

Cloris & Philis.

CLORIS.

Philis, œil de mon cœur, & moitié de moy-mefme,
Mon Amour, qui te rend le vifage fi blefme ?
Quels fanglots, quels foufpirs, quelles nouvelles pleurs,
Noyent de tes beautez les graces & les fleurs ?

PHILIS.

Ma douleur eft fi grande, & fi grand mon martyre,
Qu'il ne fe peut, Cloris, ni comprendre, ni dire.

CLORIS.

Ces maintiens égarez, ces penfers efperdus,
Ces regrets, & ces cris, par ces bois efpandus,
Ces regards languiffans, en leurs flammes difcrettes,
Me font de ton Amour les paroles fecrettes.

PHILIS.

Ha! Dieu, qu'vn divers mal diuerfement me point !
I'ayme; hélas! non, Cloris, non non, je n'aime point.

CLORIS.

La honte ainſi dément ce que l'Amour décelle,
La flame de ton cœur par tes yeux eſtincelle,
Et ton ſilence meſme, en ce profond malheur,
N'eſt que trop éloquent à dire ta douleur;
Tout parle en ton viſage, & te voulant contraindre,
L'Amour vient, malgré toy, ſur ta lévre à ſe plaindre.
Pourquoy veux-tu, Philis, aymant comme tu fais,
Que l'Amour ſe demente en ſes propres effets?
Ne ſçais-tu que ces pleurs, que ces douces œillades,
Ces yeux, qui ſe mourant, ſont les autres malades,
Sont theatres du cœur où l'amour vient jouër
Les penſers que la bouche a honte d'avouër?
N'en fais donc point la fine, & vainement ne cache
Ce qu'il faut, malgré toi, que tout le monde ſache,
Puis-que le feu d'Amour, dont tu veux triompher,
Se montre d'autant plus qu'on le penſe étouffer.
L'Amour eſt vn Enfant, nud, ſans fard, & ſans crainte,
Qui ſe plaiſt qu'on le voye, & qui fuit la contrainte;
Force donc tout reſpect, ma chere fille, & croy
Que chacun eſt ſujet à l'Amour, comme toy.
En jeuneſſe i'aymay, ta Mere fit de meſme,
Licandre ayma Liſis, & Féliſque Phileſme,
Et ſi l'âge eſteignit leur vie & leurs ſoupirs,
Par ces plaines encore on en ſent les Zéphirs;
Ces fleuves ſont encor tout enflez de leurs larmes,
Et ces prez tout ravis de tant d'amoureux charmes:
Encore oit-on l'Echo redire leurs chanſons.

Et leurs noms ſur ces bois gravez en cent façons.
Meſmes que penſes-tu? Berenice la belle,
Qui ſemble contre Amour ſi fiere & ſi cruelle,
Me dit tout franchement, en pleurant, l'autre jour,
Qu'elle eſtoit ſans Amant, mais non pas ſans amour.
Telle encor qu'on me voit, i'ayme de telle ſorte,
Que l'effet en eſt vif, ſi la cauſe en eſt morte,
Es cendres d'Alexis Amour nourrit le feu
Que iamais par mes pleurs éteindre ie n'ay peu;
Mais comme d'vn ſeul trait notre ame fut bleſſée,
S'il n'avoit qu'vn deſir, ie n'eus qu'vne penſée.

PHILIS.

Ha! n'en dis davantage, & de grace, ne rens
Mes maux plus douloureux, ni mes ennuis plus grans.

CLORIS.

D'où te vient le regret dont ton ame eſt ſaiſie?
Eſt-ce infidélité, mépris ou jalouſie?

PHILIS.

Ce n'eſt ni l'vn, ni l'autre, & mon mal rigoureux
Excéde doublement le tourment amoureux.

CLORIS.

Mais ne peut-on ſçavoir le mal qui te poſſede?

PHILIS.

A quoy ferviroit-il, puis-qu'il eft fans remede?

CLORIS.

Volontiers les ennuis s'alegent aux difcours.

PHILIS.

Las! ie ne veux aux miens, ni pitié ni fecours.

CLORIS.

La douleur que l'on cache eft la plus inhumaine.

PHILIS.

Qui meurt en fe taifant, femble mourir fans peine.

CLORIS.

Peut-eftre en la difant te pourray-je guerir.

PHILIS.

Tout remede eft fâcheux alors qu'on veut mourir.

CLORIS.

Au moins avant la mort dis où le mal te touche.

PHILIS.

Le fecret de mon cœur ne va point en ma bouche.

CLORIS.

Si je ne me deçois, ce mal te vient d'aymer.

PHILIS.

Cloris, d'vn double feu je me ſens conſumer.

CLORIS.

La douleur, malgré toy, la langue te dénouë.

PHILIS.

Mais faut-il, à ma honte, hélas ! que ie l'avouë ?
Et que ie die vn mal, pour qui juſques icy,
I'eus la bouche fermée, & le cœur ſi tranſy,
Qu'eſtouffant mes ſoupirs, aux bois, aux prez, aux plaines,
Ie ne pus, ny n'oſay diſcourir de mes peines ?

CLORIS.

Avec toy mourront donc tes ennuis rigoureux ?

PHILIS.

Mon cœur eſt vn ſepulcre honnorable pour eux.

CLORIS.

Ie croy lire en tes yeux quelle eſt ta maladie.

PHILIS.

Si tu la vois, pourquoy veux-tu que ie la die ?

Auray-ie affez d'audace à dire ma langueur ?
Ha ! perdons le refpect, où i'ay perdu le cœur.
I'ayme, i'ayme, Cloris, & cet enfant d'Eryce,
Qui croit que c'eft pour moi trop peu que d'vn fuplice,
De deux traits qu'il tira des yeux de deux amans,
Caufe en moy ces douleurs, & ces gemiffemens,
Chofe encor inouïe, & toutesfois non feinte,
Et dont iamais Bergere à ces bois ne s'eft plainte !

CLORIS.

Seroit-il bien poffible !

PHILIS.

A mon dam tu le vois.

CLORIS.

Comment ! qu'on puiffe aymer deux hommes à la fois!

PHILIS.

Mon malheur en ceci n'eft que trop veritable ;
Mais las! il eft bien grand, puis qu'il n'eft pas croyable.

CLORIS.

Qui font ces deux bergers dont ton cœur eft efpoint ?

PHILIS.

Amynte, & Philémon; ne les connois-tu point ?

CLORIS.

Ceux qui furent bleſſez, lors que tu fus ravie?

PHILIS.

Oui, ces deux dont ie tiens, & l'honneur & la vie.

CLORIS.

I'en ſçay tout le diſcours; mais dy-moy ſeulement
Comme Amour par leurs yeux charma ton jugement.

PHILIS.

Amour tout dépité de n'avoir point de fleſche
Aſſez forte pour faire en mon cœur vne breſche,
Voulant qu'il ne fût rien dont il ne fût vainqueur,
Fit par les coups d'autrui cette plaie en mon cœur,
Quand ces Bergers navrez, ſans vigueur, & ſans armes,
Tout moites de leur ſang, comme moy de mes larmes,
Pres du Satyre mort, & de moy, que l'ennuy
Rendoit en apparence auſſi morte que luy,
Firent voir à mes yeux, d'vne piteuſe ſorte,
Qu'autant que leur Amour leur valeur eſtoit forte.
Ce traitre, tout couvert de ſang & de pitié,
Entra dedans mon cœur ſous couleur d'amitié,
Et n'y fut pas pluſtoſt, que morte, froide, & bleſme,
Ie ceſſay, toute en pleurs, d'eſtre plus à moy-meſme;
I'oubliay Pere & mere, & troupeaux, & maiſon,
Mille nouveaux deſirs ſaiſirent ma raiſon.

I'erray deçà, de-là, furieufe, infenfée,
De penfers en penfers s'égara ma penfée,
Et comme la fureur eftoit plus douce en moy,
Reformant mes façons, je leur donnois la Loy,
I'accommodois ma grace, agençois mon vifage,
Vn jaloux foin de plaire excitoit mon courage,
I'allois plus retenuë, & compofois mes pas,
I'apprenois à mes yeux à former des appas,
Ie voulois fembler belle, & m'efforçois à faire
Vn vifage qui peût également leur plaire,
Et lors qu'ils me voioient par hazard, tant foit peu,
Ie friffonnois de peur craignant qu'ils euffent veu,
Tant j'eftois en amour innocemment coupable,
Quelque façon en moy qui ne fût agreable.
Ainfi, tousjours en trance, en ce nouveau foucy,
Ie difois à part-moy, las! mon Dieu! qu'eft-cecy!
Quel foin, qui de mon cœur s'eftant rendu le maitre.
Fait que je ne fuis plus ce que ie foulois eftre!
D'où vient que jour & nuit je n'ay point de repos,
Que mes foupirs ardens traverfent mes propos,
Que loin de la raifon tout confeil ie rejette,
Que je fois, fans fujet, aux larmes fi fujette!
Ha! fotte, répondois-je apres, en me tançant,
Non, ce n'eft que pitié que ton ame reffent
De ces Bergers bleffez; te fâches-tu, cruelle,
Aux doux reffentimens d'vn acte fi fidele?
Serois-tu pas ingrate en faifant autrement?
Ainfi ie me flattois en ce faux jugement,
Eftimant en ma peine, aveugle & langoureufe,

Eſtre bien pitoyable, & non pas amoureuſe.
Mais las ! en peu de temps je connus mon erreur,
Tardive connoiſſance à ſi prompte fureur !
I'apperceus, mais trop tard, mon amour vehemente,
Les connoiſſant Amans, ie me connus Amante,
Aux rayons de leur feu, qui luit ſi clairement,
Helas ! je vis leur flame, & mon embraſement,
Qui croiſſant par le temps s'augmenta d'heure en heure,
Et croiſtra, ç'ay-ie peur, juſqu'à tant que ie meure.
Depuis, de mes deux yeux le ſommeil ſe bannit,
La douleur de mon cœur mon viſage fannit,
Du ſoleil, à regret, la lumiere m'éclaire,
Et rien que ces Bergers au cœur ne me peut plaire.
Mes fleches & mon arc me viennent à mepris,
Vn choc continuël fait guerre à mes eſprits,
Ie ſuis du tout en proye à ma peine enragée,
Et pour moy, comme moy, toute choſe eſt changée.
Nos champs ne ſont plus beaux, ces prez ne ſont plus vers,
Ces arbres ne ſont plus de fuëillages couvers,
Ces ruiſſeaux ſont troublez des larmes que ie verſe,
Ces fleurs n'ont plus d'émail en leur couleur diverſe,
Leurs attraits ſi plaiſans, ſont changez en horreur,
Et tous ces lieux maudits n'inſpirent que fureur.
Icy, comme autrefois, ces paſtis ne fleuriſſent,
Comme moy de mon mal mes troupeaux s'amaigriſſent ;
Et mon chien, m'abbayant, ſemble me reprocher,
Que j'aye ore à mépris ce qui me fut ſi cher ;
Tout m'eſt à contre-cœur, horſmis leur ſouvenance,
Hélas ! je ne vis point, ſinon lors que j'y penſe,

Ou lors que je les vois, & que vivante en eux,
Ie puise dans leurs yeux vn venin amoureux.
Amour, qui pour mon mal, me rend ingénieuse,
Donnant tréve à ma peine ingrate & furieuse,
Les voyant, me permet l'vsage de raison,
Afin que ie m'efforce apres leur guerison;
Me fait penser leurs maux; mais las! en vain j'essaye,
Par vn mesme appareil pouvoir guerir ma playe!
Ie sonde de leurs coups l'étrange profondeur,
Et ne m'étonne point pour en voir la grandeur.
I'étuue de mes pleurs leurs blessures sanglantes,
Helas! à mon malheur, blessures trop blessantes,
Puis-que vous me tuez, & que mourant par vous
Ie souffre en vos douleurs, & languis en vos coups!

CLORIS.

Brûlent-ils comme toy d'amour demesurée?

PHILIS.

Ie ne sçay; toutesfois, i'en pense estre assurée.

CLORIS.

L'amour se persuade assez légerement.

PHILIS.

Mais ce que l'on desire, on le croit aisément.

CLORIS.

Le bon amour, pourtant, n'est point sans défiance.

PHILIS.

Ie te diray fur quoy i'ay fondé ma croyance;
Vn jour, comme il avint qu'Amynte eftant bleffé,
Et qu'eftant de fa playe & d'amour opreffé,
Ne pouvant clore l'œil, éveillé du martyre,
Se pleignoit en pleurant, d'vn mal qu'il n'ofoit dire;
Mon cœur, qui du paffé, le voyant, fe fouvint,
A ce piteux objet toute pitié devint,
Et ne pouvant fouffrir de fi rudes alarmes,
S'ouvrit à la douleur, & mes deux yeux aux larmes;
Enfin comme ma voix, ondoyante à grans flots,
Eut trouvé le paffage entre mille fanglots,
Me forçant en l'accés du tourment qui me gréve,
I'obtins de mes douleurs à mes pleurs quelque tréve,
Ie me mis à chanter, & le voyant gémir,
En chantant, i'invitois fes beaux yeux à dormir;
Quand luy, tout languiffant, tournant vers moy fa tefte,
Qui fembloit vn beau lis battu de la tempefte,
Me lançant vn regard qui le cœur me fendit,
D'vne voix rauque & caffe, ainfi me répondit:
Philis, comme veux-tu qu'abfent de toy ie vive?
Ou bien qu'en te voyant, mon ame ta captive,
Trouve, pour endormir fon tourment furieux,
Vne nuit de repos au jour de tes beaux yeux?
Alors toute furprife en fi prompte nouvelle,
Ie m'enfuy de vergongne, où Filemon m'appelle,
Qui navré, comme luy, de pareils accidens,
Languiffoit en fes maux trop vifs & trop ardens.

Moy qu'vn devoir égal à mefme foin invite,
Ie m'approche de luy, fes playes ie vifite,
Mais las! en m'appreftant à ce piteux deffein,
Son beau fang, qui s'émeut, jaillit deffus mon fein:
Tombant évanouy, toutes fes playes s'ouvrent,
Et fes yeux, comme morts, de nuages fe couvrent;
Comme auecque mes pleurs ie l'eus fait revenir,
Et me voyant fanglante en mes bras le tenir,
Me dit, Belle Philis, fi l'Amour n'eft vn crime,
Ne méprifez le fang qu'efpand cette victime,
On dit qu'eftant touché de mortelle langueur
Tout le fang fe refferre, & fe retire au cœur,
Las! vous eftes mon cœur, où pendant que i'expire,
Mon fang brûle d'amour, s'vnit & fe retire.
Ainfi de leurs deffeins ie ne puis plus douter;
Et lors, moy que l'Amour oncques ne fceut domter,
Ie me fentis vaincuë, & gliffer en mon ame,
De ces propos fi chauds, & fi brûlans de flame,
Vn rayon amoureux qui m'enflama fi bien,
Que tous mes froids dédains n'y fervirent de rien.
Lors ie m'en cours de honte où la fureur m'emporte,
N'ayant que la penfée, & l'Amour pour efcorte,
Et fuis comme la biche à qui l'on a percé
Le flanc mortellement d'vn garot traverfé,
Qui fuit dans les forefts, & toûjours avec elle
Porte fans nul efpoir, fa bleffure mortelle;
Las! je vay tout de mefme, & ne m'apperçois pas,
O malheur! qu'avec moy, ie porte mon trépas,
Ie porte le Tyran, qui de poifon m'enyvre,

Et qui, ſans me tuër, en ma mort me fait viure ;
Heureuſe, ſans languir ſi longtemps aux abbois,
Si j'en puis échapper pour mourir vne fois !

CLORIS.

Si d'vne meſme ardeur leur ame eſt enflamée,
Te plains-tu d'aymer bien, & d'eſtre bien aymée ?
Tu les peux voir tous deux, & les fauoriſer.

PHILIS.

Vn cœur ſe pourroit-il en deux parts diuiſer ?

CLORIS.

Pourquoy non ? c'eſt erreur de la ſimpleſſe humaine ;
La foy n'eſt plus au cœur qu'vne chimere vaine,
Tu dois, ſans t'arreſter à la fidélité,
Te ſeruir des Amans comme des fleurs d'Eſté,
Qui ne plaiſent aux yeux qu'eſtant toutes nouuelles ;
Nous auons de nature au ſein doubles mammelles,
Deux oreilles, deux yeux, & diuers ſentimens ;
Pourquoy ne pourrions-nous auoir diuers Amans ?
Combien en connoiſſé-ie à qui tout eſt de miſe,
Qui changent plus ſouuent d'Amant que de chemiſe ?
La grace, la beauté, la jeuneſſe, & l'amour,
Pour les femmes ne ſont qu'vn Empire d'vn jour,
Encor que d'vn matin ; car à qui bien y penſe,
Le midy n'eſt que ſoin, le ſoir que repentance.
Puis donc qu'Amour te fait d'Amans prouiſion,

Vſes de ta jeuneſſe, & de l'occaſion,
Toutes deux, comme vn trait de qui l'on perd la trace,
S'envolent, ne laiſſant qu'vn regret en leur place;
Mais ſi ce proceder encore t'eſt nouveau,
Choiſy lequel des deux te ſemble le plus beau.

PHILIS.

Ce remede ne peut à mon mal ſatisfaire,
Puis Nature & l'Amour me défend de le faire.
En vn choix ſi douteux s'égare mon deſir,
Ils ſont tous deux ſi beaux qu'on n'y peut que choiſir;
Comment beaux! Ha! Nature, admirable en ouvrages,
Ne fit iamais deux yeux, ny deux ſi beaux viſages,
Vn doux aſpect qui ſemble aux amours convier;
L'vn n'a rien qu'en beauté l'autre puiſſe envier,
L'vn eſt brun, l'autre blond, & ſon poil qui ſe dore,
En filets blondiſſans, eſt ſemblable à l'Aurore,
Quand toute échevelée, à nos yeux ſouriant,
Elle émaille de fleurs les portes d'Orient;
Ce teint blanc & vermeil où l'Amour rit aux Graces,
Cet œil qui fond des cœurs les rigueurs & les glaces,
Qui foudroye en regards, éblouït la raiſon,
Et tuē en baſilic, d'amoureuſe poiſon;
Cette bouche ſi belle, & ſi pleine de charmes,
Où l'Amour prend le miel dont il trempe ſes armes;
Ces beaux traits de diſcours, ſi doux, & ſi puiſſans,
Dont l'Amour par l'oreille aſſujettit mes ſens,
A ma foible raiſon font telle violence,
Qu'ils tiennent mes deſirs en égale balance;

Car ſi de l'vn des deux ie me veux departir,
Le Ciel, non plus que moy, ne le peut conſentir;
L'autre pour eſtre brun aux yeux n'a moins de flammes,
Il ſeme en regardant, du ſoufre dans les ames,
Donne aux cœurs aveuglez la lumiere & le iour;
Ils ſemblent deux Soleils en la ſphere d'Amour;
Car ſi l'vn eſt pareil à l'Aurore vermeille,
L'autre, en ſon teint plus brun, a la grace pareille
A l'Aſtre de Venus, qui doucement reluit,
Quand le Soleil tombant dans les ondes s'enfuit;
Sa taille haute & droite, & d'vn juſte corſage,
Semble vn pin qui s'éleve au milieu d'vn bocage;
Sa bouche eſt de Coral, où l'on voit au dedans,
Entre vn plaiſant ſouris, les perles de ſes dents,
Qui reſpirent vn air embaumé d'vne haleine
Plus douce que l'œillet, ni que la marjolaine;
D'vn brun meſlé de ſang ſon viſage ſe peint,
Il a le jour aux yeux, & la nuit en ſon teint,
Où l'Amour, flamboyant entre mille eſtincelles,
Semble vn amas brillant des Eſtoilles plus belles.
Quand vne nuit ſereine avec ſes bruns flambeaux,
Rend le ſoleil jaloux, en ſes jours les plus beaux!
Son poil noir & retors, en gros flocons ondoye,
Et creſpelu, reſſemble vne toiſon de ſoye;
C'eſt, enfin, comme l'autre, vn miracle des Cieux.
Mon ame, pour les voir, vient toute dans mes yeux,
Et ravie en l'objet de leurs beautez extrémes,
Se retrouve dans eux, & ſe perd en ſoy-meſmes.
Las! ainſi ie ne ſçay que dire, ou que penſer;

De les aymer tous deux, n'eſt-ce les offencer?
Laiſſer l'vn, prendre l'autre, ô Dieux! eſt-il poſſible!
Ce ſeroit les aymant, vn crime irremiſſible;
Ils ſont tous deux égaux de merite, & de foy;
Las! je n'ayme rien qu'eux, ils n'ayment rien que moy:
Tous deux pour me ſauver hazarderent la vie,
Ils ont meſme deſſein, meſme amour, meſme envie.
De quelles paſſions me ſenté-ie émouvoir!
L'amour, l'honneur, la foy, la pitié, le devoir,
De divers ſentimens également me troublent,
Et me penſant ayder, mes angoiſſes redoublent;
Car ſi pour eſſayer à mes maux quelque paix,
Par fois oubliant l'vn, en l'autre je me plais,
L'autre, tout en colere, à mes yeux ſe preſente,
Et me monſtrant ſes coups, ſa chemiſe ſanglante,
Son amour, ſa douleur, ſa foy, ſon amitié,
Mon cœur ſe fend d'amour, & s'ouvre à la pitié.
Las! ainſi combatuë en cette étrange guerre,
Il n'eſt grace pour moy au Ciel ni ſur la terre,
Contre ce double effort débile eſt ma vertu,
De deux vents oppoſez mon cœur eſt combattu,
Et reſte ma pauvre ame entre deux étouffée,
Miſerable dépouïlle, & funeſte trophée.





VERS SPIRITUELS.

Stances.

Quand ſur moy je jette les yeux,
A trente ans me voyant tout vieux,
Mon cœur de frayeur diminuë,
Eſtant vieilly dans vn moment,
Ie ne puis dire ſeulement
Que ma jeuneſſe eſt devenuë.

Du berceau courant au cercueil,
Le jour ſe dérobe à mon œil,
Mes ſens troublez s'évanouïſſent,
Les hommes ſont comme des fleurs,
Qui naiſſent & vivent en pleurs,
Et d'heure en heure ſe faniſſent.

Leur âge à l'inſtant écoulé,
Comme vn trait qui s'eſt envolé,
Ne laiſſe apres ſoy nulle marque,
Et leur nom ſi fameux icy,
Si toſt qu'ils ſont morts, meurt auſſi,
Du pauvre autant que du Monarque.

N'agueres verd, ſain & puiſſant,
Comme vn Aubeſpin floriſſant,
Mon printemps eſtoit délectable,
Les plaiſirs logeoient en mon ſein,
Et lors eſtoit tout mon deſſein
Du jeu d'amour, & de la table.

Mais las! mon ſort eſt bien tourné;
Mon âge en vn rien s'eſt borné,
Foible languit mon eſperance,
En vne nuit, à mon malheur.
De la joye & de la douleur
I'ay bien appris la difference!

La douleur aux traits veneneux,
Comme d'vn habit epineux
Me ceint d'vne horrible torture,
Mes beaux jours ſont changés en nuits,
Et mon cœur tout fleſtry d'ennuys,
N'attend plus que la ſepulture.

Enyvré de cent maux divers,
Ie chancelle, & vay de travers,
Tant mon âme en regorge pleine,
I'en ay l'eſprit tout hebêté,
Et ſi peu qui m'en eſt reſté,
Encor me fait-il de la peine.

La memoire du temps paſſé,
Que j'ay folement depencé,
Eſpand du fiel en mes vlceres;
Si peu que j'ay de jugement,
Semble animer mon ſentiment,
Me rendant plus vif aux miſeres.

Ha! pitoyable ſouvenir!
Enfin, que dois-je devenir!
Où ſe reduira ma conſtance!
Eſtant ja defailly de cœur,
Qui me donra de la vigueur,
Pour durer en la penitence?

Qu'eſt-ce de moy? foible eſt ma main
Mon courage, hélas! eſt humain,
Ie ne ſuis de fer ni de pierre;
En mes maux monſtre-toy plus doux,
Seigneur, aux traits de ton courroux.
Ie ſuis plus fragile que verre.

Ie ne ſuis à tes yeux, ſinon
Qu'vn feſtu ſans force, & ſans nom,
Qu'vn hibou qui n'oſe paroiſtre,
Qu'vn fantoſme icy bas errant,
Qu'vne orde eſcume de torrent,
Qui ſemble fondre avant que naiſtre.

Où toy, tu peux faire trembler
L'Vnivers, & defaffembler
Du Firmament le riche ouvrage,
Tarir les Flots audacieux,
Ou, les élevant jufqu'aux Cieux,
Faire de la Terre vn naufrage.

Le Soleil fléchit devant toy,
De toy les Aftres prennent loy,
Tout fait joug deffous ta parole :
Et cependant, tu vas dardant
Deffus moy ton courroux ardent,
Qui ne fuis qu'vn bourrier qui vole.

Mais quoy ! fi ie fuis imparfait,
Pour me defaire m'as-tu fait ?
Ne fois aux pecheurs fi fevere ;
Ie fuis homme, & toy Dieu Clement,
Sois donc plus doux au châtiment,
Et punis les tiens comme Pere.

I'ay l'œil feellé d'vn feau de fer,
Et déja les portes d'Enfer
Semblent s'entr'ouvrir pour me prendre :
Mais encore, par ta bonté,
Si tu m'as ofté la fanté,
O Seigneur, tu me la peux rendre.

Le tronc de branches deveſtu,
Par vne ſecrette vertu
Se rendant fertile en ſa perte,
De rejettons eſpere vn jour
Ombrager les lieux d'alentour,
Reprenant ſa perruque verte.

Où, l'homme en la foſſe couché,
Après que la mort l'a touché,
Le cœur eſt mort comme l'eſcorce;
Encor l'eau reverdit le bois,
Mais l'homme eſtant mort vne fois,
Les pleurs pour luy n'ont plus de force.





SVR LA NATIVITÉ

DE NOSTRE SEIGNEVR.

HYMNE

Par le commandement du Roy Louis XIII, pour ſa Muſique de la Meſſe de minuit.

Pour le ſalut de l'Vnivers,
Aujourd'huy les Cieux ſont ouvers,
Et par vne conduite immenſe,
La grace deſcend deſſus nous,
Dieu change en pitié ſon courroux,
Et ſa Iuſtice en ſa Clemence.

Le vray Fils de Dieu Tout-puiſſant,
Au fils de l'homme s'vniſſant,
En vne charité profonde,
Encor qu'il ne ſoit qu'vn Enfant,
Victorieux & triomphant,
De fers affranchit tout le monde.

Deſſous ſa divine vertu,
Le peché languit abbatu,

Et de ſes mains à vaincre expertes,
Etouffant le ſerpent trompeur,
Il nous aſſure en noſtre peur,
Et nous donne gain de nos pertes.

Ses oracles ſont accomplis,
Et ce que par tant de replis
D'âge, promirent les Prophetes,
Aujourd'huy ſe finit en luy,
Qui vient conſoler noſtre ennuy,
En ſes promeſſes ſi parfaites.

Grand Roy, qui daignas en naiſſant,
Sauver le Monde periſſant,
Comme Pere, & non comme Iuge,
De Grace comblant noſtre Roy,
Fay qu'il ſoit des meſchans l'effroy,
Et des bons l'aſſuré refuge.

Qu'ainſi qu'en Eſté le Soleil,
Il diſſipe, aux rays de ſon œil,
Toute vapeur, & tout nuage,
Et qu'au feu de ſes actions,
Se diſſipant les factions,
Il n'ayt rien qui luy faſſe ombrage.





SONNETS.

—

I.

O Dieu, ſi mes pechez irritent ta fureur,
Contrit, morne & dolent, i'eſpere en ta clemence,
Si mon duëil ne ſuffit à purger mon offence,
Que ta grace y ſupplée, & ſerve à mon erreur.

Mes eſprits éperdus friſſonnent de terreur,
Et ne voyant ſalut que par la penitence,
Mon cœur, comme mes yeux, s'ouvre à la repentance,
Et me hay tellement, que ie m'en fais horreur.

Ie pleure le preſent, le paſſé ie regrette,
Ie crains à l'avenir la faute que i'ay faite,
Dans mes rebellions ie lis ton jugement.

Seigneur, dont la bonté nos injures ſurpaſſe,
Comme de Pere à fils vſes-en doucement;
Si i'avois moins failly, moindre ſeroit ta grace.

II.

Quand devot vers le Ciel j'ofe lever les yeux,
Mon cœur ravy s'emeut, & confus, s'emerveille,
Comment, dis je à part-moy, cette œuvre nompareille
Eft-elle perceptible à l'efprit curieux?

Cet Aftre, ame du monde, œil vnique des Cieux,
Qui travaille en repos, & jamais ne fommeille
Pere immenfe du jour, dont la clarté vermeille,
Produit, nourrit, recrée, & maintient ces bas lieux.

Comment t'eblouïs-tu d'vne flamme mortelle,
Qui du foleil vivant n'eft pas vne étincelle,
Et qui n'eft devant luy finon qu'obfcurité?

Mais fi de voir plus outre aux Mortels eft loifible,
Croy bien, tu comprendras mefme l'infinité,
Et les yeux de la foy te la rendront vifible.

III.

Cependant qu'en la Croix, plein d'amour infinie,
Dieu pour noftre falut tant de maux fupporta,
Que par fon jufte fang noftre ame il racheta
Des prifons où la mort la tenoit affervie,

Alteré du defir de nous rendre la vie,
I'ay foif, dit-il aux Iuifs; quelqu'vn lors apporta
Du vinaigre, & du fiel, & le luy prefenta;
Ce que voyant fa Mere en la forte s'écrie :

Quoy! n'eft-ce pas affez de donner le trepas
A celuy qui nourrit les hommes icy bas,
Sans frauder fon defir, d'vn fi piteux breuvage?

Venez, tirez mon fang de ces rouges canaux,
Ou bien prenez ces pleurs qui noient mon vifage,
Vous ferez moins cruels, & i'auray moins de maux.



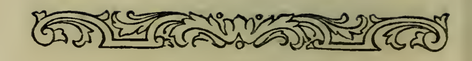


COMMENCEMENT D'VN POEME SACRÉ.

J'ay le cœur tout ravy d'vne fureur nouvelle,
Or' qu'en vn S. ouvrage vn S. Démon m'appelle,
Qui me donne l'audace & me fait essayer
Vn sujet qui n'a peû ma jeunesse effrayer.

Toy, dont la providence en merveilles profonde,
Planta dessus vn rien les fondemens du monde,
Et baillant à chaque estre & corps, & mouvemens,
Sans matiere donnas la forme aux Elemens;
Donne forme à ma Verve, inspire mon courage;
A ta gloire, ô Seigneur, i'entreprens cet ouvrage.

Avant que le Soleil eust enfanté les Ans,
Que tout n'estoit qu'vn rien, & que mesme le temps
Confus n'éstoit distinct en trois diverses faces,
Que les Cieux ne tournoyent vn chacun en leurs places,
Mais seulement sans temps, sans mesure, & sans lieu,
Que seul parfait en soy regnoit l'Esprit de Dieu,
Et que dans ce grand Vuide, en Majesté superbe,
Estoit l'Estre de l'Estre en la vertu du Verbe;
Dieu qui forma dans soy de tout temps l'Vnivers,
Parla; quand à sa voix vn mélange divers....



EPIGRAMME.

Vialard, plein d'hypocriſie,
Par ſentences & contredits,
S'eſtoit mis dans la fantaiſie
D'avoir mon bien & Paradis.
Dieu ſe gard de chicanerie.
Pour cela, je le ſçay fort bien
Qu'il n'aura ma chanoinerie :
Pour Paradis ie n'en ſçay rien.





ODE SVR VNE VIEILLE MAQVERELLE.

Eſprit errant, ame idolaſtre,
Corps verolé couuert d'emplaſtre,
Aueuglé d'vn laſcif bandeau,
Grande Nymphe à la harlequine,
Qui s'eſt briſé toute l'eſchine
Deſſus le paué du bordeau,

Dy-moy pourquoy, vieille maudite,
Des Rufians la calamite,
As-tu ſitoſt quitté l'Enfer?
Vieille à nos maux ſi preparée,
Tu nous rauis l'aage dorée,
Nous ramenant celle de fer.

Retourne donc, ame ſorciere,
Des Enfers eſtre la portiere,
Pars & t'en va ſans nul delay
Suyure ta noire deſtinée,
Te ſauuant par la cheminée,
Sur ton eſpaule vn vieil balay.

Ie veux que par tout on t'appelle
Louue, chienne, ourſe cruelle,
Tant deçà que delà les monts.
Ie veux de plus qu'on y adiouſte :
Voylà le grand Diable qui iouſte
Contre l'Enfer & les Demons.

Ie veux qu'on crie emmy la ruë,
Peuple, gardez-vous de la gruë
Qui deſtruit tous les eſguilions.
Demandant ſi c'eſt aduenture,
Ou bien vn effect de nature
Que d'accoucher des ardillons.

De cent clous elle fut formée,
Et puis pour en eſtre animée,
On la frotta de vif-argent :
Le fer fut premiere matiere,
Mais meilleure en fut la derniere,
Qui fiſt ſon cul ſi diligent.

Depuis honorant ſon lignage,
Elle fit voir vn beau meſnage
D'ordure & d'impudicitez,
Et puis par l'excez de ſes flames,
Elle a produit filles & femmes
Au champ de ſes lubricitez.

De moy tu n'auras paix ny trefue
Que ie ne t'aye veuē en Greue,
La peau paffée en maroquin,
Les os brifez, la chair meurtrie,
Prefte à porter à la voirie,
Et mife au fond d'vn mannequin.

Tu merites bien dauantage,
Serpent dont le maudit langage
Nous perd vn autre paradis :
Car tu changes le Diable en Ange,
Noftre vie en la mort tu change,
Croyant cela que tu nous dis.

Ha dieux ! que ie te verray fouple,
Lorsque le bourreau couple à couple
Enfemble lira tes putains,
Car alors tu diras au monde
Que malheureux eft qui fe fonde
Deffus l'efpoir de fes deffeins.

Vieille fans dens, grande halebarde,
Vieil baril à mettre mouftarde,
Grand morion, vieux pot caffé,
Plaque de lict, corne à lanterne,
Manche de luth, corps de guiterne,
Que n'es-tu defià *in pace*.

Vous tous qui malins de nature,
En defirez voir la peinture,
Allez-vous en chez le bourreau,
Car s'il n'eft touché d'inconftance,
Il la faict voir à la potence,
Ou dans la falle du bordeau.





Stances.

Ma foy, ie fus bien de la feste
Quand ie fis chez vous ce repas,
Ie trouuay la poudre à la teste,
Et le poyure vn bien peu plus bas.

Vous me monstrez vn Dieu propice,
Portant vn arc & vn brandon,
Appelez-vous la chaude pisse
Vne flesche de Cupidon ?

Mon cas, qui se leue & se hausse,
Baue d'vne estrange façon,
Belle, vous fournistes la sausse
Lors que ie fournis le poisson.

Las ! si ce membre eust l'arrogance
De foüiller trop les lieux sacrez,
Qu'on luy pardonne son offence,
Car il pleure assez ses pechez.





EPIGRAMMES.

I.

Amour eſt vne affection
Qui par les yeux dans le cœur entre.
Puis par vne defluction
S'eſcoule par le bas du ventre.

II.

Madelon n'eſt point difficile
Comme vn tas de mignardes font,
Bourgeois & gens ſans domicile
Sans beaucoup marchander luy font,
Vn chacun qui veut la racouſtre.
Pour raiſon elle dit vn poinct,
Qu'il faut eſtre putain tout outre,
Ou bien du tout ne l'eſtre point.

III.

Hier la langue me fourcha,
Deuiſant auec Anthoinette,
Ie dis f....., & ceſte finette
Me fit la mine & ſe faſcha.

Ie defcheus de tout mon credit,
Et vis à fa couleur vermeille,
Qu'elle aimoit ce que i'auois dit,
Mais en autre part qu'en l'oreille.

IV.

Lors que i'eftois comme inutile
Au plus doux paffe-temps d'Amour,
I'auois vn mary fi habile
Qu'il me careffoit nuict & iour.

Ores celuy qui me commande
Comme vn tronc gift dedans le lict,
Et maintenant que ie fuis grande,
Il fe repofe iour & nuict.

L'vn fut trop vaillant en courage,
Et l'autre eft trop alangoury,
Amour, rends-moy mon premier aage,
Ou rends moy mon premier mary!

V.

Dans vn chemin vn pays trauerfant
Perrot tenoit fa Iannette accollée,
Si que de loin aduifant vn paffant,
Il fut d'aduis de quitter la meflee,

Pourquoy fais-tu, dict la garce affolée,
Trefue du cu, ha! dit-il, laiffe moy,
Ie voy quelqu'vn, c'eft le chemin du Roy.
Ma foy, Perrot, peu de cas te defbauche.
Il n'eft pas faict pluftoft comme ie croy,
Pour vn pieton que pour vn qui cheuauche.

VI.

Lizette à qui l'on faifoit tort,
Vint à Robin toute efplorée,
Ie te prie donne-moy la mort,
Que tant de fois i'ay defirée.
Luy, qui ne la refufe en rien,
Tire fon... vous m'entendez bien
Et au bout du ventre il la frappe.
Elle qui veut finir fes iours,
Luy dit, mon cœur, pouffe toufiours,
De crainte que ie n'en réchappe :
Mais Robin, las de la feruir,
Craignant vne nouuelle plainte,
Luy dit, hafte-toy de mourir,
Car mon poignard n'a plus de pointe.





Stances.

Si voſtre œil tout ardant d'amour & de lumiere
De mon cœur votre eſclaue eſt la flamme premiere.
Que comme vn Aſtre ſainct ie reuere à genoux,
Pourquoy ne m'aymez-vous?

Si vous que la beauté rend ores ſi ſuperbe,
Deuez comme vne fleur qui fleſtrit deſſus l'herbe,
Eſprouuer des ſaiſons l'outrage & le courroux,
Pourquoy ne m'aymez-vous?

Voulez-vous que voſtre œil en amour ſi fertille
Vous ſoit de la nature vn preſent inutille?
Si l'Amour comme vn Dieu ſe communique à tous.
Pourquoy ne m'aymez-vous?

Attendez-vous qu'vn iour vn regret vous ſaiſiſſe?
C'eſt à trop d'intereſt imprimer vn ſupplice.
Mais puiſque nous viuons en vn aage ſi doux,
Pourquoy ne m'aymez-vous?

Si voftre grand' beauté toute beauté excelle,
Le Ciel pour mon malheur ne vous fit point fi belle :
S'il femble en fon deffein auoir pitié de nous,
Pourquoy ne m'aymez-vous ?

Si i'ay pour vous aymer ma raifon offenfée,
Mortellement bleffé d'vne flefche infenfée,
Sage en ce feul efgard que i'ay beny les coups,
Pourquoy ne m'aymez-vous?

La douleur m'eftrangeant de toute compagnie,
De mes iours malheureux a la clarté bannie,
Et fi en ce malheur pour vous ie me refous,
Pourquoy ne m'aymez-vous ?

Faffe le Ciel qu'enfin vous puiffiez reconoiftre
Que mon mal a de vous fon effence & fon eftre :
Mais Dieu puifqu'il eft vray, yeux qui m'eftes fi doux,
Pourquoy ne m'aymez-vous ?





Complainte.

Stances.

Vous qui violentez nos volontez ſubiectes,
Oyez ce que ie dis, voyez ce que vous faites :
Plus vous la fermerez, plus ferme elle ſera,
Plus vous la forcerez, plus elle aura de force,
Plus vous l'amortirez, plus elle aura d'amorce,
Plus elle endurera, plus elle durera.

Cachez-la, ferrez-la, tenez-la bien contrainte,
L'atache de nos cœurs d'vne amoureuſe eſtraincte
Nous couple beaucoup plus que l'on ne nous deioinct ;
Nos corps ſont deſunis, nos ames enlacees,
Nos corps ſont ſeparez & non point nos penſees :
Nous ſommes deſunis, & ne le ſommes point.

Vous me faiɛtes tirer profit de mon dommage,
En croiſſant mon tourment vous croiſſez mon courage ;
En me faiſant du mal vous me faiɛtes du bien,
Vous me rendez content me rendant miſerable,
Sans vous eſtre obligé ie vous ſuis redeuable,
Vous me faiɛtes beaucoup & ne me faiɛtes rien.

Ce n'eſt pas le moyen de me pouuoir diſtraire,
L'ennemy ſe rend fort voyant ſon aduerſaire,
Au fort de mon malheur ie me roidis plus fort.
Ie meſure mes maux auecques ma conſtance :
I'ay de la paſſion & de la patience,
Ie vis iuſqu'à la mort, i'ayme iuſqu'à la mort.

Bandez vous contre moi : que tout me ſoit contraire,
Tous vos efforts ſont vains, & que pouuez-vous faire ?
Ie ſens moins de rigueur que ie n'ay de vigueur.
Comme l'or ſe rafine au milieu de la flamme,
Ie deſpite ce feu où i'eſpure mon ame,
Et vay contre-carrant ma force & ma langueur.

Le Palmier genereux, d'vne conſtante gloire
Touſiours s'opiniaſtre à gagner la viɛtoire,
Qui ne ſe rend iamais à la mercy du poids,
Le poids le faiɛt plus fort & l'effort le renforce,
Et ſurchargeant ſa charge on renforce ſa force.
Il eſleue le faix en eſleuant ſon bois.

Et le fer refrappé ſous les mains réſonnantes
Deffie des marteaux les ſecouſſes battantes,
Eſt battu, combattu & non pas abbatu,
Ne craint beaucoup le coup, ſe rend impenetrable,
Se rend en endurant plus fort & plus durable,
Et les coups redoublez redoublent ſa vertu,

Par le contraire vent en ſoufflantes bouffées
Le feu va ratiſant ſes ardeurs eſtouffees :
Il bruit au bruit du vent, ſouffle au ſoufflet venteux,
Murmure, gronde, craque à longues hallenees,
Il tonne, eſtonne tout de flammes entonnees :
Ce vent diſputé bouffe & bouffit depiteux.

Le faix, le coup, le vent, roidit, durcit, embraze
L'arbre, le fer, le feu par antiperiſtaſe.
On me charge, on me bat, on m'eſuente ſouuent.
Roidiſſant, durciſſant & bruſlant en mon ame,
Ie fais comme la palme & le fer & la flamme
Qui deſpite le faix & le coup & le vent.

Le faix de mes trauaux eſleue ma conſtance,
Le coup de mes malheurs endurcit ma ſouffrance,
Le vent de ma fortune attiſe mes deſirs.
Toy pour qui ie patis, ſubiect de mon attente,
O ame de mon ame, ſois contente & conſtante,
Et ioyeuſe iouy de mes triſtes plaiſirs.

Nos deux corps ſont à toy, ie ne ſuis plus que d'ombre,
Nos ames ſont à toy, ie ne ſers que de nombre,
Las puiſque tu es tout, & que ie ne ſuis rien,
Ie n'ay rien en t'ayant, ou i'ay tout au contraire.
Auoir, & rien, & tout, comme ſe peut-il faire?
C'eſt que i'ay tous les maux, & ie n'ay point de bien.

I'ay vn Ciel de deſirs, vn monde de triſteſſe,
Vn vniuers de maux, mille feux de détreſſe.
I'ay vn Ciel de ſanglots & vne mer de pleurs,
I'ay mille iours d'enuis, mille iours de diſgrace,
Vn printemps d'eſperance, & vn hyuer de glace,
De ſouſpirs vn automne, vn eſté de chaleurs.

Clair ſoleil de mes yeux, ſi ie n'ay ta lumiere,
Vne aueugle nuee éuite ma paupiere,
Vne pluie de pleurs decoule de mes yeux,
Les clairs eſclairs d'amour, les eſclats de ſon foudre
Entrefendent mes nuicts & m'ecraſent en poudre :
Quand i'entonne mes cris, lors i'eſtonne les Cieux.

Vous qui liſez ces vers larmoyez tous mes larmes.
Souſpirez mes ſouſpirs vous qui liſez mes Carmes,
Car vos pleurs & mes pleurs amortiront mes feux,
Vos ſouſpirs, mes ſouſpirs animeront ma flame,
Le feu s'eſtaint de l'eau & le ſoufle l'enflamme.
Pleurez doncques touſiours & ne ſouſpirez plus.

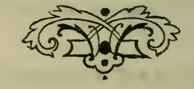
Tout moite, tout venteux, ie pleure, ie ſouſpire
Pour eſteignant mon feu, amortir le martyre,
Mais l'humeur eſt trop loing, & le ſoufle trop pres.
Le feu s'eſteint ſoudain, ſoudain il ſe renflamme.
Si les eaux de mes pleurs amortiſſent ma flamme,
Les vents de mes deſirs la ratiſent apres.

La froide Sallamandre au chaud antipatique,
Met parmy le braſier ſa froidure en pratique,
Et la bruſlante ardeur n'y nuiƈt que point ou peu;
Ie dure dans le feu comme la Sallamandre,
Le chaud ne la conſomme, il ne me met en cendre,
Elle ne craint la flamme, & ie ne crains le feu.

Mais elle eſt ſans le mal, & moy ſans le remede,
Moi extremement chaud, elle extremement froide,
Si ie porte mon feu, elle porte ſon glas,
Loing ou pres de la flamme, elle ne craint la flamme,
Ou pres ou loing du feu, i'ay du feu dans mon ame,
Elle amortit ſon feu, & ie ne l'eſteins pas.

Belle ame de mon corps, bel eſprit de mon ame,
Flamme de mon eſprit & chaleur de ma flamme,
I'enuie tous les vifs, i'enuie tous les morts,
Ma vie, ſi tu veux, ne peut eſtre rauie,
Veu que ta vie eſt plus la vie de ma vie
Que ma vie n'eſt pas la vie de mon corps.

Ie vis par & pour toy ainſi que pour moy meſme,
Tu vis par & pour moy ainſi que pour toy meſme :
Nous n'auons qu'vne vie & n'auons qu'vn treſpas.
Ie ne veux pas ta mort, ie deſire la mienne,
Mais ma mort eſt ta mort, & ma vie eſt la tienne,
Auſſi ie veux mourir & ie ne le veux pas.





STANCES POVR LA BELLE CLORIS.

Si le bien qui m'importune
Peut changer ma condition,
Le changement de ma fortune
Ne finit pas ma paſſion.

Mon amour eſt trop legitime,
Pour ſe rendre à ce changement,
Et vous quitter ſeroit vn crime
Digne d'vn cruel chaſtiment.

Vous avez deſſus moy, madame,
Vn pouuoir approuué du temps,
Car les vœux que i'ay dans mon ame
Seruent d'exemple aux plus contents.

Quelque force dont on eſſaye
D'aſſubiettir ma volonté,
Ie beniray touſiours la playe
Que ie ſens par voſtre beauté.

Ie veux que mon amour fidelle
Vous oblige autant à m'aymer
Comme la qualité de belle
Vous faiɛ̃t icy bas eſtimer.

Mon ame à vos fers aſſeruie.
Et par amour, & par raiſon,
Ne peut conſentir que ma vie
Sorte iamais de ſa priſon.

N'adorant ainſi que vos chaiſnes,
Ie me plais ſi fort en ce lien,
Qu'il ſemble que parmy mes peines
Mon ame gouſte quelque bien.

Vos vœux où mon ame ſe fonde,
Me feront à iamais ſi chers
Que mes vœux ſeront en ce monde
Auſſi fermes que des rochers.

Ne croyez donc pas que ie laiſſe
Voſtre priſon qui me retient,
Car iamais vn effect ne ceſſe,
Tant que la cauſe le maintient.





EPIGRAMMES.

I.

Faut auoir le cerueau bien vide
Pour brider des Mufes le Roy;
Les Dieux ne portent point de bride,
Mais bien les afnes comme toy.

II.

Le violet tant eftimé
Entre vos couleurs fingulieres,
Vous ne l'auez iamais aimé,
Que pour les deux lettres premieres.

III.

L'argent, tes beaux iours & ta femme
T'ont fait enſemble vn mauuais tour,
Car tu penſois au premier iour
Que Ieanneton deuſt rendre l'ame.
Eſtant ieune & bien aduenant,
Tu tromperois incontinent
Pour ton argent vne autre dame.
Mais, Iean, il va bien autrement :
Ta ieuneſſe s'eſt retirée,
Ton bien s'en va tout doucement,
Et ta vieille t'eſt demeurée.

IV.

Quelque moine de par le monde
Preſchoit vn iour dans vne pippe,
Et par le pertuis de la bonde,
Paroiſſoit vn bout de ſa trippe.
Gardons nous bien qu'il ne nous pippe,
Dirent les Dames en riant.
Lors dict le preſcheur en criant,
Tout remply de courroux & d'ire,
Tout beau, paix là, laiſſez moy dire,
Ou par Dieu vous irez dehors,
Que le diable qui vous fait rire,
Vous puiſſe entrer dedans le corps.

V. — TOMBEAV D'VN COVRTISAN.

Vn homme gift fous ce tombeau,
Qui ne fut vaillant qu'au bordeau,
Mais au refte plein de diffame :
Ce fut, pour vous le faire court,
Vn Mars au combat de l'amour,
Au combat de Mars vne femme.





VARIANTES ET NOTES.

Page 10, vers 12. *Auiourd'huy que tonfils.* — Le Dauphin qui fut plus tard Louis XIII, né à Fontainebleau le 27 feptembre 1601.

13, v. 19. *Belle finon qu'en*, 1608. — Sinon en. 1613.

17, v. 10. *En la cour d'vn Prélat.* — Le cardinal de Joyeufe, archevêque de Touloufe.

18, v. 29. *De Socrate à ce point l'arreft*, 1608. — L'oracle, 1612 & 1613.

21, v. 27. *Ne couche de rien moins que*, 1608. — Ne couche de rien moins de, 1612. — Ne touche de rien moins de, 1613.

22, v. 20. *Ce Grecq...* Héfiode.

— v. 24. *Refuant comme vn oyfon qu'on mène*, 1608. — Comme vn oyfon allant, 1613.

27, v. 15. *Et le furnom de bon me va t on.* Cor-

rection. — Va tou, 1608; va tout, 1612 & 1613.

32, v. 14. *Compere, ce dit-il*, 1608. — Et comme, ce dit-il..., 1612 & 1613.

34, v. 14. *Et qui morts nous profite*, 1608. — Et qui morts ne profite, 1613.

— v. 21. *Puis qu'en ce monde icy on n'en faict differance*, 1608 & 1612. — On en faict differance, 1613.

37, v. 22. *Aux plus grands de risée*, 1608. — Et aux grands de risée, 1612.

38, v. 9. *Les Poetes plus espais*, 1608. — Plus espois, 1612 & 1613.

39, v. 25. *Vn gremoire & des mots*, 1608. — Vn grimoire, 1612.

— v. 28. *Mon tans en ces caquets*, 1608. — En cent caquets, 1613.

41, v. 5. *Chaque fat a son sens*, 1608. — Chasqu'vn fait à, 1613.

— v. 22. *La taigne le deuore*, 1608. — La taigne vous deuore, 1612 & 1613.

42, v. 17. *Liqueur roussoyante du Ciel*, 1608. — Rosoyante, 1613.

44, v. 12. *Au vif entendement*, 1608. — En cet entendement, 1612 & 1613.

44, v. 29. *Change la nature*, 1608. — Change de nature, 1613.

45, v. 4. *Auecq' l'age s'altere*, 1608 & 1612. — Auec l'âme, 1613.

47, v. 21. *Et faiſant le preud'homme*, 1608. — Et faiſoit le preud'homme, 1612.

51, v. 5. *Où comme au grand Hercule*, 1608. — Vn grand Hercule, 1612 & 1613.

57, v. 21. *Cil qui miſt les Souris en bataille.* — Homère, dans la *Batrachomyomachie.*

— v 23. *L'autre qui fiſt en vers vn Sopiquet.* — Virgile, dans le petit poëme intitulé *Moretum.*

61, v. 3. *Oſter auecq' eſtude*, 1608. — Auecq' l'eſtude, 1613.

68, v. 17. *Ie pourſuis.* Correction. — 1608 donne : Ie pourſuit. M. Royer propoſe de lire : Il pourſuit.

69, v. 28. *Que ie quitté ce lieu*, 1608. — Que i'ay quitté, 1612 & 1613.

71, v. 29. *Nul acquis de ſcience*, 1608. — Acquis nulle ſcience, 1613.

73, v. 27. *Ne derobroit ſa gloire*, 1608. — Ne deſroboit, 1613.

75, v. 2. *Et prie Dieu qui nous garde*, 1608. — Qu'il nous garde. 1613.

77, v. 22. *N'ait piſſé que pour eux*, 1608. — N'ait paſſé, 1612 & 1613.

78, v. 20. *Ageolliuent leur fraſe*, 1608. — Enioliuent, 1612 & 1613.

79, v. 11. *Eclate d'vn beau teint*. Correction. — Éclaté, 1608 ; Eſclaté, 1612.

— v. 15. *Quant à moy qui n'ay point*, 1608. — Quant à moy ie n'ay point, 1613.

80, v. 25. *A manqué de ceruelle*. Leçon de 1612 & de 1613. Il faut : manque, ſelon l'édition de 1608.

83, v. 10. *La Court & ſa maitreſſe*, éd. orig. — Depuis on a corrigé ainſi : Sa cour.

85, v. 18. *L'arcanciel*, éd. orig. — Poſtérieurement on a mis : L'arcanciel.

88, v. 13. *Trebuſchant ſur le cul*, 1609. — Trebuchant par, 1613.

— v. 19. *Deuers nous ſe vint rendre*, 1609. — Deuers nous ſe vient rendre, 1613.

89, v. 4. *Ie n'en penſe pas moings*, 1609 & 1612. — Penſois pas moins, 1613.

— v. 11. *De ce que i'auois creu*, 1609. — I'aurois creu, 1612.

91, v. 18. *Qu'il auoit conſommé*, 1609 & 1612. — Qui l'auoit conſommé, 1613.

92, v. 16. *Luy pendoient au coſté, qui ſembloit,* 1609. — Qui ſembloient, 1612 & 1613.

— v. 17. *Vieux linge & vieux drapeaux*, 1609. — Vieux linges, vieux drapeaux, 1612.

— v. 27. *Qu'en ſa robe il a veu.* — On lit dans 1609 et 1612 : Que ſa robe ; dans 1613 & les éditions ſuivantes : Qu'en ſon globe. M. Tricotel propoſe : Que ſans robe, en ſe fondant ſur le mot *ignuda* (nue), tiré des vers du Caporali, traduits en cet endroit par Regnier. Cette dernière leçon eſt certainement la ſeule admiſſible.

93, v. 27. *Mais comme vn iour d'Eſté.* — A partir de 1642, on a écrit : Vn iour d'hiuer.

97, v. 17. *Ses galles ou ſes crottes*, 1609 & 1612. — Ses galles & ſes crottes, 1613.

100, v. 8. *I'y ſuis, ie le voy bien*, 1609. — Ie ſuis..., 1612 & 1613.

103, v. 15. *Soit ſçauant en Sculture*, 1609. — Sçauant en la ſculture, 1612 & 1613.

104, v. 25. *Auez-vous point ſoupé*, 1609. — Aurez-vous, 1612.

109, v. 12. *Et que l'on me bernaſt*, 1609. — Berçaſt, 1612.

119, v. 15. *Celuy m'obligera*, 1608. — Cela, 1613.

121, v. 23. *Ie fus à ſon exemple*, 1612. — I'eſtois, 1613.

— v. 26.

N'ayant pas tout à fait mis fin à ſes vieux tours,
La vieille me rendit teſmoin de ſes diſcours.
Tapy dans vn recoin & couuert d'vne porte...

Ces trois vers ont été remplacés, dans l'édition de 1613, par les suivants :

Ceſte vieille Chouette à pas lents & poſez,
La parolle modeſte & les yeux compoſez,
Entra par reuerence, & reſſerrant la bouche,
Timide en ſon reſpect ſembloit Saincte Nitouche,
D'vn Aue Maria luy donnant le bon-iour,
Et de propos communs bien eſloignez d'amour,
Entretenoit la belle en qui i'ay la penſee
D'vn doux imaginer ſi doucement bleſſee
Qu'aymans & bien aymez, en nos doux paſſe-temps
Nous rendons en amour ialoux les plus contans,
Enfin comme en caquet ce vieux ſexe fourmille
De propos en propos & de fil en eſguille,
Se laiſſant emporter au flus de ſes diſcours,
Ie penſé qu'il falloit que le mal euſt ſon cours.
Feignant de m'en aller, daguet ie me recule
Pour voir à quelle fin tendoit ſon preambule,
Moy qui voyant ſon port ſi plein de ſainčteté
Pour mourir, d'aucun mal ne me feuſſe doubté :
Enfin me tapiſſant au recoin d'vne porte,
I'entendy ſon propos...

123, v. 6. *Sinon d'vn peu d'excuſe*, 1612. — Sinon qu'vn peu, 1613.

— v. 14. *Fille qui ſçait ſon monde a ſaiſon oportune.* — Ce vers & les treize ſuivants manquent dans l'édition de 1613.

— v. 19. *Ont-elles aux atours*, 1612. — Ont-elles en velours, 1642.

— v. 27. *Elle n'eſt pas plus chaſte*, 1612. — Plus ſage, 1642.

124, v. 22. *Le ſcandale & l'opprobre*, 1612. — Le ſcandale, l'opprobre, 1613.

127, v. 22. *Et faiſant des mouuans*, 1612 & ſuivantes. — Des mourans, 1729.

130. Satyre XIV. Cette ſatire eſt adreſſée à Sully. En 1614, elle a paru ſous le nom de *Maître Guillaume,* le Paſquin français.

133, v. 29. *Ils ont droit de leur cauſe*, 1613. — Ils ont droit en leur cauſe, 1642.

137, v. 6. *Et contre ſa fureur*, 1613 & ſuiv. — Que contre ſa fureur, 1642.

138, v. 18. *Se pleignent doucement*, Correction. — Se pleigent, 1613.

139, v. 12. *Seiour iadis ſi doux à ce Roy qui deux fois.* — L'abbaye de Royaumont & saint Louis, ſon fondateur.

140, v. 25. *Ils deuoient*, 1613. — Lifez Ils deuroient.

143, v. 10. *Informans*, 1613. — On a mis depuis Informons.

— v. 13. *N'eſt veu*, 1613. — Correction : S'eſt veu.

145, v. 14. *En la vieille eſcrime*, Correction. — En vieille eſcrime, 1613.

150, v. 10. *Comme vn nouveau Toittan*, 1613. — Lifez Titan.

151, v. 18. *En mon ame chancelle*, 1613. — En mon eſprit, 1642.

152, v. 12. *Ne la iette dehors*, 1613. — Correction : Ne la iettoit.

156, v. 22. *Elle cuide charmer*, 1613. — Elle penſe, 1642.

157, v. 7. *Ce qui m'eſt de ſouffrir*. Correction. — Ce qui n'eſt, 1613.

158, v. 4. *Ou reçoyue vn poullet*, 1613. — Ou reçoit, 1642.

— v. 6. *Luy parle ou la ſalue*, 1613. — Et la ſalue, 1642.

163, v. 11. *Ils ont vn cœur de chair*, 1613. — Ils ont le cœur, 1642.

164, v. 15. *Par ma bouche embrafée.*

Ce vers a été modifié & complété ainfi par les Elzeviers en 1642 :

Et fa langue mon cœur par ma bouche embrafa.
Bref, tout ce qu'ofe Amour, ma déeffe l'ofa,
Me fuggerant...

165, v. 10. *En l'extrefme vieilleffe.*— Après ce vers, les Elzeviers ont mis le fuivant:

Puifque ie fuis rétif au fort de ma ieuneffe.

166, v. 10. *Que l'œil d'vn enuyeux.*

— v. 16. *Luy feul comme enuyeux.*
Correction. Dans ces deux vers, 1613 porte : Ennuyeux.

— v. 21. *Affez de tes Amours.* Correction. — Affez de tes Amans, 1613.

167, v. 8. *Ie croy qu'ils s'en repentent*, 1613. — Qu'ils fe repentent, 1642.

168, v. 11. *La faueur à la fin*, 1613.— Correction : La fureur.

— v. 13. *A quoy ton impudence*, 1613. — Ton impudence à tort, 1642.

169, v. 3. *Que vous me prefcrirez.* Correction. — Que vous me prefcriuez, 1613.

— v. 5. *Trahy les Dieux benins.* Correction. — Dans 1613 on lit : Trahy les Dieux; venins.

171, v. 18. *Vn afnon qui vous f.....* Correction — Qui void goute, 1613.

172, v. 19. *Sa façon.* — Correction. De façon, 1613.

173, v. 11. *Vne faliue.* Correction. — D'une faliue, 1613.

— v. 16. *Qui tient la mort entre fes dents* — Après ce vers on a intercalé la ftance fuivante :

Ha! que cette humeur languiffante
Du temps iadis eft differente,
Quand braue, courageux & chaud,
Tout paffoit au fil de fa rage,
N'eftant fi ieune pucelage
Qu'il n'enfilaft de prime affaut!

177. L'édition de 1642 comprend de plus que celle de 1613, les fept ftrophes fuivantes à joindre aux cinq qui précèdent : Contre vn Amoureux tranfy :

L'effort fait plus que le merite,
Car pour trop meriter vn bien
Le plus fouuent on n'en a rien;
Et dans l'amoureufe pourfuite,
Quelquesfois l'importunité
Fait plus que la capacité.

I'approuue bien la modeftie;
Ie hay les amans effrontez ;

Euitons les extremitez :
Mais des dames vne partie,
Comme eſtant ſans election,
Iuge en diſcours l'affection.

En diſcourant à ſa maiſtreſſe,
Que ne promet l'amant ſubtil ?
Car chacun tant pauure ſoit-il,
Peut eſtre riche de promeſſe.
« Les grands, les vignes, les amans
« Trompent touſiours de leurs ſermens.

Mais vous ne trompez que vous meſme,
En faiſant le froid à deſſein.
Ie crois que vous n'eſtes pas ſain :
Vous auez le viſage bleſme.
Où le front a tant de froideur,
Le cœur n'a pas beaucoup d'ardeur.

Voſtre belle qui n'eſt pas lourde,
Rit de ce que vous en croyez.
Qui vous voit penſe que ſoyez
Ou vous muet, ou elle ſourde.
Parlez, elle vous oira bien ;
Mais elle attend, & n'entend rien.

Elle attend d'vn deſir de femme,
D'ouyr de vous quelques beaux mots.

Mais s'il eſt vrai qu'à nos propos
On reconnoiſt quelle eſt noſtre ame,
Elle vous croit, à ceſte fois,
Manquer d'eſprit comme de voix.

Qu'vn honteux reſpect ne vous touche :
Fortune aime vn audacieux.
Penſez, voyant Amour ſans yeux,
Mais non pas ſans mains ny ſans bouche,
Qu'après ceux qui ſont des preſens,
L'Amour eſt pour les bien-diſans.

180, v. 12. *De l'Aucate*, 1608 à 1613. — Leucate. Correction poſtérieure.

181, v. 19. *Du puiſſant Archiduc*. L'archiduc d'Autriche.

182, v. 19. *Tandis que la fureur*, 1608 & 1612. — La faueur, 1613 & ſuiv.

183, v. 10. *Et depuis de bon œil*, 1608. — Et depuis le Soleil, 1613.

184, v. 14. *Auecq' ſon ieune Prince*. Le fils de Philippe II.

— v. 28. *Les diſcords étoufer*, 1608 — Les diſcours, 1612 & 1613.

186, v. 14. *Reietté loing de toy*, 1608. — Retiré, 1612 & 1613.

— v. 22. *Dans le vague des Cieux*, 1608. — La vague, 1612 & 1613.

189 à 207. Les pièces placées ici ſont rangées à tort par les éditeurs de Regnier, parmi les œuvres poſthumes du poëte. Les deux premières ont été publiées en 1611, dans le *Temple d'Apollon* (Rouen, Raphaël du Petit-Val), d'où les Elzeviers les ont tirées pour leur édition de 1642. D'autre part, le *Diſcours d'vne vieille maquerelle*, a paru pour la première fois en 1609, dans les *Muſes Gaillardes* (Paris, Anthoine du Breuil); mais cette pièce ne porte le nom de Regnier que dans le *Cabinet Satyrique*, & c'eſt là que l'éditeur de 1733 l'a priſe pour la joindre aux pièces données plus loin (pages 251 à 259). Le ſonnet ſur la mort de M. Rapin ſe trouve à la fin des œuvres de ce poëte, imprimées à Paris en 1610, in-4°; & l'épitaphe : *I'ay veſcu ſans nul penſement*, dans les *Muſes Gaillardes.* Elle eſt attribuée à Regnier par le Père Garaſſe, à la page 648 de ſon livre *Recherche des Recherches.*

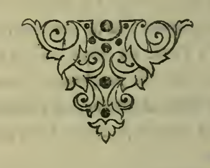
209 à 249. Toutes ces pièces ont paru pour la première fois dans la ſeconde édition des Elzeviers, donnée en 1652, avec les *Louanges de Macette* dont Regnier n'eſt point l'auteur.

250. Epigramme tirée de *l'Anti-Baillet*, 1688. Toutes les éditions de Regnier portent : *Dieu me gard.*

251 à 258. Pièces jointes pour la première fois aux œuvres de Regnier par l'éditeur de 1733, qui les a tirées du *Cabinet Satyrique.*

259 à 268. Pièces empruntées au *Parnaſſe Satyrique* par Viollet le Duc. Voir ſon édition de 1822.

269 à 271. La première de ces épigrammes eſt rapportée par Tallemant, hiſtoriette de Deſportes. Pour les ſuivantes, leur authenticité a été établie par M. Tricotel dans le *Bulletin du Bouquiniſte* du 15 juin 1860.





INDEX ET GLOSSAIRE.

Abolitions. Lettres du Roi mettant à l'abri de toute recherche l'homme ſoupçonné d'un crime.

Ains. Mais.

Anguilade. Coup de peau d'anguille ou simplement d'un linge roulé.

Ardez. Syncope de Agardez, voyez, regardez.

Armet. Tête, proprement armure de tête.

Arraſſer, arſer. Dreſſer, lever.

Arroy. Equipage. Le ſens primitif eſt charrue, train.

Arſenac. L'Arſenal, hôtel du premier miniſtre Sully.

Aſſiner. Aſſigner.

Béthune. 51. Philippe de Béthune, baron de Selles & de Charoſt, frère de Sully; il mourut en 1649, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Bonadiez. Bonjour.

Bord (A). 60. A terre.

Brouage. Ville de la Charente-Inférieure, célèbre par ſes marais ſalants.

Caban. Gabardine, or cloake of felt (Cotgrave). Manteau de feutre dont le tiſſu eſt fait de bourre de laine & de poils d'animaux.

Calamite. Aimant, magnes (Nicot).

Caramain (Comte de). 15. Adrien de Montluc, comte de Cramail ou Caramain (avec l'*n* mouillé), fils du célèbre maréchal Blaiſe de Montluc. On lui doit les *Jeux de l'Inconnu*, la *Comédie des Proverbes*, l'*Infortune des filles de joye.* Il mourut en 1646, à l'âge de ſoixante-dix-huit ans.

Carouſſe (Faire). To quaffe, carouſſe (Cotgrave). Faire beuverie, de l'allemand : *Gar aus*, tout vide. (H. Eſtienne. *Dialogue du nouv. lang. franç. Envers*, 1579, p. 42).

Cervelle (En). En peine, en travail (Furetière). Ce mot a été très-torturé. Broſſette veut qu'il ſignifie : en mauvaiſe humeur. M. Lacour lui donne le ſens d'imaginairement.

C'eſt mon. Expreſſion approbative.

Coite, couette. Lit de plume; du latin *Culcita.* On trouve auſſi la forme *Couite.*

Conſtable. Forme contractée de Conneſtable, qui lui-même vient de l'allemand Konigſtapel, aide du roi, & non de *comes ſtabuli* (Nicot).

Cornus du bon Père. Échauffés par le vin. Les Latins diſaient : Donner des cornes, dans le ſens d'animer, d'exciter. Le bon Père déſigne ici Bacchus. Voir, pour l'intelligence de ce paſſage, au livre XII des *Métamorphoſes* d'Ovide, le Combat des Centaures & des Lapithes.

Coupeau ou *coupet* d'une montagne. *Supercilium montis, cacumen, jugum, ſummitas* (Nicot).

Courtault. Cheval qui a crins & oreilles coupés (Nicot).

Couſin. 134. Fou, ainſi appelé du nom qu'il donnait au roi.

Dariolet. Entremetteur; de Dariolette, ſuivante d'Eliſenne, femme de Périon & mère d'Amadis de Gaule.

Degoiſer. Cette expreſſion paraît dans l'origine ne s'être dite que des oiſeaux. Les oyſeaux ſe dégoyſent, *garriunt aves* (Nicot). *To chirpe or warble (as a ſinging bird).* (Cotgrave).

Éverolle. Ampoule. La forme régulière eſt *Aerole*, que l'on écrivait & prononçait auſſi : Eaurole.

Faquin. Mannequin contre lequel on joutait dans les manéges; tournant ſur un pivot mobile, il frappait d'un ſabre de bois le cavalier qui ne l'atteignait pas en plein milieu.

Forquevaux (De). 144. Gentilhomme de la maiſon de la reine Marguerite. Il était du Midi & il mourut en 1611. On lui attribue à tort l'*Eſpadon Satyrique*, dont l'auteur, ainſi qu'il réſulte de certains paſſages de ce livre, était Franc-Comtois & vivait en 1615. Ces particularités viennent confirmer l'opinion d'après laquelle l'*Eſpadon* ſerait l'œuvre de Claude d'Eſternod, ſeigneur de Refranche & d'Eſternod, près Ornans.

Fourche (Fait à la). Mal tourné, de groſſière façon.

Fourneaux enfumés où l'on perd ſa ſubſtance. Alluſion au traitement des maladies vénériennes par les bains de vapeur. On diſait pareillement : Sûrie.

Freminet (Martin). 115. Peintre ordinaire des rois Henri IV et Louis XIII; mort en 1619, à l'âge de cinquante-deux ans.

Fuſté. Accablé; syncope de fuſtigé, fouetté, d'après Génin. (*Récréations Philologiques*, t. I, p. 161.)

qui eſt pendant par deuant & par derrière, bien bas. Les mémoires de Sully nous montrent Henri IV avec une jupe écarlate & ſon panache blanc.

Lanternes vives. On appelait ainſi des lanternes dans l'intérieur deſquelles un mécaniſme particulier faiſait mouvoir des figures groteſques.

Lezina. Alluſion à un livre comique de la fin du XVIe ſiècle, intitulé : *Della famoſiſſima Compagnia della Lezina dialogo*, & plein de combinaiſons économiques plus outrées les unes que les autres.

Limeſtre. Eſpèce de ſerge croiſée & drapée, qui ſe fabriquait à Rouen.

Lipée (Suivant de Mme). Paraſite.

Lopet. 142. Anagramme de Paulet, inventeur du droit annuel du ſoixantième denier perçu pour l'hérédité des offices. Du nom du premier traitant, ce droit fut appelé la Paulette.

Louchali. 95. Calabrais pris par les corſaires, renégat, & enfin vice-roi d'Alger. Il commandait l'aile gauche de la flotte turque à la bataille de Lépante, en 1571 ; mais il s'enfuit dès que la victoire pencha du côté des Vénitiens & des Eſpagnols ſous les ordres de don Juan d'Autriche.

Luat (Ange Cappel, ſr du). 216. Traducteur de pluſieurs ouvrages de Sénèque.

Luiteur. Lutteur. Dans le *Roman de la Roſe*, on trouve *Luitières*, & dans Amyot, *Lucteur*.

Mal de ſaint. Mal caduc (Oudin). Mal quelconque placé ſous l'invocation d'un ſaint (Broſſette).

Malle tache. Cri des dégraiſſeurs ambulants. (Voir dans le *Cabinet Satyrique* la ſatire du ſr de la Ronce : *Sur le bas de ſoye d'un Courtiſan.* St. 19).

Malle (Trouſſer en). Trouſſer & emporter à la façon d'une malle. On dit qu'un homme a été trouſſé en malle quand la maladie l'a emporté rapidement (Littré).

Marc (Saint). Voir *Enſeignes.*

Marjollet. Petit homme fanfaron ; de l'italien *mariolo*, homme de rien.

Matelineux. Fantaſque. Diminutif franciſé de *matto*, fou.

Médard (Ris de ſaint). Ris forcé. On appelait mal Saint-Médard le mal de dents, &, ſuivant d'autres, l'empriſonnement. Un proverbe du XVIIe ſiècle dit :

Ris qui eſt de ſaint Médart
Le cœur n'y prent pas grant part.

(Voir Le Roux de Lincy, *Livre des Proverbes.*)

Meneſtra, ſoupe ; de l'italien *mineſtra.*

Moine bourru. Lutin qui, dans la croyance du peuple, court les rues aux Avents de Noël en faiſant des cris effroyables (Furetière). Suivant Cotgrave, *Moyne bourry* ou *Moyne beur* déſigne *a lubberly monke or in ſtead of beuveur a quaffing monke.*

Montauban (Moiffet, dit). 211. Riche partifan qui bâtit Rueil, & dont Henri IV voulut faire le mari de Mme des Effards, une de fes maîtreffes.

Motin (Pierre). 8, 34, de Bourges; mort avant 1615.

Mouvans (Faire des). Broffette veut qu'on life : Mourans, & il a ainfi changé la leçon originale venue jufqu'à lui. On trouve cependant une expreffion analogue : *Faire de l'efchauffé*, dans H. Eftienne (*Dial. du nouv. lang. franç. ital. Envers,* 1579, p. 611).

Nazarde. Coup fur le nez.

Nice. Ignorante, naïve; de *nefcia.*

Nonne (Tour de). Syncope de *Torre dell' annona.* Tour de Rome qui, après avoir fervi de grenier à blé, devint une prifon.

Nuit. « O nuict, ialoufe nuict. » 99. Commencement d'une chanfon de Defportes.

Ores. Maintenant.

Pantois. Hors d'haleine. Le primitif Pantais (*Pantess*, en anglais) eft un terme de fauconnerie qui défigne l'afthme chez le faucon.

Pas (Les Cinq). Sorte de danfe à la mode, comme les Six Vifages.

Pafferat. 170.

Paffe volants. Soldats de parade qu'on louait aux

Pouſſinière (Étoile). Nom populaire de la conſtellation que les aſtronomes appellent les Pléiades, & plus particulièrement de l'étoile la plus brillante du groupe.

Puis (Pierre du). 53. Fou qui parcourait les rues avec un chapeau en guiſe de ſoulier.

Quaymande ou *Caimande.* Mendiante. Caimand, *a beggar* (Cotgrave). *Mendicus* (Nicot).

Quintaine. Groſſe pièce de bois fichée en terre, à laquelle eſt attaché vn eſcut contre lequel les ieunes gentilshommes iouſtent pour apprendre à courir la lance. (Nicot).

Rapin (Nicolas). 76, 199. Poëte poitevin, mort en 1608.

Reboucher. Emouſſer. Se reboucher ſe diſait d'une arme qui ſe fauſſe par ſuite d'un choc. Reboucher ſignifie donc proprement repouſſer avec force.

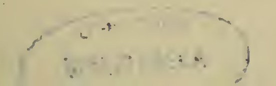
Recreu. Épuiſé. Se prend pour vn qui eſt moulu tout du long & ne peut plus fournir à la peine (Nicot). *Tired, out of heart* (Cotgrave).

Remeugle pour *remugle.* Odeur de renfermé.

Rollet. Rôle.

Rome (Faire). 142. Délivrer des expéditions de faux brefs & de fauſſes bulles du pape.

Roſette, nous verrons qui s'en repentira. 69, 135.



Refrain d'une chanſonnette de Deſportes contre une coquette.

Rotonde. Collet empeſé & monté ſur du carton.

Royaumont. 139. Abbaye de l'ordre de Cîteaux, fondée par ſaint Louis, à huit lieues de Paris, près de Luzarches.

Sades. Gracieuſes. De ce mot il nous reſte : Mauſſade.

Seau. Ville du Berry, où l'on fabriquait beaucoup de draps.

Siller. Priver de la vue. Se diſait des oiſeaux de proie dont on ſillait les yeux en les couſant d'un point d'aiguille, quand on n'avait pas de chaperon pour leur couvrir la tête. Il ne nous reſte plus que le mot Deſſiller.

Sivé. D'après les commentateurs, l'eau de ſive ou ſivé ferait une eau de marais ou d'égout. Un paſſage tronqué du *Grand Teſtament* de Villon a donné naiſſance à cette interprétation inexacte :

Dont l'un eſt noir, l'autre plus vert que cive
Où nourrices eſſangent leurs drappeaux.

Il faut lire, ballade IX du *Grand Teſtament :*

En ſang qu'on mect en poylettes ſecher
Chez ces barbiers, quand plaine lune arrive,

Dont l'un eſt noir, l'autre plus vert que cive ;
En chancre & fix, & en ces ords cuveaux
Où nourrices eſſangent leurs drapeaux,
. . . .
Soient frittes ces langues venimeuſes.

Cive eſt évidemment employé ici pour ciboule. Suivant Nicot, ſive ou civé, *ſuillum jus conditum, jus e ſuillis inteſtinis*, déſigne du jus de porc, de tripes de porc.

Synderèſe. Reproche ſecret que nous fait notre conſcience.

Tic, tac, torche, lorgne (En venir à). En venir aux coups. Dans la chanſon de la *Guerre* de Jannequin, répertoire d'onomatopées batailleuſes, on lit : *tricque, trac, torche, lorgne.*

Tiercelets. Terme de fauconnerie, pour déſigner le faucon mâle, d'un tiers plus petit que la femelle. Au figuré, tiercelet de prince & tiercelet de poëte déſignaient des principicules & des poëtereaux.

Tinel. Réfectoire des officiers & domeſtiques d'un grand ſeigneur. De l'italien *Tinello, luogo dove mangiano i cortigiani.*

Triacleur. Marchand de thériaque, charlatan.

Vanves. Village voiſin de Paris, où Deſportes avait une maiſon de campagne.

Vercoquin. Sorte de ver attaché à la cervelle de

l'homme & dont la morſure le rendait colère, bizarre & capricieux. Telle eſt la croyance populaire que Cotgrave rapporte en ces termes : A certain worme bred in a mans head, and making him cholericke, humorous and fantaſticall, when it biteth, alſo the Vine fretter or Devills goldring. Les expreſſions *Vine fretter* & *Devills goldring* donnent les ſens figurés du mot Vercoquin. La première déſigne le trouble de l'ivreſſe & la ſeconde les viſions de l'eſprit.

Voire. Aſſurément ; du latin *vere.*

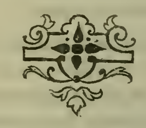




TABLE DES MATIERES.





Achevé d'imprimer

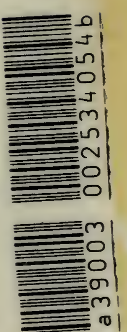
LE VINGT FÉVRIER MIL HUIT CENT SOIXANTE-NEUF

PAR D. JOUAUST

POUR A. LEMERRE, LIBRAIRE,

A PARIS.




a39003 002534054b